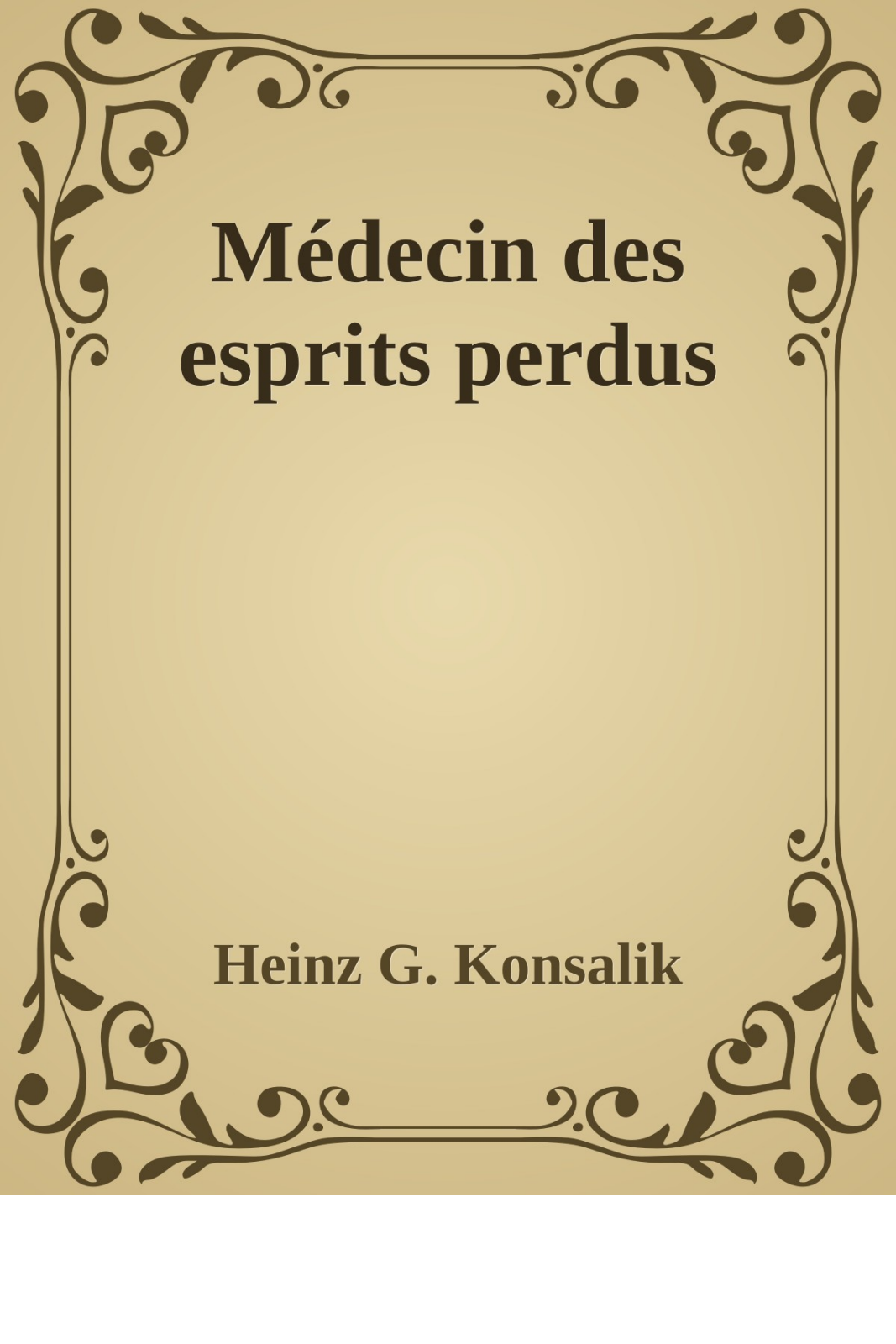


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Médecin des esprits perdus

Heinz G. Konsalik

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

KONSALIK

MEDECIN DES ESPRITS PERDUS



PRESSES
POCKET

HEINZ G. KONSALIK

MÉDECIN DES ESPRITS PERDUS

PRESSES DE LA CITÉ

PARIS

Le titre original de cet ouvrage est :
DAS SCHLOSS DER BLAUEN VOGEL

traduit de l'allemand
par Jeanne-Marie Gaillard-Paquet

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© Heinz G. Konsalik et Presses de la Cité, 1969.

ISBN : 2 – 266 – 00196 – 5

En revenant de la pêche avec son chapeau de toile délavée juché sur le sommet du crâne, sa chemise à carreaux multicolores et son caban de skaï noir dont les poches gonflées attestaient la présence de nombreux trésors, il paraissait encore, vu de loin, tout ce qu'il y a de plus normal. Il marchait à longues enjambées, en sifflant pour rythmer son pas ; ses bottes de caoutchouc pendaient à son épaule comme un fusil.

C'était par une chaude journée ensoleillée de mai, beaucoup trop chaude à vrai dire pour la saison ; le ciel d'un bleu métallisé vibrait de luminosité.

À quelques pas du chalet, Gerd Sassner s'arrêta pour contempler son domaine, ravissante propriété digne de l'époque romantique, plantée au milieu d'une colline boisée et tout entourée de massifs de fleurs qui étaient la création et la fierté de Luise. Il leur avait fallu deux ans de travail acharné pour transformer la cabane de bûcheron initiale en un petit paradis, deux années au cours desquelles ils ne s'étaient pas accordé le moindre week-end de répit. Ils s'y étaient tous mis... Luise, sa femme, et les deux enfants, Dorle et Andréas. Tous les samedis et tous les dimanches, on avait scié, creusé, tapé du marteau, bêché le jardin, semé et planté, blanchi les murs extérieurs, peint l'intérieur.

— Voilà à quoi mènent le courage et l'obstination, avait dit Gerd Sassner au bout d'un an, lorsque les premières fleurs sortirent de terre. Comment allons-nous la baptiser ?

Dorle avait proposé pour rire « Sueur familiale », mais finalement, d'un commun accord, on opta pour « l'Oasis », car, avait expliqué Gerd le jour où l'on pendit la crémaillère, cela représentait tout un programme : « Que la joie et la concorde règnent ici en maître ! Nous voulons échapper aux bruits et aux tracas du monde, pour vivre dans la paix véritable... »

Gerd Sassner assena un petit coup de poing amical à son couvre-chef et se remit à siffler. Dorle leva la tête et cligna des yeux en direction de son père ; étendue sur une chaise-longue, elle se laissait bronzer, tandis qu'Andréas s'entraînait au tir à l'arc. Lui aussi cessa toute activité pour assister à l'arrivée du pêcheur triomphant.

— Maman, papa doit rapporter une bonne prise, s'écria Dorle sans pour autant quitter son coin de soleil. Aussitôt le visage de Luise

apparut à la fenêtre de la cuisine, un visage frais aux traits réguliers, auréolé de cheveux blonds, un de ces visages qui allient le charme de la jeunesse à celui de la maturité. Luise se mit à rire en contemplant de loin son mari immobile.

— Encore des truites !... – Treize ans, bâti tout en longueur, Andréas fit une grimace tout en rangeant soigneusement arc et flèches contre le mur. – Quand il siffle, c'est qu'il en a un sac plein. On parie ?... Aujourd'hui, il en a plus de vingt ! Tous les dimanches soirs, c'est la même rengaine. J'ai l'impression de devenir moi-même une truite, à la longue !

Dorle se décida à quitter sa chaise longue. Son corps de jeune nymphe de quinze ans reflétait un air de santé morale et physique qu'accentuait encore la nuance délicatement bronzée de sa peau fraîche ; il n'y avait vraiment qu'à cet âge-là que la caresse du soleil pouvait ainsi se transformer en teinte chatoyante. Sassner aimait à contempler sa fille, d'un regard à la fois étonné et plein de fierté, d'ailleurs. « On croirait que sa peau est couverte d'une mince pellicule d'or brillant, se disait-il alors. Exactement comme Luise... Autrefois, voilà vingt ans déjà. Étendue sur la pelouse, à la piscine, elle était en seconde à l'époque, je crois bien. Et moi, pauvre étudiant de chimie, obligé de manger du pain sec pour poursuivre mes études, on pouvait jouer de la guitare sur mes côtes. Je me suis mis près d'elle, un peu honteux de l'immense cicatrice encore rouge qui me sciait le dos, souvenir de Marienwerder. Heureusement le Russe avait visé en biais, sinon, c'était le coup au cœur, et je ne serais plus là... » Comme on était bien sur cette pelouse au milieu des ruines et des gravats et Luise était tellement blonde qu'on ne pouvait détourner d'elle son regard... « Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ? », avait-elle demandé d'un air mutin, et lui, il avait osé répondre : « C'est la seule chose qu'on peut avoir sans ticket. » Puis il s'était quand même présenté. « Gerd Sassner, lieutenant de réserve, actuellement étudiant en chimie, Croix de Fer premier et deuxième degrés, médaille militaire... » À quoi la jeune lycéenne avait rétorqué, sans paraître le moins du monde impressionnée : « Ce n'est pas toute cette ferraille qui vous donnera un gramme de beurre supplémentaire... »

Mon Dieu... Il y avait... vingt ans de cela ? Qu'est-ce que vingt ans, au juste ? Le temps d'un soupir, quand on regarde en arrière. Tout paraissait encore à portée de la main et du souvenir.

Maintenant, Dorle avait l'âge de sa mère autrefois, et la même silhouette mince et élancée, les mêmes cheveux blonds, le même éclat doré sur la peau.

La jeune fille s'étira dans un rayon de soleil et salua son père de ses deux bras levés.

— La poêle est sur le gaz, papa, cria-t-elle. Dépêche-toi, on n'attend plus que ta baleine...

Sassner fit un pas vers eux, puis s'immobilisa de nouveau. D'une main nerveuse, il plongea dans sa sacoche et, avec prudence, comme s'il s'agissait d'un objet extrêmement fragile, il en retira une vieille chaussure.

C'était une de ces vieilles godasses qu'on se décide à jeter quand on ne peut vraiment plus rien en tirer. Une bottine plutôt, sans lacets, poussiéreuse et déchirée sur le côté gauche ; sans talon mais dont on voyait dépasser toutes les têtes de clous rouillés. En réalité, un triste spectacle, car qui pouvait bien être venu jusqu'au torrent avec des chaussures aussi délabrées ? Ce devait être un pauvre bougre... Comment était-il reparti ? À pieds nus, sans doute...

— Mon chalet, fit Gerd Sassner d'une voix normale, en s'adressant à la godasse, nous l'avons bâti de nos propres mains. Quand nous l'avons acheté, ce n'était qu'une misérable mesure au toit recouvert de mousse... Tu sais bien, un peu comme ces cabanes de Nowo Chumkassy qui servaient d'abri à ces maudits partisans quand ils nous tiraient dessus. Nous en avons fait un petit paradis, tu vois ? « L'Oasis »... c'est son nom. Jusqu'à présent, pas un seul étranger n'a pénétré ici, pas même mon frère... Tu es le premier ! Je pense que tu as conscience de l'honneur qui t'es fait, mon vieux !

Il tenait la bottine éculée à mi-hauteur pour lui présenter avec une solennité comique la région et ses occupants. Du chalet, des éclats de rire lui parvinrent, accompagnés d'applaudissements.

— Il n'a péché qu'un godillot, maman, s'écria Dorle.

— Si tout son butin se réduit à ça... tu parles d'un chouette dimanche ! – Andréas passa la tête à la fenêtre de la cuisine – Tu peux faire cuire les côtelettes, maman. Papa ne ramène qu'une godasse antédiluvienne.

Ce fut au tour de Luise Sassner d'assister à l'arrivée du héros. Car, pour qui connaissait la passion de Gerd pour la pêche, ce butin insolite représentait vraiment « la » blague de la saison. Elle avait même apporté la poêle fumante pour faire semblant de jouer le jeu.

Gerd Sassner approcha, son trésor dans les mains. Un détail tout de même frappa Dorle : il marchait d'un pas saccadé, au rythme de la chanson qu'il sifflotait ; cela faisait un curieux effet. On croirait un pantin, se dit-elle.

— Hourra pour le hardi pêcheur ! s'écria-t-elle.

« Quel comédien parfait », pensa-t-elle encore.

Sassner s'arrêta et laissa glisser son regard sur les trois membres de sa famille. Un regard vide, comme celui de deux yeux de verre, qui reflétaient uniquement le paysage environnant. Puis, d'un geste

brusque, il leva vers eux la chaussure.

— Ma famille... Luise, ma femme, Dorle et Andréas. Belle famille, hein ? J'en suis très fier. — Il sourit à Luise. — Je te présente mon meilleur ami, dit-il d'une voix tout à fait normale. Le lieutenant Benno Berneck. C'était mon chef de section en Russie.

— Enchantée, fit Luise en esquissant une révérence amusée. — Puis, le sourire aux lèvres, elle tendit sa poêle : — Et maintenant, pêcheur invité, au feu !

Le visage de Sassner se pétrifia ; ses lèvres minces et contractées prirent un pli méchant ; il haussa les épaules d'un air contrit en contemplant la bottine.

— Excuse-moi un instant, dit-il. Je vais mettre les choses au point.

Il posa la chaussure sur le banc et fit signe à sa famille de le suivre à l'intérieur du chalet. Une fois arrivé dans le living-room, il se tourna vers eux et prit son air des grandes occasions :

— J'interdis un tel comportement dans ma propre maison. Nous avons un invité et vous le traitez d'une manière honteuse. Voilà vingt-deux ans que je n'ai pas revu Benno Berneck, il vient nous rendre visite, et vous vous conduisez comme des mufles. Qu'est-ce que ça signifie ?

Luise esquaissa un geste vague de la main et fit mine de retourner à ses fourneaux. La comédie avait assez duré, à son avis. Chacun sait que les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures... mais elle n'alla pas loin. Une poigne féroce lui saisit le bras ; elle s'effondra sur la poitrine de son mari, effrayée soudain d'avoir perdu l'équilibre. Depuis dix-sept ans qu'ils étaient mariés, jamais encore elle ne lui avait vu un air aussi sévère.

— Où vas-tu ? demanda-t-il d'une voix vibrante de fureur.

— À la cuisine, voyons. Il est temps, pour les côtelettes.

— Tu vas commencer par t'excuser auprès du lieutenant Benno Berneck.

— Ça va, Gerd. Le rideau tombe, c'est la fin du spectacle. Il ne faut quand même pas exagérer...

Une fois encore, elle chercha à échapper à la griffe de Gerd, mais sans succès.

— Tu invites mon ami Benno à partager notre repas, ordonna Sassner. Il sera à la place d'honneur, à ma droite...

— Lâche-moi ! hurla Luise en se libérant d'un coup brusque.

Sassner fit face à ses enfants. Toute gaieté les avait quittés. Aussi invraisemblable que cela parût, il fallait bien se rendre à l'évidence : il ne s'agissait plus d'une blague ni d'un jeu. C'était sérieux. Un voile d'horreur les paralysait.

— Et vous, hurla le père, vous vous contentez de regarder sans même vous occuper de votre invité ? Vous voulez un coup de pied quelque part ? Allez, mettez le couvert et servez le vin... Toi, Dorle, cette nuit, tu dormiras avec maman, et le lieutenant Berneck prendra ton lit de camp. Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ? Est-ce que, par hasard, vous voyez un inconvénient à ce que je retrouve mon meilleur ami ? Que cela vous serve d'exemple, à votre génération réduite aux héros de pacotille, aux hippies et aux inutiles. Savez-vous ce qu'il a fait, Benno Berneck ? Il a sauvé la vie à votre père. Parfaitement. C'était à Baranowitschi. Nous étions encerclés par les Soviets, quarante-neuf hommes, douze chevaux et trois chenillettes, des munitions pour deux jours. C'est lui, Benno, qui a pris l'initiative d'agir et, avec vingt-trois artilleurs, il nous a libérés. Sans lui, je ne serais pas ici, à l'heure qu'il est... Et vous l'abandonnez sur le seuil de la porte comme un mendiant ! J'ai honte pour vous.

Il se détourna et, après avoir bousculé Dorle et Andréas, au passage, il se précipita dans le jardin.

— Il... il parle sérieusement..., murmura Dorle.

— Regarde-le... Il est assis près de la godasse et il discute... Maintenant, il lui offre une cigarette... — Andréas courut jusqu'à la cuisine. — Mon Dieu, maman, qu'est-ce qu'il a ?

— Je ne sais pas.

Brusquement, Luise fut obligée de s'asseoir, terrassée par l'évidente vérité : Gerd était malade. Parti le matin même pour sa distraction favorite, en pleine forme, le chapeau sur la nuque et le sourire aux lèvres, heureux de passer une journée entière loin de l'usine, du bureau, du conseil d'administration, des colonnes de chiffres et des bilans. Seul avec lui-même, c'était l'unique occasion pour lui de retrouver son univers propre et son « moi ». Et voilà qu'il revient quelques heures plus tard, une vieille bottine éculée en main qu'il croit être son meilleur ami, Benno Berneck.

— Attendez, murmura enfin Luise. Je vais lui parler. Il est très fatigué en ce moment et débordé de soucis. Dorle, occupe-toi des côtelettes, s'il te plaît, et toi, Andréas, ouvre deux boîtes de haricots verts...

Gerd fumait paisiblement sa pipe ; devant la chaussure, une cigarette non allumée. Le cœur de Luise se serra douloureusement.

— Gerd..., chuchota-t-elle.

— Oui ? — Il tourna la tête vers elle et posa sa main droite sur la bottine, comme pour la protéger. — On mange bientôt ?

— Dans un quart d'heure.

Il renifla bruyamment :

— Des côtelettes ?

— Oui...

— Benno les a toujours adorées. Hein, vieux ? – Il caressa amicalement la chaussure. – Et comme légumes ?

— Des haricots verts, bredouilla Luise.

— Parfait. Benno, qu'est-ce que tu penses de ma femme ? Tu ne trouves pas qu'elle est merveilleuse ?

Il contemplait Luise d'un regard brillant. La reconnaissance d'un fauve, pensa la jeune femme avec effroi. Elle s'assit à son tour sur le banc, de l'autre côté de la chaussure, et essaya de prendre la main de son mari dans la sienne.

— Tu ne te sens pas bien ? demanda-t-elle en s'efforçant de maîtriser le chevrottement de sa voix.

— Moi ? Au contraire ! Tu penses, quand deux vieux copains se retrouvent au bout de vingt-deux ans... Une amitié qui m'a sauvé la vie, Luise ! Mais les femmes ne peuvent pas comprendre ; elles n'ont pas le sens de l'amitié comme les hommes. Luise... – Sassner se pencha vers elle ; ses yeux brillaient d'un éclat étrange. – Maintenant, au bout de dix-sept ans, je peux bien te l'avouer. Benno avait une sœur, une brune magnifique, dix-huit ans à l'époque, et je voulais l'épouser après la guerre. En 1944, elle est morte asphyxiée dans une cave à Berlin. Elle s'appelait Angela. L'ange... Puis Benno m'a sauvé la vie à Baranowitschi. Et le voilà aujourd'hui qui réapparaît brusquement. Tu ne peux t'imaginer comme je suis heureux...

— Si, je sais, Gerd... – Son regard s'attarda un instant sur le visage de son mari qui lui apparut comme transfiguré par une joie inaccessible. — Viens, ajouta-t-elle en prenant la chaussure entre ses mains tremblantes. Il est temps d'aller déjeuner.

Dans la salle à manger, sous les yeux ahuris des enfants, Luise plaça elle-même l'« invité » sur la chaise restée à la droite de Gerd, tandis que le maître de maison, apaisé et détendu, débouchait solennellement une bouteille de bon vin, en souriant à la ronde.

— Bienvenue à notre vieil ami ! À votre santé à tous... et bon appétit !

Ce fut un triste repas. Gerd Sassner était le seul à pouvoir dévorer avec une vraie faim de pêcheur... Il ne semblait pas remarquer les larmes qui roulaient sur les joues de sa femme et de ses enfants.

La journée s'acheva dans un désarroi navrant.

Rien ne paraissait changé, ni dans l'attitude, ni dans l'humeur de Gerd Sassner ; il était gai et ne cessait d'adresser à tous des remarques aimables ; mais toutes ses paroles étaient destinées à son ami Benno Berneck, et à la longue, les enfants finirent par perdre le contrôle de

leurs nerfs.

— N'est-elle pas jolie, ma fille, hein ? Toute sa mère au même âge... Et lui, Andréas. Un champion en latin. Il n'y a que les maths qui ne marchent pas fort. Hein, mon petit ?

Il riait, d'un rire creux, hystérique. Terrifiant, pour l'enfant qui ne pouvait même plus supporter le contact des mains de son père.

— Rentrez à la maison, finit par murmurer Luise prise de pitié. Papa sera vite rétabli, soyez sans crainte. Ce sont les nerfs...

Elle lui tint compagnie jusqu'au crépuscule, auditrice impuissante d'une comédie burlesque. Gerd échangea des souvenirs de guerre avec la chaussure, puis ils allèrent se promener, à trois, et le maître des lieux fit à son visiteur les honneurs de la campagne ; ensemble, ils admirèrent le coucher du soleil sur la Forêt Noire.

La nuit, on dormit peu.

Sassner conduisit lui-même Benno Berneck dans sa chambre, et il lui apporta un verre d'eau.

— Benno a cette ridicule manie de boire la nuit, expliqua-t-il à sa femme. Parfois même, il lui arrivait de boire tout endormi... Laissons-le maintenant, il est fatigué, le pauvre, après un si long voyage...

Lorsqu'il fut endormi, Luise se leva sans bruit pour rejoindre les enfants. Elle trouva Dorle en larmes.

— Qu'est-ce qu'on va faire, maman ? bredouilla-t-elle. C'est horrible. Tu crois que demain, ce sera passé ?

Andréas gardait le silence ; il fixait sur sa mère un regard grave où se lisait l'atroce vérité qu'on n'osait même pas exprimer tout haut de peur de la voir se réaliser sur-le-champ.

— Il faut avoir du courage, fit Luise d'une voix rauque en serrant ses enfants contre elle. Bien entendu, cela passera. Vous verrez, demain, tout ira mieux.

Mais elle se faisait des illusions.

Rien n'avait changé, apparemment. Gers Sassner était toujours le directeur plein de vitalité et d'allant, l'homme qui riait volontiers et dont le cerveau ne cessait de travailler, le père attentif et affectueux. Rien n'avait changé, sauf que, maintenant, son ami Benno Berneck l'accompagnait partout.

Dans la voiture, on lui réserva la place de devant, à côté du chauffeur, tandis que Luise devait se serrer derrière avec les enfants. Gerd tenait absolument à donner à son ami tous les détails concernant le paysage, les régions qu'ils traversaient, et son usine de produits chimiques. En arrivant devant la grande maison qu'il avait fait construire quatre ans plus tôt, Sassner présenta son domaine à Benno.

— Notre palace... Tu peux loger ici aussi longtemps que tu

voudras. Tu es chez toi.

Luise réussit à éloigner à temps la bonne venue décharger la voiture. Pour rien au monde, il ne fallait laisser des étrangers assister à ce spectacle désolant. La vieille godasse devenait véritablement une obsession de cauchemar.

Une heure après leur retour, Sassner reprenait le chemin de l'usine ; il devait déjeuner en ville avec quelques clients éventuels venus de l'étranger pour acheter les licences de ses produits.

— Où est Benno ? demanda-t-il avant de quitter la villa.

Le chauffeur lui lança un regard surpris, et Luise retint son souffle. Comment faire ? se demandait-elle avec désespoir. Comment éviter que le monde entier ne s'en aperçoive ?

— Il dort..., murmura-t-elle pour que le chauffeur n'entendît pas.

Mais Sassner releva la tête.

— Comment ? À cette heure-ci ? Dans la voiture, il paraissait en pleine forme ! Attends un peu, je vais aller le secouer, moi...

Il grimpa l'escalier quatre à quatre et pénétra en trombe dans la chambre d'amis. La chaussure était posée sur une petite table.

— Jette-la ! avait supplié Andréas un peu plus tôt. Jette-la maman, pour qu'il ne la voie plus... Peut-être l'oubliera-t-il.

Mais elle n'en avait pas eu le courage. Qui pouvait prévoir ses réactions ?

— Laisse donc Benno ici, reprit Luise en suivant son mari. Il n'est pas bien, regarde. On croirait qu'il est malade.

— Malade ? C'est un fainéant, sans plus. Il l'a toujours été. La moitié de sa vie consistait à roupiller. Non, non, il faut qu'il se rende compte de ce qu'un petit lieutenant peut devenir à force de travail et de courage...

Sous les yeux sidérés du chauffeur, il redescendit en serrant la bottine éculée sous le bras et s'engouffra dans l'auto. Luise le vit remuer les lèvres ; il devait faire les présentations, sans aucun doute.

Pendant quelques instants, elle suivit la voiture des yeux, puis rentra chez elle en pleurant. Les enfants étaient en classe ; elle était seule. Personne à qui parler, à qui demander conseil.

Encore une demi-heure et Gerd arriverait à l'usine ; ensuite il réunirait les chefs de service et leur présenterait une vieille bottine. Vers midi, dans la grande salle du conseil d'administration, transformée en salle de banquet, il installerait à sa droite son ami Benno Berneck et offrirait à tous ces messieurs sidérés le spectacle de sa... Luise sursauta, effrayée elle-même du cours de ses pensées.

— Non ! Il faut enrayer immédiatement le désastre.

Elle appela le docteur Hannsman au téléphone. En entendant la

grosse voix bourrue et familière du vieil ami, elle se sentit soulagée.

— Docteur, je vous en supplie, cria-t-elle dans l'appareil. Venez à notre secours avant que la catastrophe ne se produise. Allez immédiatement à l'usine. Retenez mon mari. Oui, vite... Il... il est devenu fou...

Puis elle lâcha l'écouteur et éclata en sanglots. Effondrée dans un fauteuil, elle put enfin donner libre cours à son désespoir.

Le docteur Hannsmann arriva à l'usine avant Gerd Sassner ; il habitait plus près, et le coup de téléphone affolé de Luise l'avait beaucoup inquiété. Il connaissait le ménage Sassner depuis assez longtemps pour savoir qu'il ne s'agissait pas d'une crise d'hystérie de la part de la jeune femme ou des suites d'une dispute conjugale. Combien de fois ne les avait-il pas admirés et même enviés. « Vous êtes l'unique couple, à ma connaissance, qui se conduise au bout de dix-sept ans de mariage comme au premier jour, leur avait-il avoué une fois qu'il avait été invité à partager une bouteille de vieux vin, en ami. Ce à quoi Gerd Sassner avait répondu avec une fierté non dissimulée : « Sans doute, mais qui peut se vanter d'avoir une femme comme la mienne ? »

Le docteur Hannsmann eut juste le temps de réunir les chefs de service pour les mettre au courant de la situation en quelques mots. Le directeur des exportations se chargea de présider le dîner officiel, et le directeur technique, de faire les honneurs de l'usine aux visiteurs étrangers.

En hâte, le docteur procéda à quelques préparatifs dans le bureau de Sassner. Quelques médicaments, une seringue à injection contenant un soporifique et un coup de téléphone pour obtenir sur-le-champ une ambulance. Pourvu que tout cela soit inutile, pensait-il en contemplant de la fenêtre du bureau la cour d'entrée des bureaux.

La voiture de Sassner ne tarda pas à arriver, et aussitôt, le portier courut à sa rencontre. Le patron sortit il paraissait tout à fait normal. Puis, il se pencha à l'intérieur pour prendre quelque chose sur les coussins. Hannsmann reconnut bientôt l'objet : une vieille bottine usagée... Le médecin se rendit compte immédiatement qu'une tragédie frappait sans rémission la famille Sassner.

— Docteur, vous ici ? s'écria Gerd en pénétrant dans son bureau.

Vraiment, il paraissait en pleine forme, bronzé par les quelques jours de soleil en montagne, détendu, gai même. Le docteur Hannsmann lui tendit la main en souriant.

— Que se passe-t-il ?

Sassner posa la chaussure dans un des fauteuils et fit les

présentations.

— Voici notre vieux toubib, le docteur Hannsmann. On se demande parfois de quoi il vit, car si la malchance veut qu'il n'ait que des clients comme nous, il y a longtemps qu'il serait mort de faim. Docteur... mon vieux camarade de guerre et mon meilleur ami, le lieutenant Benno Berneck.

— Enchanté, fit le médecin en s'inclinant. – Puis il se tourna vers Sassner et lui fit un clin d'œil familier. – J'aimerais vous parler seul à seul...

— Mais bien sûr, Médicus. – Sassner reprit la chaussure et alla la confier à la secrétaire. – Alors ? demanda-t-il en revenant dans son bureau. Asseyez-vous, docteur. Un cigare ? Ne comptez pas sur moi pour obtenir la moindre goutte de cognac. Je ne peux pas supporter les effluves alcoolisés qui précèdent parfois l'arrivée du médecin. Qu'est-ce que vous avez sur le cœur ?

— Vous, avoua franchement le docteur, ce qui provoqua un éclat de rire strident.

— Vous n'allez tout de même pas prétendre que je suis malade, vieux farceur ! Je vous invite à venir passer le prochain week-end dans mon chalet – un honneur que vous appréciez à sa juste valeur, j'espère – et je vous prouverai que je suis capable de déraciner un arbre, au sens littéral du mot !

— Ce n'est pas forcément une preuve de santé.

— Voulez-vous que j'exécute sous vos yeux cinquante torsions du tronc ? Écoutez mon cœur... Tout fonctionne à merveille. Qui est-ce qui a bien pu avoir l'idée... Ah ! Je sais. Est-ce que par hasard mon épouse ne vous aurait pas mis la puce à l'oreille ?

— Votre épouse ? Non. Pourquoi ?

— Depuis trois semaines environ, il m'arrive d'avoir très mal à la tête.

— Ah !

— Quoi, ah ! Vous n'avez jamais eu mal à la tête, vous ? Si tous les malheureux qui souffrent de migraines s'empressaient de courir chez leur médecin, il n'y aurait que des millionnaires parmi les toubibs !

— À quel endroit de la tête exactement avez-vous mal ? demanda Hannsmann avec prudence, tout en allumant son cigare d'un air détaché.

Petite question jetée au hasard, sur laquelle Gerd Sassner se rua sans méfiance.

— Partout, mais surtout derrière à gauche. Juste au-dessus de la nuque. – Il se frottait instinctivement la partie sensible. – Mais ce n'est pas grave. J'ai des difficultés techniques, de fabrication et

d'écoulement en ce moment, vous savez ce que c'est. C'est inévitable dans les affaires, et il est normal que l'organisme réagisse à un surcroît de travail.

Le médecin approuva d'un signe de tête sans rien dire. En esprit, il examinait les circonvolutions du cerveau, les différents centres nerveux et leurs fonctions spécifiques ; il disséquait la substance grise et attribuait aux champs cervicaux la numérotation de Brodman. D'après les indications de Sassner, il devait y avoir quelque part autour du trente-sept et du dix-neuf, un élément perturbateur. De quelle sorte ? Un hématome resté en sommeil, une tumeur, une poche d'épanchement ? Peut-être au fond s'agissait-il seulement d'un dérangement passager dû à une grande fatigue... On pensait toujours au pire quand on se trouvait en présence d'une affection du cerveau. Alors que c'est peut-être uniquement une question de système nerveux mis à trop rude épreuve... Hannsmann tira sur son cigare ; la présence sur le fauteuil du secrétariat d'une horrible chaussure trouée le faisait frémir d'appréhension.

— Vous avez besoin de repos, finit-il par lancer à travers la fumée épaisse du cigare.

Et de nouveau, Sassner éclata de rire.

— Docteur, s'écria-t-il en ponctuant ses paroles de grands gestes des bras. Voilà que vous aussi, vous tombez dans la ritournelle chère à tous vos semblables. Repos, détente, pas de soucis, et cætera, et cætera... Moi qui vous croyait plus raisonnable que les autres, quelle déception ! Dites-moi un peu, à quoi bon passer six ans de sa vie plongé dans des bouquins barbares pour ensuite distribuer de telles insanités ? Tous les dimanches, je me gorge d'air pur, de sève, de pêche et de soleil. Qu'est-ce que vous voulez de plus ?

— Six semaines de repos absolu !

— Moi ? Vous êtes fou ? Vous cherchez sans doute à écraser de complexes d'infériorité vos collègues des stations de cure ?

— Sassner, votre force n'est qu'une façade. Votre corps ressemble à un arbre florissant... et rongé à l'intérieur par les termites.

— Combien de temps avez-vous étudié la théologie en secret, docteur ? – Sassner se pencha vers son vieil ami dont la mine sérieuse paraissait l'amuser au plus haut point. – Cet été, je vais aller passer un mois à Capri. Ça vous suffit ? Vous exagérez, bien sûr, comme tous les toubibs. Moi, malade ? Qu'est-ce que va penser mon vieil ami Benno Berneck...

Impossible d'échapper au spectre fatal ; il suffisait de ce nom pour qu'une main crochue et menaçante prît immédiatement possession de Sassner. Le docteur Hannsmann avait même l'impression qu'une fade odeur de boue flottait dans l'air. Il était inutile de chercher à échapper

au monstre, ou de se faire illusion à soi-même ; depuis la veille, un esprit troublé avait remplacé le cerveau jusque-là bien ordonné de Gerd Sassner. On ne pouvait même pas essayer de le lui expliquer, il ne comprendrait jamais que quelques cellules encéphaliques étaient lésées, et qu'il devenait fou...

Il ne restait plus qu'une chose à faire, et le plus vite possible : ramener Sassner chez lui. Après, on verrait. On aurait toujours la possibilité d'appeler le professeur Seitz et de faire un électro-encéphalogramme. Sassner se ferait soigner, si on arrivait à lui montrer où se trouvait le noyau du mal... Dire que la science avait à sa disposition tout un arsenal d'électrochocs, de chocs insuliniques, de produits psychopharmaceutiques... et qu'en fin de compte, on n'arriverait sans doute pas à éviter l'internement en hôpital psychiatrique si la psychose obsessionnelle de la vieille godasse percée se transformait en une menace pour le monde extérieur.

Le médecin frémit de la tête aux pieds. Il fit un effort pour chasser l'atroce réalité, bien que son expérience médicale le trompât rarement. Brusquement, Sassner se leva.

— Docteur, je suis très touché de votre sollicitude à mon égard, mais elle est parfaitement superflue. Je suis bien portant. Si seulement je savais qui vous a envoyé ici...

— Personne. J'ai été frappé par votre nervosité croissante, c'est tout. — Il se leva à son tour ; non loin de lui, presque à portée de la main, la seringue attendait, cachée sous un dossier. — Maintenant, peu m'importe votre avis... Je vais prendre votre tension, Sassner.

— Ah ! l'ultime trouvaille des toubibs... la tension, moqua-t-il. Je vous en prie, cher ami...

Il releva la manche de son veston et offrit son bras musclé au docteur. Fidèle aux gestes traditionnels, Hannsmann prit son temps. Il connaissait d'avance le résultat : tension absolument normale. Puis, sans demander la permission à qui que ce soit, il saisit la seringue et l'aseptisa sous les yeux méfiants de Sassner.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tout ce qu'il y a de plus anodin, ça soutient le système nerveux. Vous allez voir comme vous vous sentirez mieux tout de suite.

— À votre guise, je ne suis pas douillet. Je sais bien que vous autres, les médocastres, si vous ne pouvez pas piquer ou taillader, vous vous sentez lésés. Chacun son joujou, hein ? Mais dépêchez-vous, mon vieux... Dans dix minutes, j'ai une réception importante. Faites votre piqûre et je vous mets à la porte.

Sassner regardait le docteur en souriant ; et c'est toujours en souriant qu'il remit ensuite de l'ordre dans ses vêtements. Un sourire légèrement ironique, teinté d'indulgence. Soudain, il s'effondra dans

un fauteuil, une expression d'intense surprise sur le visage.

— Qu'est-ce que vous m'avez donné là ? C'est un vrai remède de cheval, dites donc, s'écria-t-il. — Sa langue se transformait lentement en un bloc de pierre, à peine s'il pouvait encore parler. — Docteur, je suis fatigué... Est-ce que par hasard... vous n'auriez pas... Docteur... Je... Mon Dieu...

Il essaya de se lever, mais ses jambes ne répondaient plus, et il s'effondra de nouveau dans le fauteuil, la tête rejetée en arrière.

Dix minutes plus tard, l'ambulance traversait la cour de l'usine. À l'intérieur, Gerd Sassner était profondément endormi, sous la surveillance du docteur Hannsmann. Cachée sous le lit de camp, la vieille chaussure faisait elle aussi partie du voyage.

On en aurait besoin au réveil.

Les examens médicaux durèrent une semaine.

Le premier jour, quand il s'éveilla dans sa propre chambre, il essaya encore de se défendre. Il voulut commencer par sauter à bas du lit, puis il abreuva le médecin d'injures et refusa obstinément de recevoir le professeur Seitz. À force de supplications, Luise parvint quand même à le faire flancher ; en réalité, il n'avait jamais pu supporter le spectacle de sa femme en larmes.

— Bon, d'accord... Je suis malade, finit-il par conclure sur un ton amer. Comme vous voulez. Ne pleure plus, Bambi. Mon Dieu, dire que je me sens en pleine forme. Je me demande bien ce que Benno va penser de nous...

Après une semaine de tests et de dialogues qui donnèrent au psychiatre une vague idée des contours de l'âme du malade, le professeur Seitz fit devant Luise une synthèse des résultats obtenus et tira une conclusion dénuée de tout ornement :

— Voici ce que je vous propose, madame. Physiquement, votre mari n'est pas malade ; il jouit même d'une santé étonnante, étant donné son âge et ses activités. Mais il est impossible de venir à bout de sa psychose s'il poursuit une vie normale. Ce qu'il lui faut, c'est un séjour dans une clinique spécialisée. Les manifestations de son idée fixe sont d'ailleurs curieuses. On peut parler avec lui de tout... Il est doué d'une intelligence au-dessus de la moyenne ; sa tête fourmille d'idées originales et de projets qu'on peut même qualifier d'audacieux... Mais dès que vous entamez le chapitre de la guerre, dès qu'il aperçoit cette chaussure, sa physionomie change, ses yeux se voilent d'une mélancolie inexplicable... C'est là que se trouve le noyau de cette psychose obsessionnelle.

Tout en parlant, le professeur Seitz ne quittait pas son interlocutrice des yeux. Elle est courageuse, pensa-t-il ; heureusement, car ce qui l'attend ne sera pas spécialement réjouissant pour elle.

— Alors, qu'est-ce qu'on peut faire ? demanda-t-elle quand le professeur en eut terminé avec son exposé.

— Comme je viens de vous le dire, il faut le décider à se faire soigner en clinique. Peut-être arrivera-t-on à le libérer par l'hypnose, au cas évidemment où il s'agirait bien d'une psychose. Mais ce peut être aussi un cas de neuropathologie aiguë, et il faudra essayer les électrochocs. De toute façon, si nous voulons aboutir à un résultat positif, il lui faut la clinique.

Luise approuva d'un signe de tête. Qu'avait-elle à ajouter ? Elle était consternée. Gerd malade... alors qu'il semblait parfaitement normal. Assis dans son lit, il lisait les journaux, téléphonait longuement à ses chefs de service, donnait des instructions précises, ou bien il plaisantait avec les enfants... À côté de son lit, il y avait cette monstrueuse bottine... Luise baissa la tête ; les commissures de ses lèvres se mirent à trembler.

— Un asile de fous ? murmura-t-elle d'une voix à peine perceptible.

— Allons, madame, fit le professeur d'un air de reproche. Je connais une clinique psychiatrique de premier ordre, dirigée par le professeur Dorian. Peut-être avez-vous déjà entendu ce nom. C'est un neurologue doublé d'un neurochirurgien de réputation mondiale. Il a fait construire une clinique spécialement aménagée pour traiter les cas extrêmes de neurologie et de psychiatrie. De plus, il s'est entouré d'une équipe de collaborateurs exceptionnelle. J'ai eu déjà l'occasion de travailler quatre fois avec le professeur Dorian, et, chaque fois, avec des résultats spectaculaires. Je pense que vous pouvez lui confier votre mari en toute sécurité. Il ne pourrait tomber en meilleures mains.

— Dans ce cas, vous pourriez peut-être tout arranger avec le professeur Dorian...

— C'est chose faite. — Il se sentait un peu honteux d'avoir si longtemps tourné autour du pot avant d'avouer ses initiatives. — Dorian a déjà préparé une chambre pour votre mari, qui d'ailleurs ne lui est pas inconnu, du moins de nom. Lui aussi, il entretient son parc avec les produits chimiques Sassner. — Le professeur esquissa un sourire apaisant. — Nous n'avons pas de soucis à nous faire, madame, Dorian viendra à bout du lieutenant Benno Berneck. Le seul problème épineux, c'est que votre mari accepte de partir là-bas...

Gerd Sassner accepta. Luise n'eut aucun mal à le convaincre de l'urgence d'un séjour en maison de repos.

— Comme tu voudras, Bambi, dit-il en lui caressant la main. Mais, tu m'accompagnes, n'est-ce pas ?

— Bien entendu, Gerd.

— Et Benno aussi vient avec nous ?

— Oui, Benno aussi. – Elle réprima un sanglot. – Si cela peut te sauver, songea-t-elle, je suis prête à faire le tour du monde avec cette chaussure sur les bras.

— Bon. Alors, partons tout de suite ! Je commence à en avoir marre d'être traité comme un malade alors que je me sens très bien...

La clinique Hohenschwandt se cachait dans un coin des Alpes bavaoises que le tourisme épargnait encore. À l'origine, la bâtisse avait dû appartenir à un comte, dont personne d'ailleurs dans la région n'avait retenu le nom. Par contre, tout le monde savait que le comte avait été obligé d'abandonner cette propriété érigée en forteresse et isolée sur un haut plateau rocheux, parce que sa jeune femme menaçait de perdre la raison à force de solitude et de peur, ce qui n'étonnait personne.

À partir de cette date inconnue, le domaine laissé à l'abandon était devenu le refuge de prédilection des oiseaux de proie et des chauves-souris et le repaire des mauvais garçons en quête d'aventures.

Un beau jour, le professeur Dorian arriva sur les lieux en exhibant un contrat d'achat en bonne et due forme, et pendant deux ans il mobilisa toute la population mâle et femelle des environs pour transformer ce repaire de bandits en une demeure somptueuse dotée de tout le confort moderne ; il fit même construire une route privée. Ce ne fut que plus tard que les gens intrigués apprirent la vérité : le château avec ses quarante chambres luxueuses, ses deux salles d'opération et son labo ultra-modernes, les dépendances qui devaient devenir par la suite les logements des médecins et des infirmières, était destiné à abriter des malades d'un type un peu spécial. Une immense cage grillagée analogue à celles d'un zoo acheva de semer le désarroi dans les esprits ; la population villageoise qui déjà auparavant se signait en passant devant la forteresse, commença à trembler.

— Il paraît que c'est pour les dingues, murmura-t-on bientôt à Rambach et autour. Ce professeur Dorian est un psychiatre...

À peine si ces braves gens savaient prononcer le mot.

Et pour éviter Hohenschwandt, on fit un détour plus large encore qu'auparavant.

Mais pour celui qui pénétrait à l'intérieur, en observateur attentif, c'était vraiment une découverte étonnante. Il se rendait compte tout de suite que la maison n'était pas seulement destinée à soigner les clients riches atteints de dérangements cérébraux. Pas de malheureux qui attendaient patiemment la mort en promenant à travers les couloirs et les allées du parc des cerveaux paralysés ou liquéfiés. Pas

de ces carcasses hallucinantes qui n'avaient presque plus rien d'humain. Pas de ces êtres indistincts hurlant sans raison et se débattant avec des ennemis visibles pour eux seuls. Les chambres de Hohenschwandt étaient occupées par des hommes et des femmes qui essayaient de sortir de leur tunnel sombre pour retrouver la lumière du jour, avec l'aide du professeur Dorian et de ses mains miraculeuses. Des mains capables de caresser et de faire disparaître les souffrances, les obsessions, les souvenirs douloureux et troublants, des mains dotées du pouvoir d'hypnotiser, pourrait-on dire même, et à qui cette masse molle d'à peine treize cents grammes qu'on appelait cerveau semblait obéir, quand il la caressait de son scalpel. À croire vraiment que, pour le professeur Dorian seulement, le cerveau avait consenti, une fois pour toutes, à livrer ses secrets. Car comment arriver à expliquer que, à travers le labyrinthe des circonvolutions cervicales, se trouvait la clef des personnalités ? Et comment pouvait-on comprendre le comportement d'un schizophrène qui se prend pour un chien et se promène partout à quatre pattes en aboyant, ou qui contemple le ciel dans une extase insaisissable en écoutant les exhortations de saint Antoine, alors que son cerveau, apparemment, n'offrait aucune différence avec celui du génie au service de l'humanité ?

Le professeur Dorian consacrait sa vie à essayer de résoudre les mystères du cerveau humain. Psychopathes ou maniaques, schizophrènes, paranoïaques et obsédés vivaient au château en marge de l'existence normale, sous son œil vigilant. Quelques-uns d'entre eux avaient même subi une lobotomie, cette opération tentée en premier lieu par un médecin portugais, le docteur Moniz.

Certes, la section des connexions, dans la substance grise, les avait guéris de leur obsession, mais ils s'étaient réveillés de l'opération avec une personnalité nouvelle. Leur niveau intellectuel avait baissé ; ils devenaient paisibles, silencieux, rêveurs. Satisfaits, au fond. Rien qu'un coup de scalpel minime... et un être nouveau sortait de la salle d'opération, un être plus ou moins retombé en enfance.

La pensée de cette lobotomie poursuivait sans relâche le professeur Dorian. Puisqu'il suffit d'un coup de bistouri pour changer la personnalité, pourquoi n'arriverait-on pas, par le même moyen, à transformer un incurable en un être parfaitement normal ? Le mélancolique en un gai compagnon, le psychopathe en un citoyen industrieux, le fou en un homme raisonnable ?

Il suffit sans doute de trouver le point critique, les cellules atteintes, et de les ôter, de les accoupler avec d'autres, ou de les bloquer ? Chacun des lobes du cerveau avait une fonction bien définie, qu'on les effleure pour activer cette fonction ou pour en réduire les effets, selon la nature de l'affection. Un petit coup de bistouri, une

électro-coagulation, une hyperoxygénation des cellules récalcitrantes...

Le professeur Dorian avait foi en ce miracle du scalpel.

Le pavillon VI, qui servait autrefois d'écurie, avait été transformé en une sorte de zoo miniature dans lequel vivaient quatorze singes, dix chiens, dix chats et quarante-neuf rats suralimentés. C'était le domaine de prédilection du professeur. Sur ses indications, on avait monté d'immenses tables de marbre pour les interventions chirurgicales dans la pièce contiguë à la morgue, pratiquement toujours vide d'occupants. Sans souci du temps écoulé, Dorian opérait sans relâche ses bêtes, ou procédait à des expériences. Il étudiait tout particulièrement ses chimpanzés et son gorille que lui avait amenés un de ses grands amis, chasseur de brousse, et dont le cerveau présentait de grandes analogies avec le cerveau humain. Il avait tout loisir d'observer les rats, les chiens et les chats qui, après avoir été opérés, jouaient ensemble comme de vieux copains. Son bistouri avait chassé la peur instinctive, appris au chimpanzé à danser en suivant le rythme musical comme un véritable mélomane ; un autre chimpanzé se construisait une maison à l'aide de planches, performance qui nécessitait un minimum d'intelligence.

Ces interventions chirurgicales, toutes extrêmement délicates, réunissaient tout le personnel spécialisé de la clinique, et les conditions requises pour n'importe quelle opération. Le professeur Dorian se faisait assister des deux médecins-chefs de Hohenschwandt, le docteur Bernd Keller et le docteur Franz Kamphusen, jeune médecin ambitieux, déhanché et qui vouait au patron une admiration sans borne.

— Vous verrez qu'il réussira, ne cessait-il de répéter au docteur Keller. Pourquoi vous obstinez-vous encore dans votre opposition ? Les résultats sont tangibles !

— Un singe n'est pas un homme.

Le docteur Keller était chargé d'étudier le rapport concernant la dernière opération et qui devait servir de base à la grande conférence publique mensuelle prévue pour le lendemain, sur laquelle, comme chaque fois, une foule de médecins, d'étudiants et de chercheurs allait se ruer.

Au moment où il quittait le pavillon VI pour rejoindre le bâtiment central, une jeune fille d'allure sportive courut à sa rencontre.

— Qu'est-ce qu'il s'est encore passé ? demanda-t-elle hors d'haleine.

— Rien, répondit le docteur Keller d'une voix sombre.

— Vous vous êtes encore disputés, hein ?

— Nous ne sommes pas du même avis, c'est tout !

— C'est tout ? — Angela Dorian se passa la main dans les cheveux.
— Tu sais ce que papa vient de me dire ? « S'il continue, nous serons obligés de nous séparer. Je ne peux tout de même pas accepter pour gendre un homme qui sabote tout mon travail »... Je me demande bien ce que tu as encore pu dire, Bernd.

Le docteur Keller entoura de son bras les épaules d'Angela.

— Ce n'est pas mon genre de lécher les mains du maître comme Kamphusen, chaque fois qu'il a transformé un chat en souris. Est-ce que tu connais le sujet de la conférence de demain ?

— Non.

Angela jeta un regard craintif sur le dossier suspect.

— Modifications de la personnalité par intervention sur certains points de la substance grise, et les possibilités offertes par cette intervention sur le cerveau humain...

Le docteur Keller serra le dossier sous son bras.

— Autrement dit, ton père a franchi la limite sacrosainte qui sépare la médecine du crime ! Il croit pouvoir guérir les maladies mentales par la chirurgie.

Angela ne réagit pas tout de suite. Lentement, ils parcoururent l'allée du parc ; en arrivant près du bâtiment central, ils aperçurent la silhouette de Dorian debout à la fenêtre de son bureau.

— S'il réussit, Bernd..., murmura-t-elle enfin.

— À mon avis, c'est encore beaucoup trop prématuré. Et c'est ce que je lui ai dit, voilà tout.

— Et si sa méthode est couronnée de succès ? Nous ne sommes pas à son niveau, nous, et nous essayons de nous défendre parce qu'il nous précède de plusieurs dizaines d'années. Bernd...

Elle passa les bras autour du cou de Keller. Le professeur Dorian rentra dans l'ombre. Il ne pouvait supporter le spectacle de sa fille déjà à moitié possédée par un étranger, même si cet étranger était le docteur Keller pour qui il avait la plus haute estime, tant sur le plan humain que professionnel.

— Bernd... Pense à nous deux. Essaie donc de le comprendre, supplia-t-elle.

— Tant qu'il se contente de travailler sur les animaux... Mais si jamais il lui prend la fantaisie de toucher au cerveau humain, je ne le suivrai pas : je refuse d'être complice. Ne te berce pas d'illusions, Angela, en théorie, il a déjà franchi le pas.

— Merci...

La conférence du professeur Dorian se transforma en un véritable

spectacle.

Après avoir exposé ses théories, ses observations cliniques, ses croquis et ses radios, après avoir passé un film, Dorian offrit à ses auditeurs ébahis une surprise ahurissante. Il avait le don de savoir préparer son public et de le tenir en haleine, simplement en promenant sur lui le regard perçant de ses yeux clairs.

Au premier rang, les professeurs les plus renommés venus de douze pays différents. Et derrière, bien rangés comme des étudiants dans un amphi, une délégation de médecins, de psychologues et d'assistants de toutes les facultés d'Allemagne, et même quatre représentants officiels de la police judiciaire et du ministère de la Justice, car les découvertes du professeur Dorian pouvaient avoir un retentissement sur le code pénal.

— À présent, fit Dorian après une pause savante, le docteur Keller va vous présenter le cas le plus récent.

Et pourtant, Dorian n'avait ni l'allure ni la prestance d'un héros de roman. C'était plutôt un homme moyen, comme on en rencontre tous les jours, un vieillard maigre et nerveux, aux cheveux blancs et aux yeux bleus rêveurs. On aurait pu le prendre pour un archéologue uniquement préoccupé du déchiffrement des papyrus. Mais quand il se mettait à parler, il subjuguait littéralement l'auditoire. On avait alors la sensation physique d'une puissance surhumaine, qu'on le veuille ou non. Sa voix pouvait se faire tour à tour douce et pénétrante, mélodieuse, insinuante et persuasive, ou devenir tonitruante comme une fanfare. Impossible d'échapper à la force mystérieuse qui en émanait.

— Je vous en prie... poursuivit-il en faisant un signe de tête au docteur Keller.

Celui-ci quitta la salle par une porte dérobée et revint quelques minutes plus tard, en tenant par la main un énorme gorille qui paraissait docile et confiant comme un petit enfant. La bouche entrouverte sur une mâchoire menaçante, il roulait de grands yeux noirs sur cette assistance insolite. Le docteur Keller plaça son élève au centre de la pièce.

— Je vous présente Johann, dit le professeur Dorian d'un air amusé. Originaire de l'Ouganda, il est âgé maintenant de dix ans. Quand il est arrivé à Hohenschwandt, il y a trois ans, c'était un vrai sauvage, dangereux et plein de force, à qui les barreaux de sa cage ne résistaient pas longtemps. Pour vous en convaincre, mesdames et messieurs, il vous suffit de regarder le volume de ses biceps et de son thorax dix fois plus large que celui de l'athlète le mieux conditionné. Il mesure exactement deux mètres dix-neuf... Il y a trois ans, peu après son arrivée chez nous, j'ai opéré Johann pour la première fois, sur les

aires neuf, dix et quarante-sept, et voici le résultat : le fauve indomptable a fait place à cet animal doux et calme que vous avez devant les yeux. Il obéit au doigt et à l'œil, il a perdu une partie de ses instincts bestiaux, et en particulier celui de destruction, il s'est socialisé et il est même devenu légèrement apathique.

Le professeur Dorian fit de nouveau une courte pause pour laisser à ses auditeurs le temps de se familiariser avec l'idée de cette intervention et de ses conséquences. Johann souriait à la ronde. Il avait l'air de s'amuser follement, serrait les poings, se frappait la poitrine en poussant quelques grognements. Angela Dorian pénétra à son tour dans la salle, suivie du docteur Kamphusen qui portait un magnétophone.

Dès qu'il aperçut le magnétophone, Johann se mit à rire et à battre des pieds en cadence. Il inclina la tête comme quelqu'un qui prête une oreille attentive.

— Il y a trois semaines, Johann a subi une nouvelle opération, poursuivit le professeur Dorian en souriant. Par un procédé que je vous expliquerai plus tard, j'ai activé les fonctions des champs vingt-deux A, quarante-sept, vingt et vingt et un, autrement dit les centres de l'attention, et ceux de la perception des sons musicaux et des mélodies. Vous allez voir maintenant comment Johann, grâce à cette opération extrêmement délicate, a franchi une des frontières qui séparent le singe de l'homme.

Sur un signe de Dorian, Angela brancha le magnétophone. Une mélodie toute simple exécutée au piano, qu'on aurait pu prendre pour une berceuse, plana sur l'auditoire ; la tension nerveuse parmi les hommes atteignait le point critique.

Par contre, Johann le gorille paraissait dans son élément. Il cessa de battre des pieds et s'appuya contre la table. Puis il se dilata la poitrine en prenant exactement l'attitude d'un chanteur. Un frisson d'horreur et d'émotion saisit le public. Et bientôt, une voix grave et sonore s'éleva : le singe chantait en suivant exactement le piano jusqu'à ce que, sur un nouveau signe de Dorian, Angela fit taire le magnétophone.

Johann donna alors l'impression de s'effondrer. Comme un enfant, il essaya d'attraper la main du docteur Keller et ne sembla rassuré que lorsqu'il put la serrer contre sa poitrine.

Un silence de mort régnait dans la salle. Ce qu'on venait de voir et d'entendre dépassait l'entendement humain. C'était monstrueux. Incroyable. Inacceptable. C'était une atteinte à la création divine.

— Je vous prie de bien vouloir m'accorder une courte interruption, fit enfin le professeur Dorian. Après quoi, je vous donnerai tous les détails concernant cette opération... Merci.

Lui aussi, il était à bout de nerfs. Les résultats obtenus par l'œuvre de ses mains le confondaient toujours. Il s'inclina et quitta la salle.

Pas un applaudissement, pas un cri... Une sorte de charme magnétique clouait sur place tous les témoins de ce miracle.

Le docteur Keller jeta un coup d'œil sur Angela ; au même moment, elle le regarda aussi. Même angoisse, même point d'interrogation. Ils n'avaient pas besoin de mots pour se comprendre.

Les limites de la médecine étaient-elles franchies ?

Ou bien se trouvait-on sur le chemin qui mènerait à la guérison des malades mentaux ?

Un audacieux venait d'entrouvrir la porte donnant sur un domaine inexploré.

Gerd Sassner arriva à la clinique Hohenschwandt à l'heure du déjeuner, accompagné du docteur Hannsmann et de Luise. Sur le coussin arrière de la voiture, la vieille bottine était aussi du voyage.

— C'est la première fois que Benno a l'occasion de traverser les Alpes, expliqua Sassner à ses compagnons. Voir la montagne de près a toujours été un de ses rêves, mais la guerre a tout changé.

Pour son ami, Gerd raconta une foule de souvenirs de jeunesse et d'aventures survenues au cours de balades en montagne. Le chauffeur avait reçu l'ordre express de garder pour lui ses réflexions.

Le professeur Dorian vint en personne saluer les Sassner comme de vieilles connaissances et leur faire les honneurs de Hohenschwandt.

— Soyez les bienvenus, dit-il en tendant les deux mains à Gerd Sassner. On peut dire que vous nous apportez le beau temps. Il y a des jours et des jours que nous pleurons après le soleil...

Luise descendit de voiture en tremblant. Voilà exactement la manière de parler aux fous, se dit-elle. L'essentiel, c'est qu'ils soient détendus et qu'ils se sentent en sécurité. La meilleure thérapie, c'est l'ambiance... Son cœur se serrait douloureusement.

Son système nerveux déjà éprouvé eut du mal à résister à l'épreuve suivante.

— Ah ! Voici notre ami Benno Berneck, s'écriait le professeur d'une voix enjouée. Je suis particulièrement ravi que vous soyez venu également, et sensible à cette marque d'attention.

Dorian saisit la vieille bottine et la passa au docteur Keller qui lui sourit du même air amical. Sassner lança au docteur Hannsmann et à Luise un regard triomphant. Ça au moins, ce sont des gens qui savent vivre, semblait-il vouloir dire. Je suis heureux de passer quelque temps ici, dans ce climat de franche cordialité...

On conduisit Sassner à la chambre douze. De la fenêtre, la vue s'étendait au loin sur le parc, le torrent et les montagnes. C'était une des plus belles chambres ; la tapisserie pastel et les meubles clairs aux formes opulentes donnaient une sensation de paix et de sécurité. L'harmonie parfaite entre la nature et le mobilier prouvait que le réalisateur avait été conscient de l'importance thérapeutique du cadre.

— Splendide, fit Sassner en allant droit à la fenêtre. On peut vraiment se détendre ici ! Bien que je ne voie pas pourquoi, étant donné que je me sens très bien.

— C'est justement la raison, répliqua le professeur Dorian. On se repose tant qu'on est encore en bonne santé. Celui qui attend de tomber malade pour s'arrêter n'a rien compris au sens propre du repos. On ne cherche pas à retrouver des forces perdues, mais à garder celles qu'on possède. Ce malentendu est du reste la cause de presque tous les échecs des cures de repos.

Pendant que Sassner s'installait dans son nouveau domaine et prenait une douche, le professeur Dorian s'entretenait avec Luise et les deux médecins dans son bureau où il avait fait servir l'apéritif. Entre-temps, le professeur Seitz avait envoyé à son illustre collègue la fiche complète de Sassner avec toutes les observations et les résultats des examens. Pour un psychiatre, le cas ne présentait pas de mystère, et Dorian parla à Luise avec la franchise directe à laquelle il s'était habitué depuis toujours.

— Votre mari est atteint d'une forme assez courante de schizophrénie qui entraîne des troubles fonctionnels et de la personnalité. C'est la dissociation de l'individu ou, si vous préférez, l'individu a une double vie... Il vit dans le monde réel d'une part, dans son univers propre d'obsédé, qui ressemble à l'univers irréel du rêve, d'autre part, sans que ces deux existences s'affrontent. Cela arrive souvent. Il faut parvenir à pénétrer à l'intérieur du sujet pour trouver l'origine ou la raison de cette dissociation...

Luise entendait les paroles du professeur, mais sa pensée s'échappait du bureau austère pour rejoindre Gerd dans la chambre douze. Il est heureux là-haut, se disait-elle tristement. Le pays l'a séduit et l'ambiance aussi, et il ne se rend pas compte qu'il est enfermé ici dans une cage dorée. Il lui suffit d'avoir cette affreuse chaussure à portée de la main et de pouvoir bavarder avec Benno Berneck.

Brusquement, elle éclata en sanglots :

— Est-ce que... est-ce que vous pourrez le sauver ? bredouilla-t-elle d'une voix chevrotante. Vous avez de l'espoir, monsieur le professeur ?

— Si nous n'en avons pas, madame, nous serions obligés de cesser toute activité médicale. — Il se pencha et saisit entre ses mains

nerveuses celles de Luise, glacées et sans vie. – Une seule chose importe, la patience ! On guérit en dix jours d'une appendicectomie, sans doute, mais le cerveau est un instrument autrement plus fragile et plus complexe ! Patience et espérance... Voilà les sources où vous devrez puiser vos forces, chère madame.

L'après-midi, Gerd et Luise Sassner allèrent faire un tour de reconnaissance dans le parc. Benno Berneck cette fois ne les accompagnait pas. Le professeur Dorian avait réussi à convaincre Gerd que son ami avait besoin de repos car le voyage l'avait beaucoup fatigué. Ils s'assirent sur l'herbe, au bord du torrent, enlacés comme au temps de leur adolescence.

— Je ne sais comment te remercier, fit tout à coup Gerd.

— Pourquoi donc ?

Elle posa la tête sur son épaule, étonnée elle-même de pouvoir parler d'une voix normale.

— Parce que tu es près de moi, parce que nous sommes assis ici, près de ce torrent, parce que j'ai pu échapper pour un temps au moins au monstre de l'usine. Ce professeur Dorian, quand même ! Il lui a suffi d'une phrase pour me convaincre. Ce sont les bien portants qui doivent faire une cure de repos... Au fond, c'est tout ce qu'il y a de plus logique... Mieux vaut prévenir que guérir. J'ai l'impression que nous menons une vie complètement erronée.

Ils rêvèrent côte à côte, les yeux fixés au loin, comme aux premiers temps de leur amour. Le sang n'avait pas cessé de courir dans leurs veines, malgré l'habitude et la présence continuelle ; ils se souriaient et sentaient monter en eux le désir.

— Je t'aime, murmura Gerd Sassner, le souffle court. Quand tu es là, il me semble que le temps cesse d'exister.

— Qu'est-ce que tu proposes ? demanda le professeur Dorian.

Après avoir pris congé du docteur Hannsman et du chauffeur, le professeur profita de l'heure qui les séparait encore du dîner pour discuter avec son futur gendre la méthode thérapeutique qu'il allait appliquer à Sassner. Le docteur Keller connaissait d'ailleurs aussi bien que lui tous les détails fournis par le professeur Seitz.

— Nous allons échafauder toutes les hypothèses, commença-t-il, le regard perdu au plafond. Tout d'abord, il faut arriver à déterminer le niveau exact de la scission du moi. Je pense qu'un électrochoc nous donnera déjà un résultat appréciable.

Le professeur Dorian contemplait le parc. Sous les arbres, Gerd Sassner revenait à pas lents vers le château en serrant tendrement sa femme contre lui. De loin, on pouvait les prendre pour un jeune

couple d'amoureux en pleine lune de miel.

— Je vais pénétrer en lui, reprit lentement Dorian, d'une voix grave. Je vais essayer de mettre son âme à nu pour en reconnaître les moindres recoins. Il existe je ne sais où, bien caché quelque part parmi les circonvolutions de ce cerveau, un fait, un événement, un souvenir peut-être qui lui colle comme une glu et qui commence maintenant à se manifester d'une manière explosive. Il faut que nous le décortiquions, Bernd...

— Hypnose, conclut brièvement le docteur Keller.

— Oui. Demain matin, je vais hypnotiser Gerd Sassner. Il faut avant tout que je fasse la connaissance de ce Benno Berneck.

Le dîner se passa en petit comité, dans un salon particulier dont un des murs abritait une immense cheminée de marbre et qui, en temps ordinaire, servait de boudoir aux convalescents.

Ce soir-là, le professeur Dorian recevait le ménage Sassner, le docteur Keller et Angela ainsi que le docteur Kamphusen. Aussi la plupart des hôtes du château dînaient-ils dans leurs chambres respectives. Chacun d'ailleurs s'y trouvait dans son élément, car l'installation et la décoration des chambres avaient été réalisées selon le désir et le personnage de ceux qui l'occupaient.

Ainsi par exemple, dans la chambre dix-neuf logeait un ancien juge de tribunal de première instance qui se prétendait empereur romain et se faisait appeler Lucius III. Drapé dans son drap comme dans une toge, il demeurait assis pendant des heures à une immense table, dans l'attitude classique de l'Imperator et travaillait à l'élaboration d'une Rome nouvelle, à l'aide d'un jeu de cubes. De temps en temps, il poussait des hurlements de reproches parce qu'on ne mettait pas à sa disposition la cohorte habituelle des jeunes adorateurs.

Le professeur Dorian le traitait à la sismothérapie. Lucius III en était déjà à son douzième électrochoc.

En réalité, quelques-uns seulement des malades étaient capables de prendre leur repas en commun. Pour eux, on avait installé une petite salle à manger en style baroque bavarois. Les nappes blanches, les couverts en argent et la musique d'ambiance aidaient à maintenir entre eux une atmosphère de cordialité paisible.

En outre, les malades inoffensifs s'habillaient pour le dîner, les messieurs en smoking et les dames en robes de cocktail. Le service était assuré par quatre infirmières et trois infirmiers revêtus à ces heures-là de l'uniforme de serveuses et de maîtres d'hôtel, et uniquement occupés du service des clients, en apparence. En fait, ils ne cessaient d'observer leurs malades prêts à intervenir au moindre signe menaçant. Que l'un d'entre eux vînt à s'énervier, commençât à gesticuler ou à se dévêtir, et aussitôt deux maîtres d'hôtel s'approchaient sans bruit et l'emmenaient à l'extérieur. Cet intermède ne troublait d'ailleurs jamais les autres consommateurs.

Tout était enregistré au magnétophone et sur bandes filmées. Chaque repas, sans exception. Le docteur Kamphusen était chargé de développer les films dans les laboratoires de la clinique, et de les

présenter le lendemain au professeur Dorian, au cours du rapport quotidien. C'était un moyen extrêmement intéressant et concret d'avoir des indications précieuses sur le comportement des malades quand ils étaient seuls, car dès qu'un des médecins pénétrait dans la pièce, on sentait nettement que chacun, dans la mesure du possible, adoptait une attitude ou jouait un rôle. Il était même curieux de les observer à ces instants-là. Malgré leurs cerveaux détraqués, ils avaient gardé au plus profond de l'âme l'instinct primitif de la soumission au plus fort, tout comme le chien vis-à-vis de son maître, le lion en face de son dompteur, le cheval sous la pression familière de son cavalier.

Ces films, et en particulier les ralentis qui transmettaient les moindres nuances émotives ou sensorielles, étaient bien souvent à l'origine d'une modification dans le traitement, car ils permettaient de fixer l'attention du professeur Dorian sur des détails qu'une observation normale laisserait dans l'ombre.

Au premier soir de son séjour à Hohenschwandt, Gerd Sassner se montra sous son meilleur jour. Sa santé physique étonnante lui permit de faire honneur au rosbif saignant, au Châteauneuf-du-Pape et au cigare que Dorian lui offrit en fin de repas.

Il était bavard, plaisantait et faisait un brin de cour à Angela Dorian avec beaucoup d'esprit et de charme... Un seul incident, qui d'ailleurs serait passé totalement inaperçu à des observateurs moins vigilants : lorsqu'on lui présenta Angela, le prénom fit tomber un voile de mélancolie sur sa physionomie. Cela ne dura que l'espace d'un éclair. Ce soir-là, il ne prononça pas une seule fois le nom de Benno Berneck. Voilà qui était pour le moins surprenant... Les yeux bleus perçants de Dorian ne le quittèrent pas une seconde. Serait-ce le calme avant la tempête ?

Assise près de Gerd, Luise s'efforçait de montrer de l'appétit et un minimum d'enjouement. De temps en temps, elle souriait à son mari. Un doute s'insinuait en elle. Il est tout à fait comme d'habitude, se disait-elle. C'est ainsi que nous le connaissons tous, quand il est en société. Littéralement fascinant. Beau, bien portant et intelligent, il fait toujours une impression profonde sur les femmes, et il le sait. Aussi joue-t-il toujours un peu de son pouvoir... mais quand il me regarde, il semble dire : « C'est toi que j'aime. Tu les dépasses tellement ! »

Comment croire que cet homme soit atteint d'une abominable psychose ?

Le professeur Dorian se renversa dans son fauteuil, le regard perdu sur le bout incandescent de son cigare. Un infirmier achevait de desservir la table, tandis que le docteur Keller approchait le bar roulant et qu'Angela manipulait des glaçons avec une pince. Un

bourdonnement à peine perceptible servait de bruit de fond... Ce pouvait être un ventilateur, mais en fait, c'était la caméra cachée dans un coin, derrière un caoutchouc prolifère, que le docteur Kamphusen venait de brancher, sur un signe discret du professeur.

— Parlez-moi donc de vous, cher monsieur, dit aimablement Dorian. Il y a longtemps que je vous connais, certes... Je me sers toujours de votre excellent Humosan pour mes fleurs. Mais en dehors de cet engrais, je suis totalement ignorant.

— Vous voulez mon curriculum vitae ? répliqua Sassner en riant. Je suis né le 19 août 1921, à Krefeld. Mon père était employé aux P.T.T. et ma mère adorait broder de grandes fleurs épanouies sur des nappes. Toute notre famille en possède une collection. Je me souviens même que mon premier pantalon de jardin avait un galon brodé de clématites sur les côtés...

— Pour l'amour du Ciel ! éclata Dorian en riant à son tour de bon cœur, non, pas ce genre-là, cher ami. — Il lança un bref coup d'œil à Kamphusen. La caméra tournait, le magnétophone aussi. Attention, c'est le moment, semblait signifier le regard, je vais donner le premier coup de sonde, pour préparer la séance du lendemain. — Parlez-nous plutôt... voyons... tenez, de la guerre, par exemple.

Le visage de Sassner demeura impassible ; seuls ses pieds s'agitèrent légèrement sur le tapis.

— Pourquoi ? demanda-t-il d'une voix différente, plus sèche qu'avant. Je déteste la guerre. Je déteste tout ce qui sent le militaire. C'est très rare que je parle de la guerre, vous savez, avec ma famille surtout, n'est-ce pas, Luise ? En réalité, je ne connais qu'un être avec qui on puisse entamer ce sujet... c'est mon ami Berneck.

Nous y voilà ! Les yeux de Dorian suivaient Sassner avec un éclat paternel. Et maintenant ?

Sassner croisa les jambes et but une longue gorgée de vin. Sa main tremblait légèrement.

— La journée a été dure, monsieur le professeur, dit-il soudain. Le voyage, le changement d'air et de cadre... Ayez pitié de moi et envoyez-moi donc au lit !

Il se leva d'un bond, Dorian et ses collaborateurs l'imitèrent. Seule Luise resta assise, les mains abandonnées sur les genoux, dans l'attitude prostrée du désespoir. Sassner jeta un rapide coup d'œil sur Angela Dorian occupée à remettre des bûches dans la cheminée.

— Je... je n'ai qu'un lit dans ma chambre, bredouilla Gerd avec embarras. S'il était possible que ma femme...

Luise sursauta ; ses yeux exorbités reflétaient une souffrance indicible. Dorian mit la main sur l'épaule de son malade.

— Bien entendu. La chambre a été préparée pendant que nous dînions.

— Merci infiniment, monsieur le professeur. – Soulagé et heureux, Sassner serra cordialement la main de Dorian. – Où avez-vous logé mon ami ?

— À côté de vous, au onze, répondit le professeur d'une voix égale.

— Parfait. Bonne nuit, monsieur le professeur.

Il s'inclina devant chacun et, après avoir pris tendrement sa femme par la main, il quitta le salon comme s'il sortait tout simplement d'une réception mondaine.

Le bourdonnement cessa aussitôt dans le salon.

Il faisait un clair de lune splendide.

Étroitement enlacés sous la couverture, ils pouvaient contempler à loisir par la fenêtre grande ouverte la nuit fraîche et étoilée qui les protégeait. Une symphonie de bruits attestait que, si les hommes s'abandonnaient au sommeil, la nature continuait à vivre. Jappements étouffés, miaulements, bruissement léger de la forêt, et loin, très loin, un sifflet. Entre-temps, le calme revenait, mais on devinait la respiration silencieuse de la terre.

— Est-ce que je suis devenu fou ? interrogea subitement Gerd Sassner.

Luise sursauta :

— Comment peux-tu dire une chose pareille, Gerd ?

Il sourit, et, dans la clarté diffuse de la lune, ce sourire la fit frissonner. Un sourire à la fois spectral et douloureux.

— Parce que vous vous imaginez tous que je ne sais pas où je suis ? La clinique Hohenschwandt... Voilà qui fait très aristocratique. C'est certainement très cher ici. Mais malgré toute cette mise en scène, il n'en reste pas moins que c'est un asile de fous ! Une cage à cinglés, tapissée de soie et de velours.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? répéta Luise, en mal d'inspiration.

En outre, elle avait peur. Pour la première fois depuis vingt ans, elle avait peur de lui.

— Je parie que les cellules ont des murs tendus de cuir véritable. Et quand les surveillants sont obligés de frapper, ils ne doivent jamais manquer de s'excuser poliment ensuite.

— Tu es absurde.

Elle s'éloigna légèrement de lui, mais il eut tôt fait de la rejoindre. D'une main voluptueuse, il la caressa amoureusement. Son visage tout près du sien... Il y avait des années qu'elle n'avait pas lu sur ce visage un désir aussi pressant.

— Tu n'as pas changé, mon petit faon, dit-il. Tu es restée aussi belle que quand nous nous sommes connus. Malgré nos deux enfants, et une existence qui n'a pas toujours été facile. Tu es restée exactement ce que tu étais. On ne peut s'empêcher de t'admirer, Bambi. Tandis que moi, j'ai beaucoup changé...

— Toi ? Pas le moins du monde...

Ses bras le serraient à la nuque. Tout comme à leur première rencontre... Son corps vibrait d'attente, et elle avait l'impression qu'elle n'allait pas tarder à pleurer, tant était grand son émoi...

— On m'a amené dans un asile de fous. Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ? J'aurais pu me défendre, mobiliser toute une équipe d'avocats. J'aurais pu faire un scandale... Mais à quoi bon ? Je m'incline. Je suis curieux de voir ce qu'ils vont faire de moi. J'aimerais aussi savoir de quelle manière se manifeste ma folie. Et après, je leur prouverai à tous que je suis parfaitement normal ! Je vais jeter l'anathème sur toute la psychiatrie et ses représentants ! Quel tissu d'absurdités ! C'est plutôt ce docteur Hannsman qu'on aurait dû enfermer... C'est lui qui est fou. Heureusement, j'ai un témoin idéal pour prouver que je suis en parfaite santé psychique : Benno Berneck.

— Gerd ! – Un hurlement rauque. Elle saisit de ses deux mains la tête chérie ; Gerd tomba sur elle et se nicha au creux de son épaule. – Tais-toi, je t'en prie, murmura-t-elle à son oreille avec toute la force de persuasion que lui donnait le désespoir. Je t'aime... Je suis près de toi, pour toujours...

— Luise, Bambi...

Il se détendit et ne bougea plus, comme un enfant qui se sent en sécurité près de la chaleur maternelle.

Il se passa longtemps avant qu'elle ne remarquât qu'il s'était endormi sur elle. Alors elle le coucha avec mille précautions et put enfin pleurer à l'aise.

Gerd Sassner avait bien dormi ; avant le petit déjeuner, il s'était baigné longuement et se sentait déjà plus reposé que la veille. Luise paraissait sur le balcon, en robe de chambre, et avant de quitter la pièce, il l'embrassa tendrement sur le front. Le professeur Dorian avait téléphoné ; il désirait commencer immédiatement les examens.

— Le grand jeu débute, Bambi, dit Sassner. Je voudrais bien pouvoir photographier leurs figures quand ils s'apercevront que je suis parfaitement normal. – Il était exactement dix heures. En quelques enjambées, il rejoignit le mur mitoyen qu'il bombardait de grands coups de poing. – Ce fainéant, il roupille encore, grogna-t-il en frappant de nouveau.

Luise écarquillait les yeux :

— Qui donc ? demanda-t-elle d'une petite voix enfantine.

— Mais enfin, Bambi, d'où sors-tu ? Benno ! On lui a donné la chambre voisine de la nôtre.

Un dernier regard dans la glace pour s'assurer qu'il était présentable, et Gerd Sassner partit en sifflotant gaiement pour rejoindre le professeur Dorian.

On le reçut dans la salle d'examens comme un vieil ami. Le docteur Keller tournait autour d'un appareil compliqué qui devait certainement être un électro-encéphalographe ; une bande de papier striée de lignes brisées inégales sortait d'une fente. Keller s'inclina vers le nouveau venu en souriant.

— Nous pouvons commencer, fit Dorian en indiquant à Sassner un siège confortable couvert de cuir fin.

Qu'est-ce que je disais, pensa ce dernier en esquisant une moue sarcastique. L'élégance cache les misères. Un lustre impressionnant pendait juste au-dessus du fauteuil.

— Vous vous êtes habillé comme pour une cérémonie, *Herr* Sassner. Comment vous sentez-vous ?

— Comme un poisson dans l'eau, monsieur le professeur.

— Je suis désolé d'être obligé de jouer les trouble-fête, mais il va falloir ouvrir votre col et ôter votre cravate, mon cher. Pendant que vous y êtes, enlevez donc également votre veston. Et étendez-vous sur ce sofa...

Le professeur Dorian paraissait très détendu, bien que la nuit lui eût apporté de graves difficultés. Johann, le gorille, faisait une hémorragie cérébrale, et le docteur Kamphusen était en train de le trépaner pour résorber l'hématome logé dans l'espace épidural. Johann, brusquement, s'était conduit comme un fauve indompté des forêts vierges ; il donnait de la tête contre les barreaux de sa cage, hurlant d'une manière abominable et essayant même de tordre les piliers de soutènement en acier. Aucune réaction évidemment à la mélodie qu'il connaissait et qui, d'habitude, le plongeait dans une sorte d'extase. Le docteur Kamphusen l'avait anesthésié au pistolet ; au moment où Dorian semblait plaisanter avec Gerd Sassner, le pauvre Johann gisait sur la table de marbre, la boîte crânienne ouverte, et pour la troisième fois son cerveau connaissait la caresse du bistouri.

Dans la salle d'examens, Gerd Sassner faisait preuve d'une étonnante obéissance. Sans la moindre protestation, il suivit les conseils de Dorian et s'installa le plus confortablement possible dans le fauteuil de cuir. Le docteur Keller tira les doubles rideaux, et une demi-obscurité noya la pièce dans une sorte de brouillard indistinct où les contours s'estompaient. L'ambiance était apaisante. Sassner sourit au professeur Dorian qui s'installa sur une chaise, juste en face de lui.

— Pour quoi me prenez-vous, monsieur le professeur ? commença le malade d'un air ironique. Rassurez-vous, je ne suis ni une vedette atteinte de mélancolie tenace, ni un manager harcelé, ni un politicien bourré de complexes d'infériorité, car j'imagine ce que doivent être les clients habituels des séances de psychanalyse ? Mais, si cela peut vous amuser, posez-moi des questions je n'y vois pas d'inconvénient.

— Je sais que vous êtes un homme en pleine possession de ses moyens...

Dorian se pencha légèrement vers lui, tandis que Keller s'approchait, une seringue à la main, que Sassner repoussa instantanément d'une moue expressive.

— On ne peut pas échapper à ces instruments de torture, décidément ! J'ai une antipathie innée contre les injections,

— Je suis navré...

— Bon, peu importe.

Il leva le bras, et le docteur Keller piqua, mais Sassner ne sentit presque rien, et il s'étonna de ne pas éprouver cette lourde fatigue qui avait suivi l'injection donnée par Hannsmann. Il ne put constater qu'un seul phénomène intéressant : les yeux du professeur Dorian avaient soudain le pouvoir de clouer son propre regard. Ils le fixaient comme deux étoiles bleues à la lumière froide.

— Comment vous sentez-vous ? interrogea Dorian d'une voix douce et caressante.

Sassner eut l'impression qu'il sentait réellement sur son corps la caresse de cette voix.

— Très bien.

— Nous allons faire maintenant un exercice de décontraction. Restons calmes, très calmes. Mais il faut que vous participiez, vous, sinon, tout est inutile. Détendez-vous... Regardez-moi... Oui, c'est bien... Vos bras et vos jambes sont légers, très légers... Les muscles relâchés... Vous êtes étendu, mais vous ne sentez presque plus votre corps... Vous devenez impondérable... Maintenant, fermez les yeux...

La voix du professeur devenait de plus en plus monotone ; elle donnait envie de dormir, et pourtant on ne pouvait pas lui échapper. Une agréable lassitude envahit Sassner. Il sourit en essayant de relever la tête, mais il lui semblait être étendu sur de l'ouate.

Dorian s'approcha légèrement. Derrière la tête de Gerd Sassner, le docteur Keller attendait. Près de lui, sur une petite table, il y avait un micro relié au magnétophone.

— Fermez les yeux, reprit la voix monotone du professeur à laquelle la volonté du malade ne pouvait plus résister. Vous êtes parfaitement calme... détendu... dé-ten-du... Délivré de votre propre

poids... Vous êtes tranquille... décontracté... calme... comme si vous alliez vous endormir... Et voilà que vos jambes deviennent lourdes comme du plomb... que vos bras deviennent aussi lourds que du plomb... Tout devient lourd... très lourd... terriblement lourd... Vous dormez... dormez... très lourd... tranquille... dormez...

Les yeux fermés, Sassner respirait profondément, avec la régularité d'un dormeur. Dorian souleva une paupière : l'œil était tourné vers le haut. Le docteur Keller lui tendit le marteau à réflexes.

— Maintenant ouvrez lentement les yeux, continua la voix pressante du professeur. Oui, c'est bien... et regardez bien le marteau... fixez-en l'extrémité... – Le marteau entreprit un mouvement lancinant d'aller et de retour, exactement comme le pendule d'un sourcier, à une distance de quarante centimètres des yeux de Sassner, et les yeux de Sassner le suivaient comme s'ils y étaient attachés. – Gardez les yeux fixés sur le marteau... sur l'extrémité du marteau... sur l'extrémité... vos yeux se fatiguent... très fatigués... terriblement fatigués... ils se ferment... se ferment.

La tête de Sassner s'inclina sur le côté. Le malade était terrassé par le sommeil hypnotique. Dorian rendit le marteau à son collaborateur ; puis il s'approcha de Sassner et lui mit la main sur le front ; enfin, il ausculta le cœur.

— Parfait, murmura-t-il en posant de nouveau sa main sur le front du malade. Contrôle de la catalepsie... Vous êtes complètement engourdi... Les bras, les jambes, la nuque, le corps tout entier... Tout est rigide... vous ne pouvez plus faire le moindre mouvement... plus le moindre... Il n'y a que moi qui puisse vous y aider... Je pose votre bras sur le côté... et il ne bouge plus... vous êtes... tout raide...

Dorian déplaça lentement le bras, et on pouvait voir comment, dans son sommeil hypnotique, Sassner essayait de résister sans y parvenir.

— Contrôle de l'anesthésie, murmura Dorian en faisant un signe au docteur Keller. – Puis tourné de nouveau vers son malade endormi : – Vous ne souffrez pas... votre corps est totalement insensible... Insensible... La main, le bras, les jambes... Je vais vous faire une piqûre, mais ce que vous sentirez ne sera rien de plus qu'une démangeaison...

Le docteur Keller piqua effectivement Sassner à l'avant-bras, ce qui provoqua un large sourire chez le malade, comme si quelqu'un s'amusait réellement à le chatouiller. Son visage paraissait détendu et reposé comme après de longues vacances.

Le professeur Dorian tenait à s'assurer que toutes les précautions étaient bien prises. Il contrôla toutes les phases de l'hypnose avant de s'introduire dans l'âme de Gerd Sassner.

— Contrôle de la paralysie ! – Ses yeux bleus restaient fixés sur les paupières baissées de Sassner, comme si déjà ils pouvaient en percer les secrets, sans éprouver la moindre résistance. – Votre bras est terriblement lourd... si lourd... que vous ne pouvez plus le soulever... comme paralysé... Oui, paralysé... levez maintenant votre jambe gauche. Non, c'est impossible... Vous ne pouvez plus remuer... vous êtes... paralysé...

La jambe de Sassner tressaillit, les pointes des pieds esquissèrent un mouvement, les muscles essayèrent de se contracter, mais tous ces efforts étaient vains. Seule régnait sur toutes les fonctions du malade la volonté implacable de Dorian.

— Contrôle du sommeil ! – Dorian se renversa sur le dossier de sa chaise ; c'était le dernier acte avant le véritable début de la séance. – Cette fatigue, reprit la voix lancinante. Une fatigue profonde... Vous dormez... un sommeil bienfaisant... mais vous entendez tout de même ma voix... ma voix... écoutez bien... et dormez profondément...

La bouche de Sassner s'ouvrit légèrement. Le docteur Keller examina le pouls, Dorian ausculta une dernière fois le cœur.

— Regardez-moi ! ordonna Dorian.

Aussitôt les paupières de Sassner s'ouvrirent, le regard sembla étonné, comme celui d'un enfant qui attend le jugement d'une grande personne. La voix du professeur devint insinuante.

— Une belle journée... quelque part en Russie... Il y a là une maisonnette... la rue est complètement embourbée... Les premiers rayons du soleil ont fait fondre la neige, les Russes ne tirent plus, leurs tombes sont remplies d'eau tout comme les nôtres et comme nos tranchées. Enfin, le wagon-citerne que nous attendions avec tant d'impatience arrive... et avec lui le lieutenant Benno Berneck. Hello, Benno ! Salut !

— Salut ! – La voix de Sassner n'avait pas changé ; claire et grave, comme d'habitude, et pourtant, elle avait une nuance exceptionnelle de force et d'élan, comme la voix d'un tout jeune homme. – Mais, il y a erreur, c'est moi qui étais à la division, et d'ailleurs, cela ne se passait pas en Russie, mais en Poméranie, à Greifenberg. Le 4 mars 1945... Les Russes venaient juste de s'emparer de Bârwalde, et Dantzig était encerclée. Nous avions à lutter contre une forteresse imprenable de tanks et d'artillerie légère, et nous savions bien que Greifenberg ne résisterait pas. Depuis des jours et des jours, nous sommes sous le feu de l'ennemi. Nos observateurs surveillent les mouvements de troupes soviétiques, un véritable flot de soldats rangés en bataille, la population civile s'enfuit avec des charrues, des brouettes, des voitures d'enfants, à pied... Des femmes, des vieillards, des bébés... Toutes les routes sont encombrées, impossible de

circuler... Ils cherchent à gagner Kustrin et de là, Berlin. Ils s'imaginent tous qu'à Berlin ils seront en sécurité, que le Russe n'atteindra pas la capitale de l'Allemagne. Car c'est le siège du Führer, et le Führer ne permettra jamais que le Russe pénètre dans Berlin... On parle d'une armée nouvelle qui repoussera les Ivans chez eux, par-delà la Vistule, jusque derrière leurs frontières... Moi, j'étais au quartier général de la division, on tenait des conférences, on discutait stratégie et tactique. Nous avons finalement décidé de nous replier sur Stettin au cas où on n'arriverait pas à refouler les Russes. Et on transformerait Stettin en une forteresse, comme Königsberg.

— Ah ! oui, c'est juste, Greifenberg.

Dorian posa sa main sur la main endormie de son patient ; cette fois, il adopta le personnage du lieutenant Benno Berneck. Penché sur le magnétophone, le docteur Keller se mordait les lèvres. On a beau être blindé par l'expérience de nombreuses années, se disait-il en réprimant un soupir, on ne peut s'empêcher de frémir d'émotion chaque fois qu'un étranger pénètre dans l'âme d'un malade. C'est fascinant, mais on a l'impression de commettre un crime.

— Alors, Gerd, quoi de neuf ? interrogea Dorian.

Sassner haussa les épaules.

— Rien. Tu vois bien, Benno. Tenir les têtes de pont. Chaque minute compte, car elle permet de poursuivre les défenses des lignes arrière...

— Mais ici, nous sommes en plein front, pas question de lignes arrière...

— Oui, nous avons dépassé Greifenberg. Mais les abris ne valent rien, Benno. Charpentes trop légères. La moindre petite bombe fout tout cela en l'air...

— Voilà le Russe qui attaque à présent...

— Merde alors ! Les tanks et les orgues de Staline ! Benno, foutons le camp d'ici, ils vont nous cerner... Ils attaquent Greifenberg. Attention, ils envahissent même les rues. Benno !

Un cri perçant, accompagné d'un frémissement de tout son être. Sassner se releva, son corps vibrait d'excitation, et ses bras battaient furieusement un ennemi invisible.

— Benno, où es-tu ? — Il se mit à tousser et s'étendit sur le divan. — Benno, réponds-moi... — Il se détendit en soupirant. — Cette fois, nous sommes pris, mon vieux. J'ai été voir par-devant... la sortie est bouchée... Nous sommes ensevelis. Benno, pauvre vieux, ne pleure pas... On va venir nous délivrer, ne crains rien. Ils ne vont pas nous laisser ici...

Le visage de Dorian se figea : le cerveau venait de livrer son secret,

l'âme de Sassner était libérée...

Enterrés vivants. Suivre seconde par seconde la diminution de l'oxygène, voir venir pas à pas la mort inexorable. Morts-vifs.

Que s'est-il passé dans cette tombe aux abords de Greifenberg ? Ce 5 mars 1945, au moment où les Russes avançaient vers la Poméranie, puis vers l'Oder ? Quel est le drame qui se déroula alors entre Benno Berneck et Gerd Sassner, les deux jeunes officiers emmurés, tassés sous un amas de décombres, dans l'obscurité la plus redoutable qui fût ? Il leur fallait deviner à tâtons les contours de leur prison, et ils se tenaient la main pour s'assurer à chaque instant qu'ils étaient bien deux, et qu'ils ne perdraient pas la raison...

— On ne va pas tarder à manquer d'oxygène, reprit la voix insinuante du professeur Dorian reprenant son rôle. — C'était le dernier pas dans le mystère de l'inconscient. — À peine si je peux encore respirer. Gerd... Je ne veux pas mourir asphyxié. Je veux vivre. Je suis encore jeune...

Sassner de nouveau se dressa sur le divan, ses yeux étaient fixés au loin. Brusquement, sa bouche s'ouvrit toute grande, comme si sa figure tout entière était prête à éclater.

— Benno ! hurla-t-il. Benno ! Non, ne fais pas ça ! Benno ! ils vont venir nous chercher... Benno, qu'est-ce que tu fabriques avec cette botte ?... Tu ne vas quand même pas la bouffer ! Tu es fou... — Sassner haletait. Ses bras battaient l'air ; manifestement, il luttait avec Benno Berneck pour lui ôter l'objet des mains. — Laisse ce pistolet, Benno. Allons, quoi, vieux, calme-toi donc !

Un nouveau hurlement strident. Sassner s'effondra sur le divan, se détendit et ne bougea plus. On aurait cru qu'il était mort. Puis il se mit à pleurer à gros sanglots bruyants, sans retenue et sans pudeur.

— Et puis, ils sont quand même venus nous délivrer... reprit Dorian inexorable, le front ruisselant de transpiration.

— Oui, murmura Sassner à bout de souffle.

— Des Allemands, pendant la retraite. Mais Benno était mort. Il s'était tué d'une balle.

— Non, Benno n'est pas mort. Ils nous ont amenés tous les deux au jour. J'ai bien vu ses yeux... Ils vivaient encore...

— Il est mort...

— Qui a dit ça ?

— C'est moi. Je suis Benno Berneck, et je suis mort. Maintenant, tu peux en être sûr, hein ? — La voix de Dorian glissait sur Sassner. — Et la botte aussi est enterrée avec moi, à mes pieds... Il y a longtemps qu'elle est pourrie... tombée en poussière... Il ne reste plus qu'une horrible chaussure déchirée qui ne t'appartient pas et qui n'a rien de

commun avec toi. Tu vas la jeter, cette sale godasse, dès que tu te réveilleras... Tu m'entends ? Je suis mort... Benno Berneck n'existe plus, et tu vas te débarrasser de la godasse...

Peu à peu, Sassner se calma. Ses paupières retombèrent, il dormait. Seul son cœur battait encore à grands coups, et son système nerveux éprouvé le faisait trembler de la tête aux pieds.

Le docteur Keller lui fit une piqûre pour soutenir le cœur. Malgré l'obscurité de la pièce, Dorian fut frappé de la pâleur de son futur gendre.

— Voilà ce que peuvent engendrer les guerres, dit-il. Des traumatismes qui dorment pendant vingt ans et soudain se réveillent avec une violence à peine croyable. Pensez donc à cet aviateur qui a lancé la première bombe atomique sur Hiroshima ; lui aussi, il a fini par perdre la raison, et son copilote s'est noyé dans l'alcool. Des milliers de victimes apparemment indemnes ont eu l'âme rongée sans qu'on s'en aperçoive. Et ça va recommencer au Vietnam, et partout où l'horreur dépasse le pouvoir d'absorption humain.

— Tu crois qu'il va jeter la chaussure dès qu'il se réveillera ?

— Je n'en sais rien, mais je l'espère du fond du cœur. — Le professeur Dorian joignit les mains sur ses genoux ; il se sentait brusquement terriblement fatigué. — J'ai tout fait pour le délivrer de ses souvenirs et pour le persuader de la vérité...

Il jeta sur Sassner endormi un regard scrutateur, qui contenait un point d'interrogation crucial. Est-ce que je ne me suis pas trompé ? Est-ce qu'il n'y avait vraiment qu'un traumatisme psychique ? Est-ce que mon pouvoir l'a libéré ? Ou bien allons-nous voir au réveil tous nos espoirs anéantis ? Comment va réagir cette masse encéphalique à peine plus lourde qu'un kilogramme et qui commande toute la vie de cet homme ? Que cache-t-elle dans ses innombrables sillons ?

— Vous allez dormir encore une heure, fit-il en s'adressant à son malade et, en même temps, il posa sa main sur le front de Sassner. — Le réveil va sonner et vous sauterez en bas du lit, en pleine forme ; vous vous habillerez et vous irez dans la chambre voisine. Vous prendrez cette sale chaussure et vous la jetterez tout simplement par la fenêtre. Votre tête est légère et claire... Vos jambes sont légères, vos bras détendus... Votre corps tout entier... Vous vous sentez bien... Vous respirez profondément... et, quand le réveil sonnera, vous ouvrirez les yeux, parfaitement reposé...

Luise avait passé tout ce temps prostrée sur une chaise, dans la chambre de son mari. Quand la porte s'ouvrit devant le brancard précédé du docteur Keller, elle sursauta.

— Alors ? murmura-t-elle. Comment cela s'est-il passé ? Il dort encore ? Il est encore sous le coup de l'hypnose ?

— Oui. — Keller remonta le réveil et le plaça sur la table de nuit ; entre-temps, deux infirmiers avaient déposé Gerd Sassner dans son lit et s'étaient ensuite éloignés sans bruit. — Dans une heure, votre mari va se réveiller. Faites comme s'il avait fait tout simplement une petite sieste, et soyez particulièrement aimable à son égard. Il va se lever, prendre une douche et s'habiller, puis il ira dans la chambre voisine et jettera la chaussure par la fenêtre. Vous nous appellerez aussitôt, n'est-ce pas ? Car nous ne voulons pas rester à proximité, il faut qu'il se sente libre dans ses mouvements pour agir, et surtout, ne lui posez pas de questions.

Luise acquiesça d'un signe de tête, la gorge serrée et un air suppliant dans le regard. Qu'est-ce que cette mise en scène pouvait bien signifier ? Est-il guéri ? Ou bien incurable ? Redeviendra-t-il comme avant ? Quand donc ce cauchemar prendra-t-il fin... Docteur, par pitié, dites-moi la vérité...

Le docteur Keller passa son bras autour des épaules de Luise et l'entraîna sur le balcon. Il y a des moments où le médecin devient un père, même s'il est beaucoup plus jeune.

— Ce qui l'a traumatisé, c'est un horrible épisode de guerre qu'il a vécu avec ce Benno Berneck. Ils ont tous les deux été ensevelis vivants sous un amas de décombres...

— Gerd n'en a jamais parlé. Si au moins il avait dit quelque chose...

Luise tourna la tête vers le lit où son mari reposait. Un homme bien bâti, intelligent et plein de vitalité, à qui tout avait réussi, à force de persévérance... Et il suffisait d'un choc reçu plus de vingt ans auparavant pour détruire son âme à petit feu, sans que personne s'en aperçoive, jusqu'à ce que le volcan éclate avec un bruit de tonnerre.

— Dans une heure, tout sera terminé, affirma le docteur Keller. Mais il faut que vous jouiez le jeu, madame. Restez naturelle, faites comme si votre mari s'éveillait d'une petite sieste.

— Je suis prête à tout... à tout... pourvu qu'il retrouve son équilibre.

Le docteur Keller serra la main de Luise et quitta la chambre.

Au bout d'une heure, le réveil carillonna, et Luise sursauta. Confortablement installée à l'entrée du balcon, elle fit mine aussitôt de se plonger dans la lecture d'un magazine.

Gerd Sassner s'éveilla ; il s'étira avec volupté et regarda l'heure, puis il frappa dans ses mains.

— J'ai l'impression que j'ai fait un petit somme...

— Et comment ! répondit Luise derrière son journal. Espèce de bonnet de nuit, va !

— Merci, chérie ! À présent je me sens en grande forme.

Il sauta à bas du lit, s'étira encore longuement puis s'enferma dans la salle de bains, Luise entendit couler de l'eau pendant une éternité, puis Gerd revint dans la chambre, rasé et coiffé, correctement habillé comme un tout jeune adolescent inexpérimenté qui s'apprête à rejoindre sa petite amie.

— Un instant encore, Bambi, dit-il en déposant un tendre baiser sur les yeux de sa femme. Nous avons encore le temps d'aller faire une promenade avant le déjeuner. Il a l'air de faire très beau, c'est dommage de ne pas en profiter. Attends-moi, je reviens tout de suite...

Il quitta la chambre d'un pas ferme, et Luise courut au balcon. La fenêtre de la chambre voisine allait s'ouvrir tout de suite et, dans quelques secondes, une vieille bottine devait s'écraser sur le sol... Et tout recommencerait comme avant la grande tempête...

Dix minutes plus tard, le téléphone grésilla dans le bureau du professeur Dorian. Keller et Kamphusen étaient là aussi, pour attendre le résultat.

— Alors ? interrogea Dorian sûr de lui.

Il tendit l'écouteur au docteur Keller.

Luise Sassner. Sa voix tremblait de larmes contenues.

— Il est allé chercher la chaussure et l'a rapportée dans sa chambre. Et maintenant, il boit avec elle un verre d'orangeade. Monsieur le professeur, aidez-moi, je vous en supplie...

Dorian raccrocha. Son visage s'était figé.

— La thérapie hypnotique n'a donné aucun résultat. Échec complet.

Son regard rencontra celui de son futur gendre, mais le docteur Keller se détourna rapidement, effrayé par la question muette posée par Dorian. Ce fut le docteur Hamphusen qui la posa, car son ambition personnelle et sa vénération aveugle pour le patron lui donnaient toutes les audaces.

— L'opération ? C'est peut-être l'occasion rêvée pour mettre en pratique votre nouvelle méthode de blocage des aires cérébrales.

Le docteur Keller n'entendit pas la fin de la phrase, car il s'était sauvé précipitamment du bureau.

Un médecin a le devoir d'aider à l'œuvre de création, se disait-il, mais il ne faudrait pas tenter Dieu !

Le cerveau est le dernier bastion sacro-saint de la médecine.

Après cet échec, le professeur Dorian tenta encore une autre thérapie, la cure de sommeil prolongée.

Pendant ces quinze jours d'attente, Luise eut tout loisir de retourner chez elle pour s'occuper un peu des enfants et de la maison ; il devenait urgent également de jeter un coup d'œil sur les affaires de l'usine. À Hohenschwandt, elle n'aurait rien pu faire d'autre que de contempler son mari endormi ou se promener seule dans le parc et dans la forêt.

— Nous allons faire un dernier essai, avait proposé le professeur Dorian avant de préparer Gerd Sassner à ce long sommeil artificiel. — Ce genre de cure donne souvent des résultats positifs dans les cas de lésion psychique ; elle nous permettra au moins de fixer une thérapie appropriée. Toutefois, je crains que...

Devant cette hésitation, Luise réagit avec fougue ; elle lui saisit les mains comme si elle cherchait à se cramponner à une bouée de sauvetage.

— Vous pouvez me dire toute la vérité, monsieur le professeur.

— Ce que je crains, voyez-vous, c'est que, d'une manière que j'ignore encore, le cerveau n'ait été blessé au cours de ce drame. Il suffit qu'une poutre lui soit tombée sur le crâne et ait provoqué quelque part un caillot de sang, aussi minime fût-il, pour que toute la personnalité s'en trouve changée.

— Au bout de vingt-deux ans ?

— Une chose paraît évidente maintenant : votre mari souffre d'une névrose d'angoisse dont l'origine est la guerre, ce qui n'a rien d'exceptionnel, nous en avons observé des quantités. Mais cette obsession morbide doit probablement être doublée – je m'excuse de ma franchise – d'un choc traumatique, sinon le traitement hypnotique n'aurait pas échoué à ce point. La cure de sommeil nous donnera une réponse claire.

— Et... si elle aussi mène à un échec ? interrogea Luise à voix basse.

Mais le professeur Dorian éluda la question :

— Attendons avant de nous prononcer...

Lui aussi, il avait peur du mot opération. On ne pourra pas l'éviter, s'était-il dit souvent ces jours derniers, seul dans son bureau en tête à tête avec les rapports concernant ses bêtes. À peine s'il avait dormi quelques heures depuis plusieurs nuits. Lorsque toutes les lumières s'étaient éteintes les unes après les autres et que toute la clinique reposait, il redescendait vers le pavillon VI pour observer des heures durant, parfois jusqu'au petit matin, les réactions des singes opérés.

Johann le gorille vivait encore, mais d'une vie purement

végétative, énorme masse de chair flasque et inerte. À la suite de l'hémorragie cérébrale, le docteur Kamphusen avait été obligé de pratiquer une lobotomie radicale : il avait sectionné si profondément les connexions qui unissent le thalamus au lobe préfrontal que Johann s'était réveillé dépourvu de toute personnalité et de toute originalité, comme un être abruti qui se contentait de traîner dans sa cage, de remuer des cubes et de grimacer en face de Dorian, avec toute l'inconscience la plus béate.

« Je suis sur le bon chemin, pensait Dorian au cours de ces nuits blanches. Pratiquer une leucotomie banale, voilà qui est à la portée du premier psychochirurgien venu. Mais moi, ce que je cherche, ce n'est pas à transformer le malade en un être totalement inerte et inoffensif, comme Johann, mais à le guérir, à lui rendre ses fonctions cérébrales ; je veux qu'il redevienne un être valable, délivré une fois pour toutes de cette maladie dégradante ; je veux ôter de son cerveau les particules lésées ou nocives ; je veux réussir l'accouplement et la résection des cellules actives entre elles enfin de provoquer un accroissement de l'excitation cérébrale, si bien que l'être qui sortira de mes mains, régénéré, sera plus riche qu'avant l'opération... Cela peut paraître monstrueux, je sais... mais est-ce que n'importe quelle innovation en médecine n'a pas paru monstrueuse ? Il suffit de penser aux premières greffes de Dieffenbach. Aux rhinoplasties de Karl von Graefe. Aux interventions à cœur ouvert de Sauerbruch. Au poumon d'acier. À l'anesthésie par le froid. Aux artères de plastique. Au rein artificiel. Au chien à deux têtes de Demichow. À la « machine à coudre » russe. Au vaccin antipolio et à la pilule anticonceptionnelle.

C'est toujours la même histoire. Un tollé de protestations. Il ne faudrait pas confondre médecine et dépotoir pour farfelus et amateurs de célébrité, n'est-ce pas ?

Et pourtant, où en serait-elle aujourd'hui, la médecine, sans ces prétendus farfelus ?

Surtout en ce qui concerne le cerveau. Faut-il continuer à le considérer comme un tabou sacro-saint qu'on n'approche qu'avec le plus grand respect, et en se tenant dans les limites du visible ? L'ablation d'une tumeur, l'aspiration d'un hématome, le grattage d'une excroissance. Au-delà, rien. Les espaces inconnus demeuraient résolument interdits.

Pour moi, il n'y a plus d'inconnu, ne cessait de se répéter Dorian. J'ai tout exploré à fond. Je connais les moindres reliefs du terrain, j'ai pratiqué le blocage ou l'activation des différentes aires cérébrales, j'ai fait des injections d'hormones et de vitamines. La galvanothérapie m'a permis de réveiller certains centres nerveux qu'on croyait morts, alors qu'en fait ils étaient seulement assoupis. J'ai percé le secret de

l'intelligence humaine, un labyrinthe quasi inextricable de cellules, de nerfs, de ganglions nerveux, d'hormones, de liquides et je connais leurs influences réciproques. Je peux guérir un Gerd Sassner, moi. Il me suffit d'avoir l'audace de poser pour la première fois mon scalpel sur un cerveau humain.

Au cours de ces nuits agitées, le professeur Dorian travailla avec une énergie farouche. Il accumula les graphiques et lut une montagne d'articles jusqu'à ce qu'il eût conscience d'être prêt à dévoiler le dernier bastion du mystère.

Pendant ce temps, Gerd Sassner dormait d'un sommeil profond, dans une chambre plongée dans l'obscurité et séparée de la salle d'observation par une cloison de verre, d'où un interne le surveillait en permanence. Tension, pouls, respiration, température étaient vérifiés toutes les deux heures, et les résultats portés sur un livre spécial. Trois fois par jour, on lui faisait une injection de somnifère, six fois par jour on le nourrissait artificiellement d'une solution concentrée de glucose et de vitamine C. Tous les jours, le docteur Keller lui faisait une piqûre de lobeline pour soutenir les centres respiratoires, et un jour sur deux, une injection de deux centimètres cubes de bécocyme.

Gerd Sassner dormit pendant quinze jours, parce que son âme avait besoin d'un repos absolu...

Luise Sassner avait profité de ces deux semaines de répit pour reprendre en main sa famille et l'entreprise de son mari. Les hésitations du professeur Dorian, ses réponses évasives, son refus de lui exposer la réalité sans ménagements prouvaient à la jeune femme que ses appréhensions n'étaient pas vaines : Gerd était plus profondément atteint qu'on ne croyait. Ce dimanche à « l'Oasis » n'a été qu'un début... Qui pouvait deviner maintenant ce qui allait s'ensuivre ? Inutile de gémir ou de pleurer, il fallait regarder en face la vérité aussi pénible fût-elle. À quoi bon s'interroger sur un « pourquoi » auquel personne ne répondrait, car depuis que le monde est monde, tous les êtres atteints par un coup du destin ont toujours crié « pourquoi » ?, mais pas un d'entre eux n'a reçu de réponse.

Jamais elle n'oublierait cette soirée déchirante au cours de laquelle elle dut mettre ses enfants au courant de la situation.

— Papa est très malade... Le professeur Dorian, le patron de Hohenschwandt, a été franc avec moi, et je vais suivre son exemple. Nul ne sait encore si nous le retrouverons un jour tel que nous l'aimons. Nous devons être forts et nous tenir par la main, tous les trois.

Dorle inclina la tête en signe d'assentiment. Ses lèvres tremblaient. On voyait qu'elle faisait des efforts désespérés pour ne pas pleurer.

Andréas, lui, regardait le tapis ; il ne comprenait pas tellement tout ce qu'il se passait. Papa est malade, c'est indéniable, pensa-t-il. Complètement idiote, cette histoire de godasse. Mais papa, lui, n'est tout de même pas fou ! Ce n'est pas possible !

— Cela va certainement s'arranger, affirma-t-il d'un air convaincu. C'est toujours pareil avec les toubibs, ils montent tout en épingle. Je me souviens bien... un peu de fièvre, les amygdales un peu rouges, et déjà Hannsman me croyait mort !

— Mais oui, Andy, tu as raison. — Luise caressait doucement la toison hirsute de son fils ; elle arrivait même à sourire. — Il n'en reste pas moins que nous ne verrons pas papa d'ici longtemps ! Il s'agit de se montrer digne de la situation. Vous êtes grands, et c'est à vous d'en sortir seuls avec vos petites difficultés... Quand papa rentrera à la maison et qu'il verra que tout marche bien, il sera particulièrement fier de vous.

— Parole d'honneur, enchaîna le fougueux Andréas en jetant un regard sur Dorle qui, elle, se contentait de pleurer sans bruit.

Ah ! les filles, il faut toujours qu'elles pleurnichent, se dit-il encore avant de sourire à sa mère. Ce n'est pas ça qui aidera papa à retrouver la santé.

À l'usine, tout marchait à merveille. Le directeur en chef avait pris les rênes de l'affaire, tandis que le chef du service technique s'occupait entièrement de toutes les questions relevant du labo, et que le chef du service de recherches prenait en main les essais et les expériences. Une assemblée réunissant les directeurs et le syndic supervisait la marche de l'affaire. On découvrait soudain la puissance de travail de Gerd Sassner, son sens de l'organisation et la solidité de ses nerfs.

— Quand votre mari reviendra, affirma le directeur en chef à Luise au cours de la visite que celle-ci lui fit pour le mettre franchement au courant de la situation, il sera fier de nous, tout ira comme par le passé. Les marchés et les produits passés avec l'étranger sont maintenant définitivement arrêtés et les produits nouveaux percent sans la moindre difficulté... Nous sommes tous navrés de la maladie qui frappe *Herr* Sassner.

Tout allait bien, l'usine tournait à plein, ce qui préservait tout le monde de soucis financiers.

Luise pouvait retourner à Hohenschwandt et se consacrer entièrement à Gerd, l'esprit libre.

Lorsqu'elle débarqua à la clinique, elle tomba en pleine éruption volcanique ; le baromètre marquait « cyclone ».

Le professeur Dorian achevait son expérience décisive : dans un

récipient de verre posé sous une cloche maintenue à la température physiologique, un cerveau de singe vivait d'une vie indépendante.

Il était irrigué artificiellement de sang et nourri d'oxygène ; un réseau de fils extra-fins en reliait les moindres lobes à un appareil enregistreur sur lequel s'inscrivaient des multiples courbes... preuve irréfutable que cette masse gris-rose, écœurante à voir, vivait bien, et même qu'elle pensait et réagissait sans doute aux excitations venues du monde ambiant.

Le docteur Keller rejoignit le professeur Dorian au pavillon VI où il le trouva en contemplation devant le bocal. Le docteur Kamphusen était de garde ; il venait d'admettre deux nouveaux cas : une couturière obsédée par le besoin d'écrire, qui remplissait des pages entières d'obscénités à l'encre rouge, destinées à tous les chefs d'État ; elle avait même envoyé une lettre à de Gaulle dans laquelle elle lui conseillait de se faire castrer pour contribuer par ce moyen à accroître le bien-être du peuple français.

La deuxième admission était un cas plus bénin. Un représentant de commerce avait la manie d'enfiler son pantalon à l'envers et chaque fois qu'il allait aux toilettes, il poussait des hurlements de désespoir et d'impuissance. Beaucoup de travail en perspective pour Kamphusen.

Dès que le docteur Keller pénétra dans la salle d'opération du pavillon VI, Dorian releva la tête. Depuis quelques jours, une sorte de malaise planait entre les deux hommes. Ils n'en étaient pas encore venus aux explications franches, mais Dorian faisait exprès de traiter son futur gendre comme un interne débutant et, s'il avait besoin d'un assistant chirurgical, c'était à Kamphusen qu'il faisait appel.

Aussi le docteur Keller devait-il se contenter d'un service routinier et des traitements de soutien, ce qui représentait une déchéance humiliante. Son amour pour Angela souffrait aussi de cette situation de plus en plus tendue.

Depuis une semaine, c'était la première fois que Keller remettait le pied dans le pavillon VI. En découvrant le bocal dans lequel cette masse informe et sanguinolente vibrait, il faillit se sauver. Inutile de poser des questions. Dorian hocha la tête en signe d'assentiment.

— Il vit, dit-il brièvement.

— Je vois. — La voix du docteur Keller semblait nouée par l'émotion. — C'est celui de qui ?

— De Johann. C'est celui qui présente le plus d'analogie avec le cerveau humain. Depuis quatre jours, il vit dans ce bocal. Avant l'ablation, j'ai neutralisé les aires 1, 2, 3 a et 3 b... Regarde les courbes. Tu vois bien qu'on peut normaliser un sujet détraqué.

Le docteur Keller s'était arrêté au seuil de la porte. Ce cerveau de singe qui menait une vie indépendante le fascinait lui aussi. Quel as !

ne pouvait-il s'empêcher de songer en contemplant le crâne incliné de Dorian. Qui pourra jamais l'égaliser ! Ou même le suivre dans cette marche audacieuse vers l'avenir ?

Il dut faire un effort pour rompre le charme qui l'envoûtait.

— Ainsi tu as décidé d'opérer Gerd Sassner ? interrogea-t-il d'une voix dure.

— Si les autres traitements ne donnent pas de résultat. Oui.

— Et les conséquences ? Tu y as pensé ? La moindre erreur, aussi minime soit-elle...

— Il n'y aura pas d'erreur, coupa brutalement Dorian.

— Tu as tort de te considérer comme Dieu le Créateur. Tu n'es qu'un être humain comme nous tous, tu n'es pas infallible ! N'importe qui est sujet aux erreurs fatales, toi aussi !

Le professeur Dorian se renversa sur le dossier de son siège. Il modifia très légèrement l'arrivée d'oxygène, et aussitôt la courbe changea sur l'appareil enregistreur.

— Est-ce que tu veux retourner à Munich ? demanda-t-il soudain à Keller sidéré.

L'allusion ne laissait place à aucun doute.

— Pourquoi ?

— J'ai le sentiment que nos chemins divergent à partir de ce carrefour. C'est dommage pour Angela.

— Nous nous aimons. Ce qui se passe dans cette clinique n'a aucun rapport avec notre amour.

— Tu te trompes, mon cher. – Dorian bondit et fit front à son jeune collaborateur. – Crois-tu que je vais accepter pour gendre mon pire ennemi, celui qui ne cherche qu'à détruire l'œuvre de ma vie ? Un type aux idées rétrogrades, incapable de regarder l'avenir en face, et d'accepter les progrès révolutionnaires, seuls capables de servir la civilisation ? – La voix de Dorian se fit insinuante. – Retourne à Munich si tu le désires. Joins-toi à la foule des chirurgiens médiocres qui ouvrent les ventres et font collection de calculs biliaires. Celui qui ose affronter le cerveau doit posséder le courage du tigre et l'humilité d'une nonne. Et être un familier de Dieu. Mais, toi, qu'est-ce que tu es ? Tu connais par cœur les noms des os et des nerfs, tu es capable de reproduire tous les croquis de ton manuel d'anatomie à la perfection, tu as une idée précise aussi, peut-être, sur la composition chimique de l'urine. Mais ces connaissances ne suffisent pas dans notre secteur, docteur Keller !

Le docteur Keller contemplait le cerveau du singe. « Tu peux bien essayer de me blesser dans mon amour-propre, se disait-il. Tu sais parfaitement ce dont je suis capable, et tu sais aussi que je ne manque

pas du courage du tigre dont tu parles. Et c'est justement ce courage-là qui m'incite à te mettre en garde contre ton audace. N'oublie pas les frontières de la médecine ! Peut-être pourras-tu les franchir un jour, mais c'est encore prématuré ! »

Tout cela, il ne l'exprima pas ; ce n'était pas le moment.

— Si je pars, Angela m'accompagnera, dit-il seulement d'une voix rauque.

— C'est bien ce qu'on verra !

— Nous en avons déjà discuté...

— Ah ! Ah ! Vous conspirez contre moi ! Sous mon propre toit. Le médecin-chef sabote son patron... — Il appuya rageusement sur un bouton. — Relève de la garde... de la garde du cerveau, bien entendu. — Keller connaissait ce signal. — Où est Angela ? s'écria Dorian au comble de l'énervement. Je veux la voir immédiatement ! Je veux voir de mes propres yeux et entendre de mes propres oreilles la décision que prendra ma propre fille. Pour ou contre son père ? Veuillez vous retirer, docteur Keller !

D'un coup de coude, il le repoussa, puis se précipita dehors en proie à une agitation inquiétante. Keller le suivit en courant, mais pour ne pas donner prise aux commentaires d'éventuels observateurs, arrivé dans le parc, il ralentit son allure.

— Je désire parler à Angela en tête à tête, fit encore Dorian quand ils pénétrèrent dans le bâtiment central.

— Je t'en prie...

Dorian referma d'un coup sec la porte de son bureau au nez du docteur Keller. Puis, il demeura un instant immobile au milieu de la pièce, la main sur son cœur battant, les yeux baissés vers le tapis.

Il n'a pas tort, se dit-il. Mais sans audace et sans risque, il n'y a pas de progrès possible. L'humanité ne peut tout de même pas vivre éternellement dans les cavernes et se vêtir de peaux de bête. C'est l'homme lui-même qui doit contribuer à l'évolution de la civilisation, c'est pour cela qu'il vit ! C'est la mission que Dieu lui a confiée !

Il s'assit lourdement à son bureau encombré de papiers et de graphiques et fit fonctionner l'interphone. La voix du professeur Dorian résonna dans toute la maison ; dans le couloir, le docteur Keller l'entendit aussi.

— Angela, dans mon bureau immédiatement...

La nuit suivante, Angela alla frapper à la porte de la chambre de Keller. Elle entra sans attendre d'y être invitée, glissa dans l'obscurité et s'étendit immédiatement auprès de lui, dans le lit.

Sorti un peu brutalement de son premier sommeil, Keller eut du mal à comprendre d'abord ce qui lui arrivait. Puis il sentit près de lui le corps chaud d'Angela et se dressa sur un coude.

— N'allume pas, Bernd...

— Je suis content que tu sois venue, murmura-t-il d'une voix ensommeillée.

— Tu ne m'attendais pas ?

— Non.

— Pourquoi m'as-tu fuie toute la journée ? Je l'ai bien remarqué, va !

— J'avais peur...

— Grand fou...

— J'ai eu terriblement peur. Je t'aime, Angela...

— Et à la première occasion tu te sauves ? C'est un drôle d'amour...

— Tu as un père qui est plus puissant que moi.

— Ah oui ?

— Il t'a tout raconté, hein ?

— Oui. Tout.

— Je n'ai plus qu'à partir, n'est-ce pas ?

— Je sais.

— Il veut rompre nos fiançailles...

— Oui.

— Et toi ?

— Ma présence ici n'est-elle pas une réponse ?

Il exhala un long soupir et serra contre lui Angela qu'il avait craint de perdre à jamais.

Un peu plus tard, ils allumèrent une cigarette. Deux points lumineux dans l'obscurité de la nuit.

— Tu viens avec moi à Munich ? demanda-t-il.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que nous restons tous les deux ici. Papa a besoin de nous...

Jamais encore la nuit n'avait duré si longtemps.

Pendant ce temps, au pavillon VI, le professeur Dorian contemplait inlassablement le bocal tiède.

Au bout de deux semaines, Gerd Sassner sortit progressivement de

sa léthargie. Lorsqu'il s'éveilla, Luise était à son chevet ; il lui prit la main et la baisa avec ferveur. Puis il fit des yeux le tour de sa chambre et, soudain, il rentra les épaules, comme s'il cherchait à se recroqueviller.

— Quelle chambre ! gémit-il. Pourquoi m'a-t-on mis dans un espace aussi réduit ? Mon Dieu, le plafond vous tombe presque sur le crâne. On manque d'air ici, d'air pur... Ouvre donc la fenêtre, Luise, je t'en prie !

— Tout de suite !

Luise fit semblant d'ouvrir toute grande la porte-fenêtre donnant sur le balcon et qui était déjà ouverte. Gerd était assis sur son lit, la respiration oppressée ; dans ses yeux, une lueur d'épouvante donnait à sa physionomie une expression hallucinante.

— Tout est exigü ici ! hurla-t-il de nouveau en sautant brusquement à bas de son lit. — Puis il se précipita sur le balcon et s'étira avec une volupté évidente. — Ah ! enfin de l'air, de l'espace, la nature ! De l'air pur, ça c'est la vie !

Le docteur Kamphusen eut toutes les peines du monde à le faire rentrer dans sa chambre, mais, tout aussitôt, il lui échappa et se réfugia de nouveau sur le balcon.

— Je ne peux rester dans cette chambre, expliqua-t-il à Luise. Le plafond est trop bas ! Tu ne vois pas qu'il me tombe sur la tête ? J'ai perpétuellement l'impression d'étouffer. C'est horrible, je t'assure, abominable ! Pour moi, la mort par asphyxie est la plus atroce qui soit. Tu te rends compte, tu te sens mourir à petit feu, tu assistes à ta propre mort... Luise, dis-leur à tous que je veux rester sur le balcon, pour manger et dormir. Je ne retourne plus dans la chambre.

Le professeur Dorian se montra compréhensif. La psychose de Sassner prenait un tour inattendu ; il devenait la proie intégrale du complexe de claustrophobie. La désagrégation de son moi faisait des progrès étonnamment rapides... et le jour vint où Sassner revécut son propre drame.

C'était justement ce qu'aurait voulu éviter le professeur Dorian, car il savait que cela signifiait le commencement de la fin.

Pendant quatre jours, Sassner vécut sur son balcon, à l'air libre. Le soir, on lui faisait une injection de somnifère à forte dose pour pouvoir le coucher dans son lit, sans qu'il s'en aperçoive. Dorian refusa le traitement au mégaphène ou au tofranil qui n'aurait servi qu'à masquer la réalité et non à guérir le malade.

Le cinquième jour, Gerd Sassner se mit à courir à travers tout le parc, le souffle court, les yeux exorbités, comme s'il avait réellement de la peine à respirer. Luise le suivait de près, et deux infirmiers se tenaient, à quelques mètres de lui également, prêts à intervenir en cas

de besoin.

— De l'air ! haletait-il. De l'air, par pitié ! Pourquoi me prive-t-on d'air, c'est inhumain... Viens, Luise, allons plus haut, dans les montagnes, sur les nuages, là où il y a de l'air à volonté...

Ce jour-là, le professeur Dorian prit sa grande décision, tandis que, étendu sur une chaise longue, dans le parc, terrassé d'épuisement, Sassner dormait sous la surveillance du docteur Keller.

— Il ne reste plus qu'un espoir, fit Dorian en tenant entre ses mains celles de Luise et en la regardant droit dans les yeux. Un seul espoir de venir à bout de cette obsession... Mais votre mari sera le premier être humain à subir cette opération, madame...

— Faites-la, monsieur le professeur, je vous en supplie. – Elle aussi semblait à bout de forces. – Je n'en peux plus...

— C'est bon, je vais tout préparer pour le grand jour... Vous savez que je touche à son cerveau...

— Oui...

— Merci de votre confiance – il lui baisa la main avec galanterie. – Allez trouver votre mari et dites-le-lui vous-même.

Réveillé de sa sieste, Gerd Sassner retrouvait son démon. Il leva sur le docteur Keller des yeux exorbités d'enfant étonné, étendit les bras et soupira avec peine : en pénétrant dans ses poumons, l'air sifflait comme s'il était atteint d'une bronchite aiguë.

— Tout sent la poussière ici, dit-il d'une voix enrouée. Ou plutôt, c'est une odeur de terre et de poudre. Comment cela se fait-il, docteur ?

— Ce n'est rien, répondit Keller. Un peu de patience, et cela passera tout de suite.

— Je ne suis pourtant pas fou !

— Non, pas le moins du monde.

Sassner se cramponna au bras du docteur :

. – Je vais vous prouver que je suis parfaitement normal ! Vous êtes d'accord ?

— Allez-y.

Sassner regarda autour de lui :

— Là-bas, il y a une forêt. C'est juste ?

— Oui.

— Derrière, on aperçoit les montagnes. Elles ont un reflet bleuâtre dans les rayons du soleil. À gauche, on va vers la vallée et un torrent traverse en diagonale toute la prairie. Le ciel est couvert de nuages, ce sont des cumulus, n'est-ce-pas ? Le plus bas a la forme d'un éléphant, avec un peu d'imagination... Est-ce que je me trompe ?

— Pas du tout, *Herr* Sassner.

— Heureusement ! – Il aspira de nouveau l'air à pleins poumons. – J'ai eu si peur, docteur. Mais pourquoi l'air pur de la montagne a-t-il des relents de vase ? Ce n'est pas normal. Une odeur de pourriture, de boue stagnante... C'est vraiment curieux.

L'apparition de Luise coupa court à toute explication, qui n'aurait pu être qu'un pieux mensonge. Elle descendait les marches du perron en hâte, sa robe brillait au soleil d'un reflet orangé. De loin, on aurait pu la prendre pour une toute jeune fille tant il y avait de grâce et de souplesse dans chacun des mouvements de son corps.

— N'est-elle pas merveilleuse ? reprit Sassner à l'intention du docteur Keller. Elle représente la jeunesse éternelle ! Elle ne vieillira jamais. Est-ce qu'on pourrait soupçonner une seconde qu'elle a une

filles de quinze ans, aussi grande qu'elle ? Et un fils de treize ans ? Il n'y a que moi qui prends de la bouteille... — Le docteur Keller fit mine de s'éloigner discrètement, mais Sassner le retint d'une poigne ferme. — Restez, docteur, supplia-t-il. Restez, j'ai peur.

— De votre femme ?

— Non, de moi, docteur. Je sais bien que j'offre tous les symptômes de la psychopathie. Ce manque d'air perpétuel, le plafond de ma chambre, cette claustrophobie que j'éprouve à l'intérieur de la maison... Oh ! vous savez, je m'observe sans indulgence. Quand vous êtes près de moi, je me sens mieux. Restez là docteur... Je ne voudrais pas effrayer ma femme. Il ne faut pas qu'elle se rende compte que l'air ici a des effluves de poussière et de poudre...

Dès que Luise s'approcha, Keller fit quelques pas en arrière. Il lui fit un petit signe de complicité et demeura à quelques mètres de Gerd, avec l'impression d'être un gardien chargé de surveiller les faits et gestes d'un fauve dompté.

— Bambi, fit tendrement Gerd Sassner en passant son bras sur les épaules de sa femme, on croirait que tu as une bonne nouvelle à annoncer !

Luise ne répondit pas à la curiosité de son mari. Elle se contenta de lui prendre doucement le bras et de l'emmener promener dans le parc. On voyait clairement qu'il faisait des efforts désespérés pour cacher l'angoisse mortelle qui lui serrait le cœur. Ses yeux fureteurs ne cessaient de surveiller le ciel, ses lèvres tremblaient, il sentait de nouveau l'air empuanti par la poudre, et il lui manquait son ami Benno Berneck dont la présence le rassurait et l'obligeait à se maîtriser. Mais c'étaient surtout les nuages qui l'inquiétaient : il craignait à tout instant d'être englouti par l'un ou l'autre. Lorsqu'un gros cumulus passait juste au-dessus d'eux, il rentrait la tête dans les épaules, ses mains tremblaient, tout son corps suait la peur.

« Ça y est, il tombe juste sur nous, se disait-il en serrant les dents pour ne pas crier. Au secours, nous allons être ensevelis ! C'est la mort certaine par asphyxie. » Alors, il saisissait passionnément Luise contre lui et l'étreignait longuement, jusqu'à ce que le danger soit écarté et qu'il puisse de nouveau respirer librement.

— Il faut que je te dise quelque chose, Gerd, commença Luise dès qu'ils eurent découvert un banc pour se reposer.

Sassner renversa la tête en arrière ; il haletait, et Luise devait se retenir pour ne pas exhaler son chagrin.

— Vas-y, Bambi...

— J'ai parlé avec le professeur Dorian... Il est d'avis que tu devrais subir une opération.

Silence. Gerd Sassner contemplait le ciel bleu. Pas de danger pour

l'instant. Ouf ! Les nuages se groupaient du côté de la montagne ; ils vont tomber sur les rochers. Sauvés, se disait-il rassuré.

— Une opération ?

Il étendit les bras. Brusquement, les effluves d'un arbuste parvinrent jusqu'à lui et le parfum pénétrant de la terre fraîchement remuée. Allons bon, c'étaient bien les nuages quand même qui amenaient cette odeur de guerre... Incroyable de penser qu'on ne pouvait même pas lutter contre des nuages aussi nocifs !

— Ce n'est qu'une intervention bénigne, poursuivit courageusement Luise. — Elle profita du calme relatif de Gerd pour lui caresser les cheveux et déposer sur sa joue un baiser léger. Ne pas pleurer surtout, ne pas me trahir... — Le professeur m'a dit que tu ne t'en apercevras même pas. Et après cela... ton système nerveux retrouvera son équilibre.

Sassner se mit à rire :

— Une appendicite à la tête, hein ? Allons donc, Luise, tu sais bien qu'une opération dans la tête est toujours une entreprise hasardeuse et pleine de risque, ajouta-t-il de cette voix cinglante qui faisait frémir tous les collaborateurs de l'usine.

— Le professeur Dorian est un génie en la matière.

— Je ne conteste pas qu'il soit génial dans son domaine... Mais une tête... — et il se prit la tête entre les mains comme pour la protéger d'un mauvais sort — une tête ne ressemble pas à une noix de coco dont on peut d'un coup de couteau soulever le couvercle pour en extraire toute la matière à penser !

— Le professeur Dorian est mieux placé que toi pour juger, Gerd, et s'il estime que c'est nécessaire... — Luise desserra les mains de son mari. Une rumeur lointaine se fit entendre, un de ces bruits inexplicables qui vous font froid dans le dos sans qu'on sache pourquoi. Gerd tourna vers elle des yeux exorbités. — Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

Il hocha la tête, puis brusquement :

— Les enfants sont au courant ?

— Non.

— Il faut les prévenir, Bambi. Nous formons une famille heureuse et unie... Nous avons toujours tout partagé, et cette fois encore, il faut leur demander leur avis. Si tu crois que c'est absolument nécessaire d'en venir là...

— Oui, c'est... c'est la meilleure solution.

Elle se serra derechef contre lui, incapable de retenir plus longtemps ses sanglots. Mais Gerd n'entendait rien... Toute son attention était concentrée sur les gros nuages fixés au-dessus du piton

rocheux. Ils sont littéralement couchés sur la montagne, se dit-il. C'est incroyable ! Qui aurait pu prévoir tout ce dont les nuages étaient capables ! Collés à la montagne comme la peau sur le corps humain.

Une heure plus tard, Luise discutait avec le professeur Dorian, tandis que Gerd se détendait les muscles dans la grande salle de gymnastique.

— Il est d'accord, dit-elle d'une voix morne, les mains jointes comme si elle priaït. Je vais aller chercher les enfants demain...

Sans attendre davantage, le professeur Dorian commença les explorations pré-opératoires pour cette intervention qui serait une « première » mondiale, car elle n'avait jamais été tentée encore sur un cerveau humain.

Le docteur Keller s'occupait des autres malades ; il poursuivait seul les traitements en cours, décidait de la nécessité d'un électrochoc ou d'un choc insulinique, tandis que, avec l'aide du docteur Kamphusen, son disciple fervent, le professeur Dorian mettait au point une encéphalartériographie, une série de radios, avec substances de contraste, du système ventriculaire cérébral et de l'espace subarachnoïdal, et un artériogramme pour le contrôle de l'irrigation sanguine et des réactions des artères.

Ces différents procédés découverts et perfectionnés par les docteurs Dandy en 1918 et Moniz en 1927 avaient dévoilé aux médecins fascinés quelques-uns des secrets du cerveau.

La pneumoséreuse de l'encéphale se pratique au moyen d'une ponction lombaire : on extrait une certaine quantité de liquide céphalo-rachidien qu'on remplace par de l'air. Ainsi les sillons cervicaux invisibles jusque-là deviennent très nets sur la radio.

Il en est de même pour l'artériogramme : la substance de contraste, en général une solution iodée, est injectée dans la carotide, et brusquement, à la radio, tout le système vasculaire du cerveau apparaît, ce qui permet de détecter les troubles de l'irrigation, de la circulation sanguine, les anévrysmes et les tumeurs.

— Tiens ! Tiens ! faisait le professeur Dorian chaque fois qu'on lui apportait un négatif encore humide du laboratoire de développement, vous voyez ici une ombre imperceptible, Kamphusen ? Ici... — Il plaçait la photo sur le verre dépoli éclairé et promenait son index nerveux sur le cerveau peu à peu démystifié. — Vous voyez ?

— Très nettement, monsieur le professeur. — Il regardait les photos sans y découvrir quoi que ce soit de tellement étonnant ; en fait, pour être franc, il ne voyait strictement rien d'anormal, mais quel ambitieux avouerait une telle défaillance ? — Vous aviez raison,

monsieur le professeur. Le cerveau présente effectivement une modification structurale apparente. Peut-être le sujet a-t-il reçu un coup sur la tête, sans le savoir.

— Très certainement. Un petit hématome durci par le temps, qui brusquement éclate et provoque ces troubles psychopathologiques... Ce ne peut être autre chose. — Le professeur Dorian plaça toutes les radios sur le verre dépoli, véritable galerie lumineuse de cerveaux éventrés qui livraient leurs secrets, les plus sacrés de l'âme. — Pas d'autre solution que l'intervention chirurgicale.

— C'est aussi mon avis.

Malgré sa vénération aveugle, Kamphusen ne put empêcher l'étau de l'angoisse de lui serrer le cœur. Il revoyait en esprit les opérations subies par les singes et les chats ; il pensait à Johann le gorille qui avait appris à chanter d'une voix de baryton, et une sueur froide et gluante lui inonda le front. Il connaissait le sentier parcouru par Dorian, qui menait jusqu'à l'ultime noyau de l'être humain, et il suivait le maître en titubant, fasciné par l'éclat de la gloire dont il espérait bien s'approprier une parcelle, à force d'idolâtrie servile.

— Quand pensez-vous l'opérer, monsieur le professeur ?

— Jeudi prochain. Voulez-vous vous arranger pour que d'ici là mon emploi du temps soit libéré de toutes obligations ?

Le soir même, Dorian buvait lentement un whisky au coin de la cheminée éteinte. Il regardait son verre sans dire un mot, perdu dans une réflexion inaccessible que sa fille pouvait suivre rien qu'en contemplant les imperceptibles jeux de physionomie de ce visage dont elle connaissait les moindres expressions. Une fois seulement, au cours de la soirée, il leva la tête en direction d'Angela.

— C'est toi qui te tiendras à ma droite pour me passer les instruments, dit-il soudain.

— Oui, Père. — Angela prit son souffle. — Et qui t'assistera ?

— Bernd, naturellement.

— Tu lui en as déjà parlé ?

— Non. Je voudrais encore passer deux jours à me préparer. J'ai passé un coup de fil à Munich cet après-midi pour qu'ils m'envoient cinq cerveaux. — Il se pencha vers elle. — Je lis la peur dans ton regard, fillette...

— Ton audace peut devenir criminelle, père. J'ai peur, c'est vrai.

— Mais moi, je sais que la médecine va faire un grand pas en avant ! — Dorian se renversa dans son fauteuil et vida son verre d'un trait. — La médecine sans le progrès, c'est le crime de l'inertie. Nous n'allons pas nous contenter de vaincre l'espace mais aussi nous-mêmes, l'être humain dont nous sommes encore tellement ignorants.

Je vais faire jeudi prochain le premier pas vers ce progrès...

Le lendemain matin, le chauffeur amena Dorle et Andréas Sassner à la clinique.

Dès qu'il les aperçut, Gerd ouvrit tout grands ses bras. Il était en grande forme physique, bronzé par l'air pur des montagnes, fortifié par les longues promenades, les séances de gymnastique quotidienne et la nourriture substantielle. En revanche, on n'arrivait plus à le faire entrer dans la clinique qu'avec l'aide de sédatifs de plus en plus puissants, et la nuit, il ne dormait qu'avec des neuroleptiques qui lui embrumaient complètement l'esprit et lui faisaient perdre toute notion de la réalité.

— Mes enfants, soupira-t-il en serrant contre lui Dorle et Andréas plus émus qu'ils ne l'auraient cru. Comme vous m'avez manqué !

— C'est drôlement mort à la maison sans toi, papa, affirma Andréas. Trois fois de suite, Dorle m'a donné de faux renseignements en maths... Je me demande bien comment elle va arriver à décrocher son bac !

— Il le fait exprès, s'écria Dorle. Parfaitement, tu t'amuses à faire l'idiot. Il faut toujours que je te répète quatre fois la même chose...

— Tu n'as aucun sens pédagogique, ma vieille. Tu es incapable de donner une explication logique, tout ce que tu sais faire, c'est râler !

— Maman tu sais parfaitement que je...

Dorle se tourna vers Luise et Gerd éclata de rire. Il se sentait heureux et très fier de sa famille.

Il les emmena promener dans le parc et se grisait de leurs voix qui résonnaient à ses oreilles comme la chanson la plus douce.

— Vous savez qu'on veut m'opérer ? dit-il soudain.

— Oui, on nous en a parlé, répondit prudemment Dorle en jetant un regard à Luise. Ce n'est certainement pas grand-chose. Tu ne parais guère malade, papa.

— Non, je ne suis pas malade ! Et toi, Andréas, qu'est-ce que tu en penses ?

« Comme il a changé, grandi en quelques semaines ! se disait Gerd Sassner en contemplant son fils. Il va certainement me dépasser un jour. Mais il n'a pas la vivacité d'esprit que je manifestais à son âge. À l'époque, j'avais déjà installé mon labo personnel et commencé les expériences chimiques. Tandis que lui, il ne s'intéresse qu'au football. Il se fout éperdument des mathématiques, mais il connaît tous les noms des gardiens de but. Et il fait collection de trophées olympiques. Pourtant, c'est un bon petit gars... »

Andréas haussa les épaules :

— Le professeur doit bien savoir ce qu'il fait, dit-il, sinon pour quelle raison serait-il professeur, hein ? Je sais ce qu'ils vont te faire, papa. Un trou dans le crâne, et on y insufflera de l'air...

Un coup violent sur le tibia lui coupa le souffle. Quoi encore ? Mais Gerd Sassner semblait approuver d'un signe de tête.

— Si je comprends bien, vous n'avez rien contre ?

— Non, répondirent-ils en chœur.

— Alors, c'est bien. Puisque tout le monde est d'accord, je ne vois pourquoi je m'y opposerais, moi... — Il passa ses bras sur les épaules des enfants et leurs sourit. Et puis, sans la moindre transition il les repoussa :

— Quel est le plus rapide de nous trois ?

Andréas ricana. Décidément, le vieux n'a peur de rien, pensait-il. Il ne cesse de perdre, et pourtant, tous les dimanches, à l'« Oasis », il réclame sa course.

— Moi, hurla-t-il avec conviction.

— Tu es sûr ? Je me suis entraîné, tu sais. Ce n'est pas le temps qui me manque ici. Allez, à vos marques !

Ils se placèrent sur la même ligne, genou plié et mains au sol. Luise ne savait que faire. Peut-il se fatiguer ainsi ? se demandait-elle indécise. Le professeur Dorian a bien recommandé le calme le plus absolu. Mais comment le freiner ?...

— Luise ! C'est toi qui donnes le signal de départ ! — Il éclata d'un rire strident. — Aujourd'hui, je vais battre mon fils ?

Andréas ricana d'un air méprisant.

— À vos marques... Prêts... !

Luise leva le bras. Pourquoi personne ne vient-il à mon aide ? Impossible de le retenir, et il paraît si heureux !

— Alors ? cria Sassner. Qu'est-ce qui te prend, Luise ?

— Partez !

Elle baissa le bras. Le trio se mit à dévaler sur la prairie en direction du torrent.

Andréas fut bien obligé de constater, la rage au cœur, que, cette fois, il serait vaincu par son père. Il avait bien quatre mètres d'avance... impossible à rattraper. Loin derrière, Dorle courait elle aussi, sans aucun esprit de compétition, pour le plaisir.

Une dizaine de mètres avant le but, Gerd Sassner s'arrêta brusquement et se rejeta en arrière, comme si un poing gigantesque lui avait défoncé la poitrine. Il leva les deux bras en l'air et poussa un long cri rauque. Andréas s'arrêta à son tour.

— Eh bien, papa, qu'est-ce qu'il t'arrive ? interrogea-t-il en haletant.

Sassner remuait comme un aveugle. Autour de lui, le monde venait de se disloquer, le firmament s'était effondré comme un château de cartes et la terre se gonflait comme une vague.

Devant lui, une taupinière... petit monticule de terre fraîchement remuée... Et au-dessus de lui, un nuage menaçant... Le monde se rétrécissait à vue d'œil, et lui, le malheureux, n'allait pas tarder à étouffer entre la terre et le ciel, comme entre les deux blocs d'un étau. Tout sentait la boue, la poudre, la guerre...

— Au secours ! hurla-t-il soudain en frappant les deux poings sur l'herbe de la prairie. Au secours !

Puis il tomba sur les genoux et enfouit sa tête dans la terre de la taupinière.

Deux infirmiers accoururent peu après ; ils eurent toutes les peines du monde à l'arracher de là.

— Il faut que j'aille à son secours ! ne cessait-il de crier en se débattant furieusement contre tous ceux qui l'approchaient. Vous ne voyez pas que Benno essaie de se dégager ? Il lui faut de l'air, sinon il va mourir ! Mon Dieu, vous ne comprenez donc rien !

Soudain il éclata en sanglots et se laissa docilement ramener à la clinique où on lui fit aussitôt une piqûre.

Quelques jours plus tard, le professeur Dorian convoqua le docteur Keller dans la salle d'opération du pavillon VI.

— Ça y est, dit Keller à Angela avec qui il était en train de boire un café.

La journée avait été rude. Un malade venait de succomber à une hémorragie cérébrale imprévisible. En outre, la chambre 25 avait été le théâtre d'un véritable pugilat. Tous les après-midi, quatre personnages s'y réunissaient pour faire une interminable partie de skat jusqu'au dîner. Un ingénieur, un prêtre catholique, un directeur d'école et un maître-nageur. Depuis six mois, sans désespérer, ils faisaient leur partie avec un calme surprenant, en buvant de l'eau minérale, et sans manquer une seule fois de s'interpeller poliment, avec leurs titres réciproques... Docteur... Monsieur l'abbé... Professeur... Ce jour-là, sans aucune raison apparente, l'abbé sortit soudain deux valets de son jeu et, sous les yeux ahuris de ses compagnons, il les croqua bel et bien et les avala d'un coup.

— Ils n'ont que ce qu'ils méritent, expliqua-t-il à la ronde. Depuis le temps qu'ils me narguent avec leurs airs concupiscent ! Je ne peux pas tolérer cela davantage...

Il s'ensuivit un combat acharné au cours duquel tout le mobilier de la pièce y passa, avant que les infirmiers n'eussent le temps d'intervenir. Le maître-nageur se montra le plus agressif des quatre ; il jeta toutes les chaises dans la cour intérieure.

Le docteur Keller passa le plus clair de son après-midi à tenter de calmer les joueurs de skat. Il bavarda longuement avec chacun d'eux et eut aussi l'occasion de compléter les fiches de maladie.

— Fais donc un effort pour le comprendre, Bernd, supplia Angela avant de le laisser partir. Pense à notre amour...

— Je vais aller jusqu'à la limite du possible, chérie. – Un baiser rapide, puis il s'éloigna de quelques pas. – Mais je ne la dépasserai pas... Ne me le demande pas, cela m'est impossible.

Dans la salle d'opération du pavillon VI, Dorian une fois de plus rêvait face aux cinq cerveaux humains que lui avait fait parvenir la centrale pathologique de Munich.

Il était seul et n'avait pas encore ôté ses gants de caoutchouc... Un amoncellement d'instruments chirurgicaux en désordre achevait de le trahir.

— Regarde-moi ça, dit-il sèchement en indiquant du bout d'une pincette le cerveau du milieu. Modification de la personnalité due à un traumatisme ancien et évolutif. Graves dégâts du lobe temporal et de la partie interne de la cavité orbitaire. C'est surtout le champ 11 qui a été le plus atteint. Il y a deux jours, exitus. C'est à ce niveau-là que je pressens aussi chez Sassner une altération cervicale due à un hématome ancien. Pas aussi accusé qu'ici, mais qui constitue quand même une grave menace.

Dorian attendait que Keller ait passé un tablier de caoutchouc et enfilé ses gants ; puis à l'aide de deux pincettes longues et effilées, il souleva la partie endommagée du cerveau dont il venait de parler. Les traces de l'opération extrêmement minutieuse pratiquée par Dorian étaient visibles, et Keller ne put s'empêcher d'admirer la patience et la précision du chirurgien.

— Comme tu peux le constater, j'ai ôté la partie meurtrie.

— Moyennant quoi, le sujet, s'il vivait encore, serait devenu un être stupide, incapable de penser. Un simple tube digestif fait de chair et d'os.

— Jusque maintenant ! – Le regard de Dorian brillait d'un éclat quasi insoutenable. – Mais pour rétablir les fonctions cervicales, j'ai changé les connexions. Tu connais la grande loi en médecine : quand un organe se détériore, un autre prend la relève. Qu'un rein devienne inutilisable, et l'autre fonctionne pour deux. De même pour les poumons, les yeux, les oreilles. Les manchots constatent rapidement que leur unique bras gagne en force et en résistance... Pourquoi le

cerveau ne suivrait-il pas cette même loi ? – Il se pencha vers la masse grisâtre. – Il en sera bientôt de même pour le cerveau... – Sa voix se fit impérieuse ; on aurait dit qu'il donnait l'ordre au cerveau de se soumettre. – J'extirpe une partie du champ 11 du lobe temporal et, pour compenser, j'excite le champ 47 et surtout le 46, du lobe frontal, le centre de la pensée. Ainsi, en rétablissant une connexion différente entre deux centres nerveux, je compense la perte du champ 11. Les expériences pratiquées sur les singes ont montré qu'après une période de six à huit semaines de troubles, le système nerveux s'adaptait parfaitement à cette nouvelle connexion.

— Pourquoi me montres-tu tout cela ? demanda le docteur Keller d'une voix rauque.

— Pour arriver à te convaincre !

— Tu manipules d'une part un cerveau de singe, d'autre part des cerveaux morts. Mais ce que tu veux faire jeudi prochain, c'est t'attaquer à un cerveau vivant. Je sais bien qu'une lobotomie sauverait Sassner en le transformant en un idiot intégral...

— Et voilà justement ce que je veux éviter ! Il faut qu'il conserve intacte son intelligence et sa joie de vivre. Ce n'est pas un invalide que je veux renvoyer chez lui, mais un homme en pleine possession de ses facultés.

Dorian contempla ces cinq cerveaux d'un œil complice : il était sûr d'être sur le bon chemin.

— Jeudi prochain, pour la première fois, je vais guérir avec mon scalpel un syndrome psycho-organique. – Ces mots tombèrent sur Keller comme la péroraison d'un discours. – J'ai invité dix collègues éminents d'Europe à assister à l'intervention, les dix neurochirurgiens les plus célèbres.

— Ô mon Dieu ! ne put s'empêcher de lâcher Keller.

Dorian se tourna vers lui ; dans ses yeux bleus brillait la flamme de la colère :

— Quoi donc ?

— Ils vont te traiter de fou, poursuivit Keller. Ils ne s'interposeront pas entre toi et Sassner, mais ils quitteront la salle d'opération comme on sort d'un train-fantôme...

— Merci ! Cela me suffit. À partir de maintenant, docteur Keller, je vous interdis de mettre le pied dans la salle d'opération. Vous vous contenterez du traitement courant de nos malades. Et si je puis me permettre une prière, en tant que père : rompez vos fiançailles avec Angela. Vous pouvez résilier quand vous voudrez votre contrat de travail à Hohenschwandt, rien ne vous retient ici...

Le docteur Keller s'inclina en silence. Inutile d'essayer de discuter

avec Dorian en ce moment, se dit-il en réprimant un soupir. Sans un mot, il quitta le pavillon VI.

« Peut-être ne suis-je qu'un chirurgien médiocre, songea-t-il encore en longeant les couloirs clairs du bâtiment central. Mais le génie de Dorian dépasse les bornes... » Soudain, il s'immobilisa. Comme un ouragan, le docteur Kamphusen débouchait de l'autre extrémité ; Keller essaya de freiner son élan en lui barrant le chemin.

— Laissez-moi donc passer, haleta Kamphusen. – Sur son front la sueur perlait. – Je suis convoqué chez le patron.

— Je sais. Vous lui servirez d'assistant jeudi prochain.

Les yeux de Kamphusen étincelèrent d'une joie qu'il ne cherchait pas à contenir :

— Je m'en doutais, mon vieux...

— Vous allez avoir des spectateurs, dix éminences venues de tous les coins d'Europe... Pour vous, c'est la gloire !

— Pourquoi lui tournez-vous le dos, vous ?

— Parce que j'ai une conscience, et que je l'écoute !

— Vous permettez...

— N'essayez pas de vous défendre, Kamphusen. Vous n'en avez pas. Vous êtes prêt à n'importe quelle bassesse pour passer un coup de vernis brillant sur vos capacités limitées. Si Dorian vous promettait une chaire – et à partir de jeudi prochain, vous serez candidat – vous seriez prêt à lui lécher les pieds avec le sourire, pour peu qu'il vous le demande.

Le docteur Kamphusen sursauta. Sa figure luisante de transpiration se dressa, menaçante, comme une tête de serpent :

— J'exige des excuses immédiates, espèce de salaud, gronda-t-il. Vous m'entendez ?

— Lamentable créature...

Keller le repoussa brutalement et s'éloigna sans ajouter un mot.

— Méfiez-vous, cher collègue, grinça l'autre, je vais vous écraser comme une punaise, jusqu'à ce que vous en perdiez la raison à votre tour ! On vous reverra à la clinique, comme malade...

Le mercredi suivant, veille de la fameuse opération, les célébrités neurochirurgicales d'Europe débarquèrent à Hohenschwandt avec une ponctualité louable si on songe à leurs carnets de rendez-vous surchargés, à leurs emplois du temps écrasants et à leurs multiples obligations. Il est vrai qu'on trouve toujours le temps d'assister au naufrage public d'un collègue dont la renommée porte ombrage aux autres. L'invitation leur avait tous fait dresser les cheveux sur la tête :

une déconnexion du cerveau ressemble à un acte créateur, le scalpel façonne une âme nouvelle.

Avant même que ces messieurs missent le pied à la clinique, sourire aux lèvres et courbettes mondaines, poignées de main cordiales à leur bon vieil ami, le naufrage de Dorian était chose décidée.

Le docteur Keller contemplait la mascarade du haut d'une fenêtre ; il aperçut Angela qui faisait les présentations sur la terrasse, puis on amena le ménage Sassner ; nouvelles poignées de main, sourires cordiaux. Les enfants étaient partis en forêt... Le docteur Kamphusen se dépensait sans compter, soucieux, de préserver son titre flambant neuf de bras droit du patron ; c'est lui qui était chargé de faire aux illustres visiteurs les honneurs de la maison et de présenter les cas les plus intéressants. Keller alla s'enfermer dans sa chambre.

Le soir, ils dînèrent tous ensemble, puis Dorian fit passer à la ronde les radios du cerveau de Sassner.

— Tu es pâle, petite, murmura-t-il soudain à Angela.

— Ça t'étonne ?

— Écoute-moi une fois pour toutes : je ne peux rien faire d'un gendre qui n'a pas confiance en moi.

— Et si l'opération rate ?

— Impossible. Je sais bien que je ne suis pas tout-puissant, mais toutes les précautions sont prises, et si on ne pensait qu'à l'éventualité d'un échec, on ne tiendrait plus jamais un bistouri en main... Regarde-les tous, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil sur les collègues embarqués dans une discussion âpre. Ils sont tous là comme des faucons prêts à se jeter sur ma dépouille. Est-ce que tu vas m'abandonner, chérie ?

— Que veux-tu dire, père ?

— Je suppose que tu suivras le docteur Keller...

— Je... je ne sais pas encore. Attendons le résultat de l'opération...

Dorian exhala un soupir. Il était seul, et bien seul, à un moment où il avait besoin de toute son énergie pour faire front. Sans ajouter un mot, il se mêla aux neuro-chirurgiens et fit signe qu'on apporte le champagne.

Dans la salle d'opération, régnait à présent une activité ouatée. Dorian avait pratiqué la trépanation de telle manière que, l'intervention terminée, il suffirait de refermer le couvercle crânien bord à bord ; une greffe de la peau achèverait cet ouvrage d'art, si bien qu'au bout de quelques mois il ne resterait plus qu'une cicatrice circulaire, enfouie sous la broussaille des cheveux.

Il faisait très chaud dans la salle. Dorian travaillait presque nu sous sa blouse blanche ; le malheureux Kamphusen, déjà sujet en temps normal à une hypersécrétion des glandes sudoripares, baignait littéralement dans sa transpiration, comme s'il se trouvait au sauna.

— Je vous en prie..., fit Dorian d'une voix sourde en montrant du bout de sa pincette l'emplacement du champ 11. D'après les radios, on ne pouvait que supposer la présence dans cette région d'un traumatisme ancien. Destruction de quelques cellules de la matière grise et ici... une cicatrice mal fermée prouvant qu'il y a eu hématome, sans que quiconque s'en fût aperçu. Vraisemblablement résorbé au cours des années, il n'a laissé que ces quelques modifications comme traces de son séjour passager, et c'est cela qui a provoqué une schizophrénie à évolution rapide. Vous le voyez, messieurs, je ne me suis pas trompé.

Il se pencha sur le cerveau vibrant de Sassner.

— Qu'est-ce que vous allez faire au juste, à présent ? interrogea le professeur Suriani, de Turin.

— J'extirpe la partie cicatrisée.

— Et ensuite ? Cela entraînera la destruction totale de la faculté de penser ?

— Pourquoi ? – Le professeur Dorian releva les yeux sur les dix visages qui le regardaient âprement : « On croirait des hyènes prêtes à se jeter sur moi... » – Ces cellules n'ont plus actuellement aucune autre fonction que celle de destruction. Je les ôte, après avoir procédé à une coagulation des parties environnantes pour prévenir tout danger d'hémorragie postopératoire, puis je vais obliger les cellules voisines à compenser la défaillance du champ 11, en particulier le 47, le 46 et le 10. Electro-excitation des cellules cervicales...

Impossible, répondirent les regards des célèbres collègues. Tu n'es pas un dieu ! Tu veux changer la structure de l'âme humaine avec un bistouri et des fils électriques ? Changer la création divine ?

Dorian tendit la main, et Kamphusen lui passa les aiguilles thermoélectriques en tremblant légèrement. « Ils tremblent tous, se dit le chirurgien. Faut-il arrêter ? Capituler devant la peur générale ? »

— Allons-y, trancha-t-il d'une voix ferme.

Il y avait trois heures déjà que le crâne de Sassner était entrouvert...

Dehors, dans le parc, Luise attendait en compagnie d'Angela Dorian. Pour l'une comme pour l'autre, sonnait l'heure décisive.

— Et si l'opération rate ? avait murmuré Luise quelques instants auparavant.

— Alors, nous serons seules toutes les deux. Vous aurez perdu un

mari, et moi un père, avait répondu tristement Angela.

Quelques malades se promenaient paisiblement entre les massifs de fleurs.

— Je ne cesse de me faire des reproches, avoua Luise. Vous ne croyez pas qu'on aurait dû attendre davantage avant d'opérer ? Peut-être ce cauchemar se serait-il évanoui sans crier gare, tout comme il est apparu... Qu'est-ce qu'on peut savoir ?

Angela hocha la tête. Un homme grand et mince, aux cheveux blancs et à l'allure distinguée, longeait les massifs. Vêtu d'un short de tennis et d'une chemise blanche, il avait l'air très jeune et très sportif malgré son âge. Il tenait en main un grand cahier sur lequel il inscrivait quelque chose, puis, du bout de son crayon, il donnait un petit coup à chaque fleur, faisait un trait sur le cahier ; et quand il arriva au bout de l'allée, il recommença le même manège en sens inverse.

— C'est le docteur Wilhelm Haggas, dit Angela en prenant amicalement le bras de Luise Sassner. Propriétaire et directeur d'une importante entreprise de construction. Si vous parlez avec lui, c'est un homme parfaitement normal, cultivé, plein d'humour, et de sens critique, très fin mélomane. Millionnaire en plus. Il est obsédé par les chiffres. Au début, cette idée fixe paraissait très inoffensive... il comptait les chaises de son bureau, les arbres de son jardin, et comme il se rendait compte de l'absurdité de cette manie, il a lutté d'arrachepied pour y échapper. Mais cela n'a fait qu'empirer. Il se relevait la nuit pour bien s'assurer qu'il n'avait pas fait d'erreur. Puis vint le moment où le chiffre cinq s'empara de son esprit. Brusquement, il exigea que les portes aient cinq serrures, que les fenêtres soient divisées en cinq vitres, que les massifs du jardin possèdent cinq pieds de fleurs, qu'il y ait toujours cinq personnes à table... Dès qu'il apercevait un groupe qui ne se composait ni de cinq ni d'un multiple de cinq objets, il tombait malade. Il s'enferma et vécut dans son univers où tout était divisible par cinq, même les éléments du radiateur. Il a été déclaré irresponsable, et sa femme et ses fils ont pris la direction de l'entreprise, mais cela le laissait totalement indifférent pourvu qu'il puisse continuer à compulser les factures, en cinq exemplaires évidemment. C'est dans cet état qu'on nous l'a amené... une ruine, rongée par la névrose. Mon père a tout essayé, mais que peut-on faire dans ce cas ? On ne peut pénétrer dans l'âme... Il ne reste qu'à surveiller ces malades-là et à les tranquilliser si besoin est. Mais les guérir ?...

Luise se tourna vers le promeneur étrange. Le docteur Haggas contemplait alternativement un massif et son cahier ; il paraissait complètement désespéré. Les chiffres ne concordaient pas. Par

rapport aux comptes faits la veille, il manquait ce jour-là trois fleurs, et cette erreur le terrassait d'inquiétude. Ses yeux s'emplirent de larmes.

— Fräulein Angela, gémit-il d'un air désespéré, il y a quelqu'un ici qui s'amuse à détruire l'ordre établi. Dans la forêt, c'est exactement pareil. Les arbres disparaissent ! Il faut absolument que j'en parle immédiatement avec le professeur !

— Après le déjeuner, docteur, répondit calmement Angela. Mon père va certainement tout arranger.

Satisfait et rassuré, le docteur Haggas continua sa promenade ; cette fois, il comptait les buissons.

— Quelle horreur !... bredouilla Luise.

— Vous voulez que votre mari devienne comme lui ?

— Mon Dieu, s'écria la malheureuse, si votre père peut arriver à le préserver d'un tel destin...

— C'est justement ce qu'il est en train de tenter. Il ne faut pas désespérer...

L'opération se révéla un succès... du moins c'est ce qu'affirma le professeur Dorian aux visiteurs réunis dans la salle de conférences après qu'on eut ramené dans sa chambre Gerd Sassner transformé en Oriental avec son énorme turban.

Chambre huit, au bout du couloir. Toute cette partie de l'étage avait été déclarée zone interdite. Dans la petite antichambre, une infirmière ou un médecin se relayaient pour surveiller le malade toujours profondément endormi et intervenir sur-le-champ en cas de besoin. Tout était à portée de la main en cas de complications imprévues, une tente à oxygène, un appareil à perfusion, les sondes pour l'alimentation artificielle.

Le professeur Dorian avait modifié la phase post-opératoire. Il préférait voir le cerveau se reposer avant de reprendre son œuvre d'adaptation, et Gerd Sassner devait dormir encore pendant huit jours.

Les dix illustres collègues reprirent le chemin de leurs villes respectives après s'être assurés que Dorian ne survivrait pas à cette intervention par trop audacieuse. Ils allaient maintenant attendre à chaque instant la nouvelle télégraphiée de la mort du malheureux cobaye. D'un commun accord, ils se gardèrent bien de révéler à qui que ce soit le spectacle auquel ils avaient été conviés. Le professeur Dorian allait faire une déclaration officielle dans une revue spécialisée, avec force détails ; il était donc inutile de prendre les devants. Une chose était certaine : jamais une telle opération ne serait pratiquée ailleurs qu'à Hohenschwandt.

Gerd Sassner eut le bon esprit de survivre.

Pendant huit jours, on le nourrit à la sonde d'une solution de glucose et d'antibiotique. Le professeur Dorian d'ailleurs mettait son point d'honneur à passer le plus de temps possible au chevet de son malade ; il se chargeait le plus souvent de toutes les vérifications, buvait des litres de café, et attendait.

Luise ne pouvait contempler son mari qu'à travers le hublot vitré de l'antichambre ; elle aussi passait des heures le front appuyé sur la vitre, et les yeux fixés sur le turban monstrueux derrière lequel se cachait peut-être un mystère atroce. Les enfants vinrent le voir, de temps en temps, et, comme le docteur Keller leur avait soigneusement expliqué la fonction de chacun des instruments qui entouraient leur père, ils ne furent pas trop impressionnés.

Le jour vint où le professeur Dorian décida d'interrompre ce sommeil léthargique. Tout était prêt de nouveau pour parer à n'importe quelle éventualité. Un matin à dix heures... Dorian se livrait à son destin...

Comment allait maintenant réagir le cerveau, une fois libre ?

Qu'était devenu Gerd Sassner ?

Le docteur Keller plongea la chambre dans l'obscurité. Tous rapports étaient coupés entre lui et Dorian ; ils ne se parlaient plus que par monosyllabes, le strict nécessaire. Pour compenser, le docteur Kamphusen faisait perpétuellement la roue autour du patron, comme un paon devant sa femelle. Quant à son collègue, il l'ignorait complètement.

Derrière la vitre de l'antichambre, Luise attendait encore. Au moment où Gerd ouvrit les yeux, elle pria.

— Bonjour, chuchota amicalement Dorian, penché sur son malade.

Le regard de Sassner flotta tout d'abord dans une sorte d'aura inaccessible, puis il se fixa ; la vie revint lentement, il sembla reprendre contact avec l'extérieur.

Le cerveau se souvenait : « Je vis... »

Je ! Quelle performance pour un cerveau que de reconnaître son moi ! Le réveil de l'âme.

— Bonjour, reprit Dorian, j'ai l'impression que vous avez bien dormi ! Et à présent le soleil brille.

Dorian attendit. Tout dépendait de la réaction de Sassner en face d'une contradiction flagrante. C'est pourquoi il poursuivit sans relâche :

— Vous en avez de la chance d'être au lit par ce temps de chien !

Sassner tourna les yeux vers le professeur ; ses lèvres remuèrent imperceptiblement :

— Tiens ! Je croyais que le soleil brillait, murmura-t-il.

— Bravo ! – Dorian saisit les mains de Sassner. – Naturellement, le soleil brille. Le docteur Keller a tiré les rideaux simplement pour que vous ne soyez pas aveuglé par la lumière trop brutale. Comment vous sentez-vous ?

— J'ai soif.

— On va vous apporter immédiatement un jus d'orange.

— J'aimerais mieux une bière...

— Ça alors, c'est le comble !

Dorian se mit à rire. Il était heureux. Était-ce la victoire ? Malgré ses efforts pour ne pas succomber à la tentation, il ne put s'empêcher de jeter un regard triomphant sur le docteur Keller.

— Toutes mes félicitations, monsieur le professeur, fit ce dernier à voix basse. – Debout, dos à la fenêtre, les mains enfoncées dans les grandes poches de la blouse blanche, il semblait littéralement hypnotisé par le turban de Sassner. – Le disciple n'est jamais à la hauteur du maître...

— Nous en reparlerons, Bernd ; ce n'est pas l'endroit. – Dorian était heureux et prêt à tout pardonner. – Restez bien sagement étendu, dit-il à Sassner. Vous aurez votre bière un peu plus tard. Ce qu'il faut maintenant, c'est reprendre des forces rapidement. Tenez, voici votre femme... – Il alla chercher Luise : – Cinq minutes seulement. Demain, un peu plus longtemps. Si vous saviez tout ce que son cerveau doit faire actuellement comme efforts d'adaptation !

Luise se mit à genoux auprès du lit et embrassa tendrement la main de son mari.

— Gerd..., murmura-t-elle. Gerd...

Il lui caressa maladroitement les joues et lui sourit :

— Bambi...

— Tu as mal quelque part ?

— Un bourdonnement dans la tête, rien d'autre. Mais je suis tellement fatigué...

Le docteur Keller vint frapper doucement sur son épaule. Les cinq minutes étaient déjà écoulées. « Il a le regard clair, se dit-elle. Et il me regarde exactement comme avant. »

— Reste bien calme, Gerd... Je suis près de toi... là-bas, derrière la vitre...

Il ferma les yeux ; ses lèvres remuèrent encore sans qu'aucun son ne s'en échappât. Un sourire détendu apparut. Il s'endormit vraisemblablement en pensant à sa femme.

Trois jours plus tard, Gerd Sassner effectuait sa première sortie. Il

avait réappris très rapidement à se tenir debout et à marcher. Au début, il avait fait ses premiers pas dans la chambre, puis dans le couloir, accroché au bras du professeur Dorian. Très vite, il avait pu se rendre tout seul dans les laboratoires d'examens. Tout allait bien.

— Et maintenant, un peu d'air frais, avait dit enfin le professeur. Dans une semaine, vous serez fort comme un Turc !

— C'est le cas de le dire, éclata Sassner. Docteur, dites-moi franchement si mon turban y est pour quelque chose ? J'ai l'impression que je serais capable d'étreindre toutes les femmes de la création !

— Bravo, fit en riant Dorian, voilà au moins une fonction importante qui me paraît en pleine activité !

Dans le parc, Dorle et Andréas attendaient leur père, les bras remplis de fleurs. Dès qu'ils le virent, ils se précipitèrent sur lui.

— Papa ! Papa ! – Il les serra contre lui, malgré le grondement sourd qui résonnait dans sa tête et le vertige causé par l'adaptation à l'air libre. – Une photo, s'écria Andréas avec la fougue de ses treize ans. Pour la postérité. Papa tout seul, le maharadja de la Poire Blanche... Un sourire, je vous prie...

Sassner se laissa photographier complaisamment ; il plaisanta et rit avec tout le monde. Il s'amusa même à mettre Luise en colère.

— Maman, il est redevenu comme avant, conclut Dorle le soir.

Vint le jour de l'expérience définitive.

Toute la famille Sassner était installée sur la terrasse, lorsque, soudain, le professeur Dorian arriva sans prévenir, la bottine éculée en main. Luise ouvrit de grands yeux affolés, les enfants prirent peur.

Mais Dorian se montra impitoyable ; il s'avança vers Sassner et lui présenta son trophée.

— Alors ? dit-il simplement.

Mais l'autre ne semblait pas comprendre :

— Où avez-vous récolté cette horreur ? dit-il d'un air surpris.

— Je l'ai pêchée...

— Ah ! C'est une blague vieille comme le monde ! Avez-vous l'intention de l'envoyer dans un musée ?

— Non. – Dorian observait la physionomie de Sassner ; le moindre signe d'émotion prenait une importance capitale. – Qu'est-ce que vous diriez si nous la brûlions ?

— Je vous en prie... Ce serait une véritable puanteur.

— Eh bien, je vous propose de l'enterrer tout simplement... de l'ensevelir sous terre...

Aucune réaction sur le visage de Sassner. Pas le moindre souvenir,

pas de panique. Au contraire, il éclata de rire.

— C'est de l'humour noir, professeur ! D'accord, enterrons-la, pourquoi pas ? Et toute la famille lui rendra les derniers honneurs. Quand on pense à tout ce qu'elle a dû endurer aux pieds d'un chrétien... Pauvre vieille galoche, elle a bien mérité le repos...

Ce qui fut dit fut fait aussitôt. Le nom du lieutenant Benno Berneck ne fut même pas prononcé.

— Et maintenant, une bonne bière, s'écria Sassner. Luise demeura légèrement en arrière ; elle n'en pouvait plus d'émotion. « Il est redevenu parfaitement normal, se dit-elle, les yeux pleins de larmes. Enfin ! Le cauchemar est terminé... »

Quelques jours après cette confirmation éclatante de la guérison de Gerd Sassner et de la victoire miraculeuse du professeur Dorian, la clinique Hohenschwandt fut le théâtre d'un trouble étrange et inexplicable.

Deux malades de la chambre 25 présentèrent soudain des symptômes de paralysie, et un haut fonctionnaire se mit à hurler en pleine nuit parce qu'il prétendait qu'on cherchait à le châtrer. Il fallut lui lier les mains.

Le professeur Dorian restait perplexe devant cette énigme. Quelques piqûres calmèrent toute cette agitation, car, en bon psychiatre qu'il était, Dorian se doutait bien que les paralysies étaient une forme d'hystérie. Ce fut le docteur Kamphusen qui le mit au courant de ce qu'il s'était passé en réalité, la nuit précédente. À force d'interroger les trois malades, il avait appris en effet qu'on leur avait fait une piqûre en pleine nuit, juste avant que ne se déclenchassent les crises.

— ... Ils prétendent que quelqu'un est entré dans leur chambre pour leur faire une intramusculaire et que, sitôt après, ils ont commencé à se sentir mal. J'ai examiné chacun d'eux et ai dû reconnaître qu'ils disaient la vérité. Les traces de piqûre sont très nettes, l'une d'elles a même laissé un léger hématome. Ils ont prononcé un nom...

— Quoi ? — Le professeur Dorian commença soudain à avoir peur, la sueur perla sur son front. — Un nom ? Lequel... Lequel ? hurla-t-il, hors de lui.

— Le docteur Keller...

Impossible, criait une voix assourdissante dans le crâne de Dorian. Impossible... « Il essaie de se venger, ce salaud de Kamphusen. Il me lèche les pieds et déteste Keller. C'est clair... »

— Je ne fais que répéter ce que m'ont dit les malades, murmura le docteur Kamphusen très mal à l'aise. J'ai essayé de leur démontrer que les accusations étaient absurdes, mais...

— Comment pouvez-vous convaincre des fous de l'absurdité de ce qu'ils disent ? coupa sèchement le professeur Dorian. Et Keller, qu'en dit-il ?

— Je ne lui ai parlé de rien, bien entendu.

— Bien entendu...

Keller ? Impossible, songea encore Dorian. Malgré la profondeur de nos malentendus, malgré son renvoi, jamais il n'essaierait de se venger sur un malade, car il est médecin dans l'âme...

— Je vais interroger moi-même les malades, conclut-il. Pas un mot à qui que ce soit, hein ? Où est le docteur Keller actuellement ?

— Il fait un électrochoc au malade du 11, avec l'aide du docteur Weizel.

— Merci.

Il se plongea dans un dossier pour faire comprendre à Kamphusen que l'entretien était terminé. Puis, après un certain temps de méditation, il décida de commencer immédiatement son enquête.

Le haut fonctionnaire, tout d'abord, qu'il trouva étendu sur son lit, l'air paisible, le sourire aux lèvres.

— Vous me paraissez d'excellente humeur, cher Monsieur, fit Dorian en s'asseyant à son chevet. Dites-moi, quelqu'un vous a fait une piqûre hier soir ?

— Oui, le docteur Keller... Voyez-vous, monsieur le professeur, je viens de découvrir le secret de la création... – C'était sa hantise. – Une véritable inspiration divine...

— Enfin ! Vous devez être soulagé... Mais vous avez reconnu le docteur Keller ?

— Non, il faisait noir comme dans un four dans cette chambre.

— Alors comment savez-vous que c'était lui ?

— Parce que je l'ai interrogé.

— Et il vous a dit son nom ?

— Oui, c'est bien naturel, non ? En pleine nuit...

— Et puis, il vous a fait une piqûre ? Dans l'obscurité ?

— Oh ! vous savez, on n'a pas besoin de lumière pour piquer une fesse, il y a assez de place...

D'un air pensif, Dorian quitta la chambre. Pas de doute possible, quelqu'un était entré chez les malades, un inconnu qui s'était fait passer pour le docteur Keller. Dans quel dessein ? Et qui ? Dans le courant de la journée, il reçut confirmation des faits par les deux autres victimes, et l'une d'elles avait même insisté : « C'est bien le docteur Keller, je connais sa main. Dès qu'il la pose sur moi, je me sens calme... »

Le soir, à la première occasion, Dorian interrogea Keller.

— Une question seulement... N'avez-vous pas remarqué une certaine agitation insolite hier soir et cette nuit dans la maison ?

— Non, répondit le docteur Keller, surpris en outre que le

professeur daignât lui accorder une attention aussi prolongée. D'ailleurs, cela m'aurait été difficile !

— Pourquoi donc ?

Dorian se mit immédiatement sur la défensive ; son cœur battait plus que de coutume.

— Angela et moi, nous ne sommes rentrés de Munich qu'au petit jour ; nous sommes allés à l'opéra hier soir.

— Ah ! – Le visage de Dorian se détendit ; il se sentit brusquement soulagé, heureux, sans trop savoir pourquoi. – Dans ce cas, tout va bien.

Et sans un mot d'explication supplémentaire, il tourna les talons et disparut, laissant Keller proprement ahuri. Ce n'est pas lui, songea Dorian, le cœur léger. Mais qui alors a bien pu commettre ce crime ? Quel est ce fantôme nocturne qui hante les chambres des malades, la nuit, à Hohenschwandt, en se faisant passer pour Keller ? Comment a-t-il accès à la pharmacie, si ce n'est pas un médecin de la maison ? Un médecin... Vengeance personnelle, ou jalousie professionnelle ? Le gant était jeté, et Dorian redressa instinctivement la tête : il acceptait le combat et lutterait jusqu'à ce que l'ennemi soit démasqué.

Le professeur Dorian tenait à lutter à armes nues. Il détestait les coups bas, ce n'était pas son genre, et il n'était pas davantage doué pour la lutte de partisans.

Une nouvelle invitation partit dans toutes les directions aux illustres collègues des grandes capitales :

« ... J'ai déjà eu l'honneur de vous recevoir dans ma clinique pour assister à l'opération de Gerd Sassner. Le 23, Sassner va rentrer chez lui, en parfait état de santé psychique. Je serais très heureux et très honoré de pouvoir vous présenter une nouvelle fois mon malade afin que vous vous rendiez compte par vous-mêmes du succès de ma nouvelle méthode... »

Après avoir envoyé ces invitations, il constitua un dossier secret sur chacun de ces collègues, sur leur curriculum vitae et leurs performances, sur leurs réactions à la suite de l'opération de Sassner. L'un d'eux, le professeur Cryter, de Lüttich, n'avait-il pas dit à ses collaborateurs, en rentrant chez lui : « La seule chose qui m'a étonnée, c'est qu'il n'ait pas mis le cerveau d'un singe à la place de celui de Sassner... » Et tout le monde avait, paraît-il, éclaté de rire.

Les différentes observations et expériences faites sur Gerd Sassner concordèrent : le malade était parfaitement guéri. Les souvenirs de guerre semblaient totalement évanouis, de même que la scène de l'ensevelissement. Pour plus de certitude encore, le professeur Dorian

se risqua à deux ultimes expériences ; si elles réussissaient, il pourrait affirmer au monde entier qu'il avait gagné la bataille.

— Est-ce que vous n'aviez pas un très bon ami, dans le temps ? demanda-t-il à Sassner trois jours avant la date prévue pour l'exeat, au cours d'une promenade dans la forêt.

Luise les accompagnait, suspendue au bras de son mari, craintive et heureuse. Le turban avait été abandonné depuis longtemps, et les cheveux commençaient déjà à recouvrir l'énorme cicatrice qui entourait le crâne de Sassner. Les fenêtres se refermaient définitivement sur le plus grand mystère de tous les temps.

— J'ai une foule d'excellents amis, répondit Sassner. De qui voulez-vous parler ?

— Un vieil ami, témoin d'une époque révolue..., Benno Berneck.

Luise sursauta, mais aucun émoi ne vint troubler les traits paisibles de Gerd ; il fronça les sourcils, comme quelqu'un qui cherche à se rappeler.

— Berneck... Mon Dieu, oui ! Comment se fait-il que vous le connaissiez, monsieur le professeur ? Il y a si longtemps de cela ! Nous avons fait la guerre ensemble, nous étions tous les deux lieutenants...

— Vous m'avez raconté quelques anecdotes à son sujet, une fois. — Dorian parlait d'un ton léger, comme si, en fin de compte, il ne cherchait qu'à faire la conversation. — Et qu'est-il devenu ce Benno Berneck ?

— Il est mort. — Sassner s'arrêta et passa le bras sur les épaules de Luise. — Il s'est tué dans un abri. En réalité, nous avons été enterrés vivants par l'explosion d'une grenade... Je n'en ai jamais parlé, parce que c'est le souvenir le plus atroce qu'il me reste de toute la guerre.

— C'est vrai, je me rappelle que vous m'aviez raconté sa mort...

La première expérience était concluante. La seconde présentait plus de risques. Elle devait avoir le salon de Dorian pour théâtre. Ils étaient tous réunis autour de la cheminée, Dorian et Angela, Gerd et Luise Sassner, le docteur Kamphusen et un infirmier qui assurait le service, lorsque, brusquement, toutes les lumières s'éteignirent. Seules les flammes de la cheminée donnaient à la pièce des reflets fantomatiques. Tout le monde était à son poste, le docteur Kamphusen près du bar avec deux seringues à injection à portée de la main. Dorian avait peur... À tout instant, il s'attendait à entendre un horrible cri d'épouvante... Mais le silence continuait à régner dans l'obscurité, uniquement troublé par le crissement des flammes qui léchaient les bûches. « Il est guéri..., se dit Dorian, les mains jointes sur le ventre. Il ne réagit pas, il est guéri... »

Tout le monde tressaillit lorsqu'enfin la voix de Sassner se fit entendre, une voix calme, sans la moindre nuance d'anxiété.

— Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais moi, je trouve cette ambiance au coin du feu très romantique. Inutile de vous moquer de moi, je demeure peut-être le dernier des romantiques... Demandez donc à ma femme... Je trouve qu'on devrait rapprocher tous les sièges et rester là, en demi-cercle, les yeux fixés sur la flamme. En outre, mon cher professeur, si vous aviez encore une de ces bonnes bouteilles dont vous nous régalez parfois, il ne manquerait absolument rien à notre bonheur...

Une heure se passa ainsi dans l'obscurité, jusqu'à ce que Kamphusen rallumât l'électricité.

— Victoire ! murmura Dorian en serrant la main de Luise. Il est guéri.

— C'est un vrai miracle que vous avez réalisé, monsieur le professeur, répondit-elle, la voix noyée de larmes. Il est redevenu exactement comme avant. Ces quelques semaines me font l'effet d'un cauchemar irréel.

— Oubliez-les. Vous verrez, quand ses cheveux auront recouvert la cicatrice, on ne pourra plus se douter de quoi que ce soit.

— Avez-vous cru dès le début à un tel succès ?

— Oui... Sinon, je ne l'aurais pas opéré.

Le 23, comme prévu, six professeurs entouraient Gerd Sassner dans le petit amphithéâtre. De Cryter, de Lüttich, était parmi eux. Pendant deux heures, il avait examiné les derniers électro-encéphalogrammes et tests cervicaux pratiqués par le professeur Dorian sur Sassner, il avait contrôlé les réflexes, sondé les souvenirs, les facultés d'attention et de mémoire du malade, discuté avec lui de mille sujets variés, tels que les dynasties égyptiennes, *l'Iliade* d'Homère et les voyages de Marco Polo... et avait finalement abandonné. Résultat extraordinaire, le niveau d'intelligence et de vivacité d'esprit atteignait une cote exceptionnelle. Dorian a eu de la chance, conclut-il à par lui ; il est tombé sur un sujet rare ; tout de même, il semblerait que le cerveau est capable de supporter davantage qu'on ne le croyait jusqu'à présent.

Pendant ce temps-là, les enfants attendaient dans la chambre de leur père. Les grandes vacances venaient juste de commencer, et on avait projeté de passer ces six semaines à l'Oasis, entre soi, de partager son temps entre la pêche, les promenades, le tennis et les bavardages.

Les éminents professeurs eurent tôt fait de présenter leurs conclusions. Il est certain qu'on peut palabrer pendant des années sur un échec total ou partiel ; mais devant ce succès aussi complet qu'inattendu, il n'y avait qu'à s'incliner, et à se réjouir, car la médecine est destinée à soulager les malades...

— Votre sujet, cher collègue, dit le professeur Vamocz, de Budapest, au nom des cinq autres, est en parfaite santé. Vous avez réussi pour la première fois une opération qui ouvre de grands espoirs à la neurochirurgie. Nous vous prions d'accepter nos sincères félicitations.

— Merci, messieurs. — Il s'inclina légèrement. — Vous êtes donc tous d'avis que nous pouvons renvoyer Gerd Sassner chez lui ?

— Sans le moindre scrupule.

— Dans ce cas, il repartira aujourd'hui même.

Le cœur du professeur Dorian se mit à battre. Ainsi, il venait d'achever avec succès l'œuvre de sa vie et, après avoir salué ses illustres collègues, il rentra dans son bureau, soudain fatigué au point de ne rien souhaiter d'autre qu'un lit, du calme et l'obscurité.

L'après-midi même, Gerd Sassner quitta la clinique avec sa femme et ses enfants. Tout le personnel les accompagna jusqu'au portail, on les combla de fleurs, de marques d'amitié et de sourires. Dorian l'étreignit comme un vieil ami.

— Soyez heureux, lui dit-il simplement. Il n'y a rien de plus précieux que la vie...

Dans la voiture, à bout d'émotion, Gerd posa la tête sur l'épaule de sa femme :

— J'étais vraiment si malade ? demanda-t-il à voix basse.

— Oui.

— Et maintenant ?

— Maintenant, tu es redevenu exactement comme avant, Gerd.

Il ferma les yeux :

— Je suis heureux de passer ces six semaines de vacances avec vous...

Puis il se tut, la tête renversée en arrière, les yeux obstinément fermés. Luise lui caressait doucement les mains.

Ce qu'il ne révéla à personne, c'est que, depuis deux jours, une douleur aussi atroce que fugitive lui perçait le crâne, aussi brusquement évanouie qu'apparue.

Ils arrivèrent le soir même à l'*Oasis*, Luise avait tout fait préparer d'avance pour leur faciliter l'installation, et surtout pour que Gerd ait l'impression immédiate d'être « à la maison », ce dont il rêvait depuis plusieurs semaines. Le feu brûlait dans la cheminée ; sur la table dressée à la manière paysanne, un énorme jambon fumé semblait leur souhaiter la bienvenue.

— Comme c'est merveilleux, murmura un peu plus tard Gerd seul

avec Luise sur le balcon de leur chambre. – Il respirait avec volupté le parfum âpre des sapins et la tranquille obscurité de la nuit montagnarde. – Depuis des mois et des mois, enfin seul avec toi pour la première fois. Pas de médecin, qui entre dans la chambre à l'improviste, pas d'infirmière avec une seringue à la main, pas de professeur qui me parle comme on parlerait à un cheval malade. Enfin, je suis vraiment redevenu un homme normal !

Il rentra dans la chambre et contempla longuement devant la glace l'énorme cicatrice encore visible. Dans deux ou trois mois, il n'y paraîtrait plus. Mais est-ce que toute cette mise en scène était vraiment utile ?

— Ils m'ont drôlement arrangé, murmura-t-il pour lui-même.

— Mais maintenant te voilà en bonne santé, c'est l'essentiel.

Luise lui entoura le cou de ses deux bras nus :

— J'ai froid...

— Bambi...

Il la porta sur le lit, s'étendit auprès d'elle et tira la couverture.

— Comme je suis heureuse, chuchota-t-elle comme une toute jeune femme au seuil de sa première nuit d'amour, si heureuse, Gerd !...

Pendant la nuit, Sassner s'éveilla en sursaut. Un bourdonnement sourd lui serrait le crâne. Il se leva sans bruit et alla s'agenouiller auprès de Luise. Ses mains lui entourèrent le cou, non pas pour appuyer, mais plutôt comme s'il prenait la mesure. Surprise dans son sommeil, Luise remua, et la couverture glissa par terre ; Gerd recouvrit le corps nu jusqu'au menton, et un frémissement le parcourut de la tête aux pieds ; alors il saisit le bord de la couverture et en recouvrit le visage de Luise, tout comme on procède pour un cadavre. Les traits tordus de douleur, il contempla le corps immobile de Luise, joignit les mains et se mit à murmurer une prière. Puis il se glissa sans bruit jusqu'à l'armoire, s'habilla sans hâte et quitta la chambre, après avoir contemplé longuement encore la forme allongée et immobile sur le lit, recouverte de la couverture.

Il appuya la tête sur le chambranle de la porte et se mit à pleurer : « Pourquoi es-tu morte, Bambi ? sanglota-t-il à mi-voix. Pourquoi m'as-tu fait ça ? Mourir... Et moi, comment veux-tu que je continue à vivre maintenant ? »

Puis il se détourna brusquement et referma la porte derrière lui. Quelques minutes plus tard, il dévalait la forêt en courant comme un fauve en chaleur, soufflant et haletant, et l'obscurité de la nuit l'enveloppa comme d'un linceul.

En voyant la place vide à côté d'elle, le lendemain matin, Luise pensa aussitôt que Gerd avait repris ses habitudes d'autrefois. Le cœur

en paix, elle procéda à sa toilette avec un soin tout particulier, puis prépara le petit déjeuner et mit le couvert. Le soleil brillait, il allait faire beau, les vacances s'annonçaient bien...

Elle s'assit sur le banc, devant la maison, pour attendre Gerd. Certainement, il ne tarderait plus.

Neuf heures et demie... Décidément la passion de la pêche l'avait repris tout comme avant.

Dix heures et demie... Sans savoir pourquoi brusquement, elle fut prise d'inquiétude. Un vague soupçon lui vint à l'esprit et, pour se rassurer, elle courut jusqu'à la chambre et ouvrit toute grande l'armoire. Un soupir de soulagement en apercevant, bien rangés l'un derrière l'autre, les complets de Gerd. Puis son regard glissa jusque sur la tablette de la salle de bains et aussitôt elle sut qu'il s'était passé quelque chose de terrible.

Le rasoir avait disparu, il manquait une savonnette, une serviette de toilette et un gant, la brosse à dents et le flacon de lotion...

Luise courut dans la chambre des enfants :

— Papa est parti... Il s'est sauvé... sans rien dire...

Sa voix mourut dans un sanglot déchirant.

Ils attendirent encore jusqu'à l'heure du déjeuner avant de se décider à avertir la police. Luise passa tout ce temps, prostrée sur le banc, les yeux fixés sur la forêt, et ce regard paraissait connaître la vérité : « Il ne reviendra plus jamais... Le destin nous avait accordé un court délai de grâce, et ce délai est déjà passé... » Ils avaient appelé leurs voisins les plus proches afin de ne pas se sentir trop perdus dans la montagne hostile, mais rien ne pouvait distraire Luise de sa torpeur. Dorle pleurait doucement et Andréas, soucieux de sauver sa dignité d'homme, avait posé son bras sur l'épaule de sa mère, dans un geste protecteur. « Pourquoi a-t-il emmené toutes ses affaires de toilette ? ne cessait de se répéter Luise. Il a dû tout enfouir dans ses poches, car il ne manque ni une valise ni une sacoche. »

Vers trois heures de l'après-midi, la voiture de police-secours revint, et l'un des gendarmes fit signe au voisin de le suivre. Dans la salle de séjour, loin des regards de Luise et des enfants, il tira d'un sac un chapeau et un pardessus.

— Nous avons trouvé ces vêtements près du petit lac, dit-il, juste sur la rive, là où la pente tombe à pic dans l'eau. Regardez les initiales du chapeau. GS...

Dès que l'homme vint la prendre par le bras pour l'emmener à l'intérieur, sans dire un mot, Luise comprit ce qui l'attendait. Pétrifiée de douleur, incapable même de pleurer, elle contempla le manteau et le chapeau.

— Où... où est-il ? interrogea-t-elle d'une voix blanche.

— Ce sont bien les objets qui appartiennent à votre mari ?

— Oui.

— Nous les avons trouvés près du lac, sur la rive. Il peut... s'agir d'un accident.

— Certainement, c'est un accident, répéta Luise comme une automate.

— Nous allons explorer le fond du lac immédiatement. J'ai déjà placé dix hommes...

Mais il se tut, car Luise n'écoutait plus. Elle s'était emparée du manteau et quittait la pièce d'un pas raide, comme une somnambule.

— C'est le manteau de papa, s'écria Andréas dès qu'il l'aperçut. Ah ! j'en étais sûr, il s'est égaré dans la forêt... Où est-il maintenant ?

— Papa est mort, nous ne le reverrons plus jamais... Gerd !

Une crise de larmes bienfaisante vint déchirer la carapace qui enserrait Luise comme un étau depuis des heures.

— Gerd...

Jusqu'à minuit, l'équipe sonda le lac, mais en vain. On ne trouva rien, pas le moindre indice, pas la moindre trace du passage de Gerd Sassner. L'énigme restait totale, on ne savait s'il s'agissait d'un accident ou d'un suicide, et d'ailleurs il n'y avait pas encore de cadavre.

Dorian s'approcha doucement de Luise. Il était minuit, et la pauvre femme n'avait pas quitté le fauteuil dans lequel elle avait passé tout l'après-midi, immobile, pétrifiée de douleur et d'espoir. Le professeur lui prit la main, avec une tendresse mêlée de pitié : il était à peine croyable qu'un être humain puisse survivre à tant d'épreuves.

— Vous aussi, vous croyez à un accident ? demanda-t-elle soudain d'une voix d'outre-tombe qui fit frémir Dorian.

— Je ne vois pas d'autre explication...

— Alors, pourquoi a-t-il emmené ses affaires de toilette ?

Le professeur Dorian sursauta :

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il a emmené ?

— Tous ses objets de toilette... Il est parti avec l'intention de nous fuir... nous, sa famille...

Le cerveau de Dorian travaillait fébrilement. Que s'est-il passé entre les cellules sur lesquelles il était intervenu ? Aurait-il fait une faute, malgré les apparences ? Ou le cerveau se vengeait-il de cette violation ?

Non, impossible...

— Ce que vous m'apprenez là, madame, confirme la thèse de l'accident.

— Pourquoi a-t-il cherché à nous abandonner ?... Monsieur le professeur, je vous en supplie, dites-moi la vérité, nous sommes entre nous, personne ne nous entend. Gerd était très atteint, vous avez tout fait pour le guérir, mais... mais ce fut quand même un échec n'est-ce pas ?

— Non ! Il était effectivement guéri. Quels ont été ses derniers gestes, ses dernières paroles ?

— Il m'a embrassée, il a tiré la couverture, et il m'a dit : « Dors bien, Bambi. » – Sa tête retomba, brisée, sur sa poitrine. – C'est plus tard que la crise a dû avoir lieu... Il a voulu nous fuir, ou peut-être se fuir lui-même...

— Peut-être... – Dorian passa une main lasse sur son visage ; un vide complet dans le cœur, il se sentait vieux. – Si c'est la vérité (nous ne le saurons jamais), il faut reconnaître que le destin l'a épargné, et non pas frappé...

— Mais vous, monsieur le professeur ?

Il se leva et alla appuyer contre la vitre son front brûlant :

— Je ne capitule pas, affirma-t-il. Le chemin de la vérité est empierré et couvert de ronces ; il faut commencer par le nettoyer avant de songer à avancer...

Trois jours plus tard, on inscrivit Gerd Sassner sur le registre des disparus, vraisemblablement victime d'un accident mortel ; mais tant qu'on n'avait pas retrouvé le cadavre, l'administration ne pouvait délivrer de certificat de décès.

— Ce n'est qu'une question de temps, avait affirmé l'avocat au professeur Dorian qui s'était chargé de toutes les démarches officielles au nom de Luise Sassner. D'ici la fin de la semaine, si on ne retrouve rien, il va falloir envoyer un scaphandre au fond du lac. Car nous ne pouvons transmettre les propriétés et les pouvoirs au nom de la veuve tant que nous n'avons pas de certificat de décès.

Pendant plusieurs heures, le scaphandrier sonda les profondeurs du lac ; il en retira des débris de toutes sortes, parmi lesquels un petit cadavre de nouveau-né en état de décomposition avancée, ce qui fit hurler de fureur le commissaire Hiemayer. On n'y comprenait rien : s'il s'agissait d'un accident, on aurait dû trouver le cadavre. Évidemment, en cas de suicide, c'est différent, car si Sassner a pris la précaution de se bourrer les poches de cailloux et de se lier une pierre autour du cou, son corps a dû s'enfoncer dans la vase, épaisse de plusieurs dizaines de centimètres.

On cessa les recherches.

Gerd Sassner était mort... Mais les autorités refusèrent toujours de délivrer le certificat de décès.

Car pour qu'il y ait décès, il faut présenter un cadavre.

Luise et les enfants retournèrent à Stuttgart et, dès leur arrivée à la villa, ils furent inondés de fleurs et de marques de sympathie. La direction de l'usine présenta des condoléances émues.

— Nous allons poursuivre l'œuvre de votre mari, en respectant ses méthodes et l'esprit qui l'animait. Il restera pour nous un exemple inoubliable...

Mais Luise s'érigait contre ces conclusions hâtives. Elle ne croyait pas à la mort de Gerd : toutes les fibres de son être lui disaient qu'il vivait encore. Elle non plus, comme le professeur Dorian, n'abandonnait pas la lutte.

À travers le parc de la clinique Hohenschwandt, Angela Dorian courait à toute allure, poursuivie par deux hommes, deux fauves plus exactement, car les grognements qu'ils laissaient entendre et leur faciès grimaçant n'avaient plus rien d'humain.

Angela les avait rencontrés cinq minutes plus tôt, adossés à un arbre, on aurait cru qu'ils l'attendaient, mais, chose étrange, ils ne répondirent pas à un salut amical. Car elle les connaissait bien : l'un était architecte ; il habitait Hohenschwandt depuis neuf mois environ, et travaillait aux plans de construction de la Tour de Babel. Pendant plusieurs semaines consécutives parfois, il semblait absolument normal, hôte particulièrement estimé de la clinique pour la finesse de son intelligence et de ses manières ; passionné par son métier, il avait transformé sa chambre en atelier, et les projets qu'ils dessinaient, durant ces périodes de calme, faisaient l'admiration des médecins par la hardiesse et le sens pratique qu'ils révélaient. Et puis, brusquement, son obsession se réveillait comme un volcan, avec une soudaineté imprévisible, parfois en pleine conversation. Alors, il bondissait sur ses pieds, baissait son pantalon et se frappait les fesses. « Je vais la construire, cette tour qui montera jusqu'au ciel, hurlait-il. Qu'est-ce que ça signifie, l'équilibre statique ? L'être humain n'est-il pas lui aussi une tour qui repose sur deux fondations bien fragiles ? Ma tour ne croulera jamais, vous verrez ! »

La crise durait environ trois jours, à la suite desquels il ne se souvenait strictement de rien ; mais une sorte de honte le poussait à s'excuser auprès de tous, et il retournait paisiblement à ses esquisses.

Le second poursuivant d'Angela était un négociant en gros de produits alimentaires. Incurable, celui-là, car malgré de nombreuses

séances d'hypnose et d'électrochocs, il n'avait fait aucun progrès. Dorian n'arrivait pas à se décider à une lobotomie, qui évidemment serait radicale.

Tout avait commencé le jour de son mariage. Amoureux fou de Dorette, il avait décidé de l'épouser, malgré le passé agité de la petite danseuse de cabaret, charmante, mais sans scrupule. Ses amis l'avaient félicité et leur avaient offert une montagne de cadeaux, dont un vase en cristal de Baccarat d'une très grande valeur, en forme de globe percé de trous pour piquer les fleurs. À la vue de ce vase, le nouveau mari poussa des hurlements ; il le saisit et le jeta contre le mur où il se brisa en mille morceaux. « Je sais ce que vous avez derrière la tête... Dorette aussi est percée de trous comme ce pique-fleurs, hein ? Salauds ! » Il avait passé toute sa nuit de noces à pleurer et à faire subir un véritable interrogatoire en règle à la jeune Dorette, pour connaître le nombre exact de ses rivaux. Plus tard, la situation ne fit qu'empirer ; chaque fois qu'il voyait un trou, il piquait une crise. Finalement, il fut obligé d'abandonner son affaire, depuis le jour où il avait mis toutes ses réserves à sac, à la seule vue d'un morceau de gruyère.

Angela considérait ces deux malades comme des enfants inoffensifs ; aussi s'étonna-t-elle de leur mutisme à son égard. En s'approchant d'eux, elle remarqua à la fixité de leurs regards qu'un orage allait éclater. Elle fit mine de se détourner pour rentrer, mais les deux hommes se précipitèrent sur elle et essayèrent de la renverser sur le sol.

Il était inutile de crier, elle était trop loin de la clinique. Elle essaya de se défendre comme elle put, atteignant ses agresseurs aux yeux et au bas-ventre, et se sauva en courant, pourchassée par les deux hyènes.

Arrivée à la lisière de la forêt, à bout de souffle, Angela sentit ses forces l'abandonner. La clinique était encore loin.

— Au secours, hurla-t-elle, au secours !...

Un ultime effort encore, mais bientôt son regard se voila, et elle tomba lourdement sur le sol, sans connaissance.

Un infirmier l'avait entendue, heureusement. Deux coups de poing bien placés eurent raison des deux fous, puis il sonna l'alarme. Aussitôt, une armée d'infirmiers le rejoignit.

Une heure plus tard, les deux malades, calmés, bavardaient avec le professeur Dorian. L'architecte était blême, et le négociant pleurait... Au premier étage, Angela dormait profondément, avec l'aide d'un puissant sédatif.

— Je vous jure que je ne me souviens de rien, assura l'architecte. Je me suis étendu sur la terrasse pour faire la sieste... et voilà que je

me réveille dans ma chambre, ligoté comme un saucisson. Ce qui s'est passé entre-temps...

— Vous avez cherché tous les deux à violer ma fille, dit Dorian d'une voix calme.

— Votre fille ?... Impossible ! gémit le négociant.

Le professeur Dorian prenait quelques notes. Tout en observant les deux hommes hurlants, liés sur leur lit, il avait été pris d'un soupçon... Cette fois, le soupçon se changeait en certitude... Il frissonna d'inquiétude.

— Ils ont agi sous l'empire de l'hypnose, avoua-t-il un peu plus tard en rejoignant le docteur Keller au chevet d'Angela. Et l'auteur de ce nouveau crime court en liberté entre ces murs. C'est quelqu'un qui s'est donné pour mission, ou qui a reçu mission, de semer volontairement la panique parmi les malades... Faut-il prévenir la police ?

— Pas encore. Si on peut l'éviter, il est préférable de se débrouiller seuls. Puisqu'on s'est attaqué à Angela, je me sens personnellement visé, et il est normal que je prenne les choses en main. Il ne peut s'agir que d'un membre du personnel.

— Dans ce cas, je vous souhaite bonne chance... – Dorian se leva avec une brusquerie qui ne lui était pas habituelle. – Votre tâche sera d'autant plus difficile, docteur Keller, que, dès qu'on interroge une victime, c'est toujours *votre* nom qu'on entend...

— Mais voyons, c'est de la démence ! s'écria le jeune médecin hors de lui.

— Sans doute. Ne sommes-nous pas dans un asile de fous ?

Le soir du 24 août, Ilse Trapps roulait sur l'autoroute de Fribourg-en-Brisgau, au volant de sa petite camionnette blanche. Malgré la pluie et la route glissante, et surtout la perspective de retrouver bientôt le bistrot isolé dans la forêt et son quinquagénaire de mari, elle se sentait de bonne humeur.

Une journée de liberté, quelques achats, un film suédois très dénudé suffisaient à satisfaire cette rousse plantureuse de trente ans, dont les appétits violents étaient rarement refoulés. Elle acceptait, avec un éclectisme total, tout ce qui lui tombait sous la main. Il est vrai que ce brave Egon ne valait plus grand-chose.

— Quel temps de chien ! grogna-t-elle tout en bifurquant lentement sur un parking. Rien de tel qu'une cigarette pour vous calmer les nerfs...

Elle ne sursauta même pas quand la portière s'ouvrit à côté d'elle, laissant apparaître un visage masculin luisant de pluie. L'homme portait une couverture trempée sur les épaules, mais pas de manteau ni de chapeau. Pourtant, malgré cet accoutrement de clochard, il avait l'air sympathique et bien élevé.

— Vous permettez que j'entre ? demanda-t-il d'une voix grave qui ne manqua pas d'impressionner Ilse. Il pleut vraiment fort.

— Allez-y... Mais qu'est-ce que vous faites là ?

— Ma voiture est en panne. — Il s'installa sur le siège voisin d'Ilse. — Avant de trouver ce refuge, j'ai couru pendant un bon moment sous la pluie. — Il la regardait avec de grands yeux brillants dont l'éclat faisait frissonner la jeune femme jusqu'aux orteils. — C'est bien aimable de votre part de m'avoir permis de m'abriter.

— Il faudrait téléphoner à un garage pour qu'on vienne vous dépanner.

— Oui. Quand je serai un peu séché...

Ilse se mit à rire. Un picotement étrange parcourut tout son corps. « Zut ! alors, se dit-elle. Il me rend folle, ce type. »

— Une cigarette ?

Elle lui tendit son paquet.

— Merci.

Ils fumèrent en silence, regardèrent par la fenêtre, puis soudain leurs regards se croisèrent et la force magnétique contre laquelle ils

luttaient depuis quelques minutes l'emporta. Ils se jetèrent l'un sur l'autre comme deux loups affamés.

— Tu es cinglé, murmura Ilse Trapps à bout de souffle, quand il commença à lui arracher sa robe. Fais gaffe, quoi ! On ne va pas faire ça ici. Tu peux bien attendre encore une heure. Je t'emmène chez nous, et on viendra s'occuper de ta bagnole demain... Allez, arrête. Ce n'est pas l'endroit...

— Démon ! grogna l'homme. – Il lui mordit sauvagement les lèvres, et en réponse à ses cris de douleur, il fit entendre un rire profond, triomphant et désarmant. – Tu es un vrai diable rouge, c'est toi que j'attendais. Tu incarnes à la fois le ciel et l'enfer... Vive l'enfer de feu, de flammes et de sang ! La vie est bien plus belle quand on ressemble au diable.

Il la serra contre lui et la couvrit de sa force indomptable.

Un peu plus tard, ils reprirent l'autoroute, mais très lentement, car Ilse tremblait de la tête aux pieds.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle d'une toute petite voix.

— Boss...

— Qui ?

— Appelle-moi Boss. Tout le monde m'appelle comme ça. Tu sais bien, Boss, le patron, quoi !

Un frisson de peur chatouilla le dos d'Ilse :

— On se croirait à la télé. J'espère que tu n'es pas un gangster, au moins ?

— Non. Je suis Boss, c'est tout. Ça ne te suffit pas ?

Elle acquiesça vivement d'un signe de tête.

— Mais tu as bien un métier tout de même ? – Il lui était de plus en plus difficile de se concentrer sur son volant. Sa pensée prenait de l'avance. La chambre 5, c'est la meilleure... Il y a un grand lit qui ne grince pas, et la douche est juste à côté.

— Je suis médecin, dit l'homme.

— Médecin, toi ? – Elle se cramponna au volant. – Je n'aurais jamais cru ça.

— Et pourtant, c'est vrai. Je suis même un grand médecin, et je fais des recherches très importantes pour l'avenir de l'humanité. Attends un peu que je t'explique tout en détails.

— Un médecin !... Je n'ai encore jamais couché avec un toubib jusqu'à présent.

— Et moi avec un diable rouge jamais non plus, donc nous sommes quittes... Dans combien de temps arriverons-nous, Satan ?

— La prochaine bretelle, puis trois kilomètres de forêt... Regarde

dans quel état tu as mis ma robe, toubib.

— Ne m'appelle pas toubib. Je suis Boss.

— Comme tu voudras, Boss... Pourvu qu'Egon ne s'aperçoive de rien, il comprendrait vite... Il est bête, mais pas à ce point quand même !

L'homme se renversa sur le dossier. Ilse avait branché le chauffage, il commençait à faire bon dans la voiture.

— Tu es mariée ?

— Oui. Depuis neuf ans.

— Ça suffit... Tu feras une veuve acceptable...

Elle éclata de rire. Puis, à allure réduite, elle emprunta la bretelle, ce qui l'empêcha de voir les yeux de l'homme fixés sur elle. Sinon, son rire se serait certainement étouffé dans sa gorge...

Lorsqu'ils stoppèrent devant l'auberge, la pluie avait cessé. Quelques gouttes s'attardaient encore dans la nuit sombre, et le vent jouait dans les branches d'arbres ; de la terre détrempée montait une odeur de pourriture. Ce devait être l'endroit idéal pour attraper à brève échéance des rhumatismes.

— Nous y sommes, fit Ilse en arrêtant le moteur.

L'homme contempla les lieux à travers la vitre de l'auto. Une bâtisse sombre, tout en longueur, établie à coup sûr dans une clairière. Plusieurs bâtiments l'entouraient, des dépendances, des granges plus ou moins laissées à l'abandon et quatre garages. Au premier étage de la maison, on comptait sept fenêtres dont les volets étaient fermés et qui devaient donner sur les chambres réservées aux clients. Quelques-unes avaient même un petit balcon de bois dont la balustrade vermoulue n'inspirait guère confiance. L'architecte avait eu l'idée lumineuse de planter à un angle de la maison une tourelle ronde ridicule, et même laide avec ses proportions de tonneau trapu, ses petits hublots et sa girouette. On ne pouvait pas ne pas la regarder, cette tourelle, tant elle avait un air grotesque.

— L'Auberge du Gros Chêne...

— Pourquoi cette enseigne ? On ne voit que des sapins ici !

— Quelle importance ?... Si monsieur veut bien se donner la peine de descendre de voiture, nous sommes au terminus... Egon attend certainement dans la cuisine, par derrière.

— Et cette tourelle ?

— Quoi ? Qu'est-ce que tu lui trouves ?

— Rien. De quoi se compose-t-elle ?

— D'une pièce ronde avec quatre fenêtres. Inhabitable. Il faut une échelle pour y accéder, et là-haut, c'est plein de vieilleries. Un vrai bric-à-brac. Ça fait au moins trois ans que je n'y ai pas mis les pieds.

— C'est là que je logerai, affirma l'homme d'un air résolu.

Elle le regarda avec surprise :

— Là-dedans ? C'est impossible !

— Pourquoi ? Rien n'est impossible de ce qu'exige ma volonté !

Brusquement il la saisit aux deux bras, la serra contre lui et l'embrassa de nouveau comme un sauvage. Il se sentit ses forces l'abandonner.

— Il faut que tu comprennes une fois pour toutes que ma volonté est toute-puissante, reprit l'homme d'une voix sombre.

— C'est bien vrai que tu es tout-puissant, toubib, haleta-t-elle.

Il se jeta encore une fois sur elle :

— Comment je m'appelle ?

— Boss...

— Bien.

Il fit quelques pas et contempla la maison d'un air satisfait. Quant à Ilse Trapps, les yeux exorbités, elle ne perdait pas un seul de ses mouvements.

« Il a la force d'un ours, se disait-elle en frissonnant... Et la démarche aussi. Il dit qu'il est médecin. Et moi, je lui plais ? Impossible de résister à la caresse de ses doigts élastiques, à la brûlure de ses baisers. Qu'est-ce qu'il va se passer maintenant ?... » Elle ne put empêcher ses dents de claquer ni ses mains de trembler.

— C'est une belle maison, conclut soudain la voix grave de Boss. J'y resterai.

— Pour... pour combien de temps, Boss ?

— Pour toujours, Satan !

— Mais ton métier... Tu n'as qu'une panne de voiture, en fin de compte... Tu peux tout planter là, simplement ?

— Je peux tout !

— Tu dois certainement avoir une clientèle...

— Je suis chirurgien.

— Tu ne peux pas rester éternellement...

— Pourquoi tant parler ? – Il la prit aux épaules et l'entraîna à pas lents vers la porte d'entrée. – Je reste ici ! Je vais m'installer dans la tour et j'opérerai dans les chambres. Cette maison est splendide, tout entourée de forêt ; on se croirait perdu dans l'éternité. Regarde les oiseaux qui tournent autour de la tour. Ils montent vers les nuages, se laissent retomber sur la terre, font des petits et les lâchent dans l'air pur. Des oiseaux bleus... bleu foncé, bleu roi, toutes les nuances de bleu sont représentées... Tu les as déjà remarqués ?

— Il n'y a que des corneilles dans ce coin, murmura à grand-peine

la pauvre Ilse médusée, fascinée aussi par l'éclat étrange qui s'échappait du regard de Boss.

— Ce sont des oiseaux bleus, je te dis ! — Sur l'épaule d'Ilse, la pression des doigts se fit plus insistante. — Quand ils volent dans le ciel d'été, ils se dissolvent tellement ils sont bleus. C'est la divinité qui absorbe la vie... Personne d'autre que moi n'a le pouvoir de contempler cette merveille, et c'est ici qu'a lieu le miracle... Ici, au Palais de l'Oiseau bleu...

— Quoi ? demanda Ilse d'une voix chevrotante.

— Ici, dans *mon* palais ! — Il s'inclina vers elle, et sa voix se fit mystérieuse. — Vous avez vécu ici comme des porcs. Vous avez transformé ce château merveilleux en une auberge de dernière catégorie. Quelle honte ! Mais à présent que je suis enfin arrivé, tout va changer, et vous allez être à votre tour témoins du miracle. Les oiseaux bleus vont vous apporter le message enchanté, comme des pigeons voyageurs... Allons-y !

Il la poussa d'un coup de coude. Ilse appuya sur une sonnette invisible, et quelque part dans l'obscurité, derrière la porte, on entendit un vague bruit de savates traînées sur du carrelage. Des claquements de porte, et la lanterne de la cour s'alluma comme par enchantement.

— C'est Egon... — Ilse referma soigneusement son manteau. — Est-ce que ma robe déchirée se voit ?

— Non ! — L'homme rentra la tête dans les épaules ; par moments, il avait une allure vraiment inquiétante. — Tu l'aimes ?

— Est-ce que j'en sais quelque chose ? répondit-elle en haussant les épaules d'un air blasé. Tu sais, je n'avais pas de parents, et Egon est venu me tirer du fin fond d'une arrière-cuisine où je passais tout mon temps, les mains dans l'eau jusqu'au coude... Dans ces conditions, on ne se pose pas tellement de questions ! Tout ce que je sais, c'est qu'il est sérieux... trop sérieux même pour mon goût !

Elle lui rit au nez.

La porte s'ouvrit tout d'un coup, et Egon Trapps apparut dans le rayon d'une lampe aux reflets parcimonieux. En bras de chemise, avec des bretelles multicolores qui soutenaient tant bien que mal un pantalon béant, il ressemblait à un mouton qui venait de passer par la tondeuse : maigre et osseux, une tête toute en longueur avec des yeux en boule de loto et une bouche immense, le tout surmonté d'un crâne chauve qui brillait à la lumière. Pas tellement séduisant, Egon Trapps.

— Tu es bien tard, dit-il simplement. Comment va Emma ?

Il n'avait manifestement pas encore vu l'intrus.

— Nous avons un client...

L'étranger passa devant Ilse, fit un salut un peu raide à Egon et entra dans la salle du bistrot. Ses yeux firent plusieurs fois le tour des murs, comme s'il avait l'intention d'acheter.

— C'est un médecin, expliqua sobrement Ilse. Il veut passer quelque temps ici.

— D'où vient-il ?

— Je l'ai recueilli sur un parking, sa voiture est en panne. On ira la chercher demain matin. Et maintenant, va décharger la bagnole, je vais me changer, je suis glacée avec cette pluie...

— Quand sa voiture sera réparée, il s'en ira ?

— Oui. Dépêche-toi. Moi, je vais montrer la chambre au toubib. Qu'est-ce que tu penses du cinq ?

— Comme tu voudras, Ilse.

Pendant que le mari déchargeait et qu'Ilse se refaisait une beauté en prévision des heures chaudes qui allaient suivre, l'étranger rêvassait dans la salle, les yeux fixes et le menton appuyé sur ses mains jointes.

Les premières difficultés naquirent un peu plus tard entre Egon et le client, car ce dernier refusa obstinément de remplir la fiche de police.

— C'est la loi, docteur, je suis obligé de...

— Je ne veux pas, hurla l'autre.

— Il faut pourtant bien que je sache votre nom !

— Boss...

Egon n'insista pas mais, dans la cuisine, il signifia à Ilse que l'homme quitterait définitivement l'auberge le lendemain matin.

— Il travaille du chapeau, assura-t-il, tu n'as pas vu ses yeux ? Et comment il est arrangé, sans manteau ni chapeau par un temps pareil ! Et toutes ces cicatrices autour du crâne ? Je les ai bien vues, Ilse...

Il n'était pourtant pas peureux d'habitude, mais cet homme le faisait frissonner. Ilse essaya de ricaner, d'évoquer la grosse liasse de billets que ne manquerait pas de leur laisser ce client inespéré... Peine perdue.

Sur un signe d'Ilse, l'homme rejoignit sa chambre sans avoir ni mangé ni bu ; il laissa pourtant un billet de cinquante marks sur sa table, sans même un mot d'explication à l'adresse d'Egon.

— Tu restes là, dit-il quand Ilse fit mine de quitter la chambre.

— Je reviendrai un peu plus tard, chuchota-t-elle. Quand mon mari sera endormi...

— Il me gêne, ton mari...

— Qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse ? Il est là, il faut bien le supporter.

— Oh ! On peut bien arranger ça...

— Attends ! Je vais lui donner une bonne rasade de genièvre pour qu'il dorme plus profondément, dit-elle en se libérant de l'étreinte de l'étranger. Je... Je reviendrai le plus vite possible.

Dès qu'il se retrouva seul, l'homme s'assit à la petite table branlante sur laquelle se trouvaient un bloc de papier et un crayon. Après avoir réfléchi longuement il écrivit un nom en grandes lettres majuscules. Toujours le même nom...

Gerd Sassner...

Vingt-trois fois de suite.

Puis, un par un, il barra chaque nom d'un gros trait noir. Et chaque fois, il murmurait : Adieu... Adieu...

Après avoir barré le dernier nom, il se renversa sur sa chaise et étendit les bras.

— Je l'ai anéanti ! hurla-t-il. Il est mort ! Il n'existe plus !

De la feuille de papier, il fit une boule qu'il enfouit dans sa bouche et se mit à mâcher consciencieusement.

— Quelle divine sensation ! hurla-t-il encore en tapant du pied sur le plancher comme un cheval piaffant d'impatience. Se croquer soi-même...

Une heure plus tard, Ilse se faufilait dans la chambre cinq. Une poigne solide la jeta aussitôt sur le lit.

— Il dort, haleta-t-elle. Enfin !

Dehors, la pluie avait recommencé sa chanson et le vent agitait de nouveau les branches d'arbres. Quelque part, du côté de la tourelle, la gouttière gémissait sombrement.

— Les oiseaux bleus, dit Sassner. Tu les entends, sorcière ?

— Oui, s'écria-t-elle en se jetant sur la poitrine de l'homme. Oui ! Est-ce que tu ne serais pas le diable en personne, Boss ?...

Le lendemain matin, alors que Sassner prenait son petit déjeuner sous l'œil attendri d'Ilse, Egon Trapps entra dans la salle en coup de vent.

— Bonjour, s'écria-t-il à la cantonnade. — Il ne put s'empêcher de remarquer qu'Ilse avait soigné tout particulièrement sa toilette ce matin-là, et il haussa imperceptiblement les épaules d'un air indulgent.

— Je reviens de l'autoroute. Votre voiture a disparu, docteur.

Sassner lui lança un regard quelque peu brouillé :

— Je m'en doutais. C'est ma faute, aussi, on n'abandonne pas son auto toute une nuit sur une autoroute déserte... Au fait, je vous félicite pour votre saucisson. Il est extra !

Egon Trapps n'en revenait pas ; jamais il ne se serait attendu à une réaction aussi flegmatique. Décidément, il fallait à tout prix se débarrasser au plus vite de cet individu :

— Je vais prévenir la police.

— Pourquoi ? C'est ridicule. Tous les jours, il y a au moins cinquante autos qui disparaissent. Je déteste agir avec précipitation. Non, réfléchissons, nous trouverons certainement une meilleure solution. Cette maison me plaît, et je vous propose de la louer en bloc. C'est exactement l'atmosphère dont j'ai besoin, la forêt, la solitude et les oiseaux. — Il tira de sa poche une liasse de billets et déposa sur la table quatre cents marks. — Je voudrais habiter pendant une semaine tout seul ici, sans être dérangé. Vous n'avez qu'à suspendre un carton à la porte : Fermé pour cause de maladie... Je voudrais aussi faire quelques transformations.

Dans le cerveau paresseux d'Egon, une seule pensée tournait en rond et prenait des proportions gigantesques : il faut qu'il s'en aille... D'ailleurs, Ilse en perd déjà la tête, on croirait une chienne en chasse...

— Non, affirma-t-il tranquillement. Nous ne prenons pas de vacanciers. Je vais vous appeler un taxi pour vous amener en ville. Après, vous vous débrouillerez...

— Bien, comme vous voudrez. — Sassner lança un regard amical sur Egon Trapps, mais dans ce regard, un observateur attentif aurait su découvrir une intention cachée. — Je partirai vers midi.

À l'heure du déjeuner, l'Auberge du Gros Chêne tenait obstinément ses volets fermés ; une pancarte annonçait aux amateurs assoiffés qu'ils devaient continuer leur route : Fermé jusqu'au 15 pour cause de vacances.

Dans l'arrière-boutique, recroquevillé sur le canapé, Egon ronflait consciencieusement. Une forte odeur d'alcool emplissait la pièce transformée en champ de bataille : il y avait eu en effet un combat farouche entre Egon, l'agresseur impuissant, aveuglé par la fureur, et l'ombre insaisissable de l'étranger : le malheureux vaincu avait noyé son chagrin dans le genièvre, avec l'aide bienveillante de son épouse.

— Tu vois, avait dit Ilse en souriant à Sassner. Avec de l'alcool, on le tiendra tranquille indéfiniment.

« Comme elle est belle ! pensait Sassner avec en même temps un dégoût incompréhensible, une nausée qui lui montait à la gorge à la vue du dormeur. Comme elle est primitive ! On sent en elle toute la force vierge de la nature indomptée. Elle incarne le plaisir,

l'épanouissement du corps et de l'esprit... Je vais en faire ma chose, ma créature, le prolongement de ma vie et de ma pensée. Elle réalisera mon idée créatrice. Son existence cessera de lui appartenir, elle deviendra ma troisième main, mon second cerveau. »

— Va prendre un bain, lui ordonna-t-il pour commencer. Qu'il ne reste plus rien en toi de ce sale type, je ne peux pas supporter le partage. Tu m'appartiens. Va vite...

Une heure plus tard, elle revint dans la chambre où Sassner était occupé à dessiner, uniquement vêtue d'une robe de chambre entrouverte. Sassner se leva pour aller à sa rencontre ; il ôta le manteau et la contempla dans toute sa nudité éclatante.

« Qu'est-ce qu'il va me faire ? se demanda-t-elle, le cœur serré d'angoisse. Est-ce que je ne lui plais pas ? » Un frisson lui parcourut l'échine lorsque la main de l'homme caressa la poitrine opulente.

— Tu m'aimes, hein ? dit-elle d'une voix rauque.

— Tu es l'incarnation même de Satan.

— Je t'appartiens, corps et âme. Tu peux faire de moi tout ce que tu voudras... Tes mains sont pour moi ce qu'il y a de plus précieux au monde.

— Je suis justement occupé à jeter les plans du Palais de l'Oiseau Bleu, fit soudain Sassner en lâchant Ilse. Je dispose de très peu de temps, tu comprends, et je ne peux pas me permettre d'arrêter ainsi mes recherches. Il me faut une salle d'opération, deux chambres pour les malades, une morgue et un laboratoire.

— Ici ? bredouilla Ilse Trapps effarée.

— Oui, ici ! – Sassner fit face à la jeune Vénus éclatante de nudité. – Nous allons ouvrir une clinique modèle, car ici, au moins, nous jouissons d'une situation privilégiée : nous avons la paix, le calme, la solitude, nécessaires à tous travaux de recherches et pas de soucis avec le personnel. Nous pourrons nous consacrer entièrement à nos travaux.

— Mais... Est-ce qu'on n'a pas besoin de toi... là où tu habitais avant ?

— Non ! Je viens d'une autre planète. Et je suis seul au monde. Je n'ai que toi !

— C'est parfait alors.

— Tu vois, le monde est mal fait... Quand Dieu a créé l'homme, il a commis une faute : une petite vis s'est desserrée dans la partie du cerveau humain où il a mis en réserve la bêtise ; le couvercle s'est soulevé, et la bêtise s'est répandue sur l'humanité comme un gaz quand une soupape n'est pas étanche ; l'humanité s'empoisonne lentement. Ma mission à moi consiste justement à resserrer cette vis

dans les cerveaux pour enfouir à jamais la bêtise. Il faut que je corrige l'œuvre de Dieu et que je la perfectionne. Quand tous les couvercles seront enfin étanches dans les cerveaux, la terre ressemblera au paradis... Tu comprends ?

— Oui. — En fait, Ilse ne cherchait même pas à comprendre. Elle était tout simplement fascinée par la force irrésistible qui émanait de cet homme, et la flamme mystérieuse qui animait ses yeux la galvanisait. — Oui, murmura-t-elle. C'est merveilleux.

— Au travail, s'écria Sassner. Plus vite nous agissons plus tôt les hommes trouveront le bonheur parfait.

Ilse ramassa le peignoir de bain, mais Sassner le lui arracha des mains :

— Reste comme tu es, ordonna-t-il.

— Je ne peux tout de même pas courir toute nue à travers la maison...

— Pourquoi pas ? La nudité est symbole de pureté.

— Il fit un pas en arrière et la contempla en plissant les paupières. — Ta beauté ressemble à celle d'un volcan : je vois des flammes sur ta tête et autour de ton corps. Tu es bénie des dieux, car la tête abrite la pensée, et le corps d'une femme, la vie... Est-ce que tu as un petit tablier blanc ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Oui, j'en ai plusieurs, pour le service, mais je ne les ai jamais portés. J'ai même aussi les ridicules petites coiffes assorties qu'Egon avait achetées un jour que nous avions une noce. Comme si j'allais mettre un truc pareil ! C'est bon pour les femmes de chambre des gens riches...

— À partir d'aujourd'hui, tu les porteras !

— Mais...

— Allez, va les chercher, et en vitesse. — Sassner inclina la tête ; le regard de ses yeux se fit dangereusement sombre. — Mettons les choses au point, Satan : il y a un mot que je bannis à tout jamais du vocabulaire, c'est le mot discussion. Tu feras tout ce que je te dirai, sans la moindre objection... Compris ?

— Oui, mais...

— Mais ? Voilà déjà un signe de résistance... Tu seras punie chaque fois que tu prononceras ce mot ! — Il leva un index menaçant sur elle. — À genoux ! fit-il d'une voix dure.

Ilse n'hésita pas une seconde ; vaincue par la peur et l'admiration, elle n'essaya même pas un geste de protestation.

— Répète après moi... — Il lui attrapa brutalement les cheveux et tira. Un voile d'horreur passa devant les yeux exorbités de la malheureuse ; sa bouche entrouverte semblait prête à implorer

miséricorde. Sassner la contempla avec un sourire diabolique, le sourire du tyran triomphateur : « Elle m'appartient, pensa-t-il. Je peux en faire tout ce que je veux. Elle ne vit plus que par moi et pour moi... » – J'obéis à Boss...

— J'obéis à Boss, murmura-t-elle d'une voix terrifiée, totalement méconnaissable.

— Encore une fois !

— J'obéis... à... Boss...

— Tu peux inscrire cette phrase en lettres de feu sur ton cœur, Lucifer. – Il la lâcha brusquement ; comme un sac sans consistance, la pauvre fille s'effondra sur le sol. – Va chercher un tablier et une coiffe maintenant, reprit Sassner d'une voix parfaitement normale, avant de retourner à ses dessins.

Étranges esquisses pour l'élaboration d'une clinique.

Des cercles tronqués. Des triangles aux coins arrachés. Des angles aux côtés brisés.

Un univers complètement disloqué.

Vers midi, sur l'ordre de Sassner, Ilse Trapps fit ingurgiter à son mari une demi-bouteille d'alcool ; elle le gava, comme on gave les oies de Hongrie, mais il ne s'aperçut de rien, car il n'avait pas encore assimilé la dose du matin et, roulé en boule sur son canapé, il continua à émettre des ronflements sonores.

Puis ils commencèrent les travaux de restauration du Palais de l'Oiseau Bleu. La plus grande chambre, vidée de son mobilier, fut nettoyée de fond en comble.

— Cette pièce servira de salle d'opération, expliqua le chirurgien. Il doit régner ici une propreté absolue ; compris, Lucifer ?

Toujours nue sous son minitablier blanc, à quatre pattes sur le plancher rugueux, Ilse frottait et polissait, à la poursuite du moindre grain de poussière, sous l'œil exigeant du maître.

L'après-midi, on procéda à l'installation de la salle d'opération. Il fallut transporter la grande table à rallonges qui ne servait qu'aux groupes de plus de vingt personnes. Sassner la plaça au milieu de la chambre, et la contempla longuement d'un œil attendri.

— En général, la table d'opération doit être étroite pour faciliter les mouvements. Mais je déteste faire comme les autres. D'ailleurs, celle-ci permettra d'opérer deux personnes en même temps.

Ils approchèrent une commode antique de la table d'opération, pour y ranger les instruments chirurgicaux, un réchaud électrique et deux marmites.

— Voilà pour la stérilisation ! déclara Sassner satisfait. Les instruments maintenant.

La cuisine leur offrit tout un choix de couteaux variés, que Sassner examina soigneusement avant de se décider. Il y joignit une hache, une scie et une pierre à aiguiser.

— C'est parfait, conclut-il en contemplant d'un œil ravi cette installation hétéroclite. — Il alla encore fouiller dans la caisse à outils d'Egon Trapps et en rapporta des pinces, des limes, un vilebrequin, un tournevis, et deux marteaux qu'il posa sur la commode auprès des couteaux. — Voilà pour l'anesthésie... Au point de vue technique, il ne manque rien ! Et l'inspiration, elle est là ! ajouta-t-il en posant les deux mains sur sa poitrine d'un air extatique.

Ilse était complètement abrutie ; jamais encore, elle n'avait dépensé tant d'activité en si peu de temps. Pris de pitié sans doute, Sassner s'approcha d'elle et se mit à la caresser avec une tendresse étudiée qui dissipa instantanément toute trace d'épuisement. Ilse respira profondément, réchauffée soudain par ce courant d'énergie renouvelé. Et de nouveau, sa propre volonté s'évanouit devant le magnétisme de cet étrange chirurgien.

— Et maintenant ? interrogea-t-elle doucement, le visage enfoui dans la poitrine de Sassner.

— La morgue. Les meilleurs lits, les meilleurs draps... Un mort a droit à tout ce qu'il y a de plus beau. Il a eu le courage de quitter une existence empoisonnée par des effluves de bêtise ; il est libre, lui, et parfait !

Lorsque tout fut terminé, il faisait déjà nuit. Sassner rayonnait de satisfaction. Comme un véritable patron, il fit le tour des chambres, s'arrêtant à chaque lit avec un sourire ému.

La première visite.

— Pendant le travail, dit-il un peu plus tard à Ilse Trapps dans la salle d'opération, j'exige aussi l'uniforme. Tablier blanc et coiffe blanche.

— Et... et rien au-dessous ?

— Fais ce que je t'ordonne. — Elle ne se le fit pas dire deux fois. — Nous approchons de la perfection, prononça Sassner, les yeux étincelants d'un feu intérieur. — Puis brusquement, tout sourire disparut de son visage. Il releva la tête, la physionomie d'une dignité grave. — Sœur Lucifer, dit-il d'une voix changée, je salue en vous ma collaboratrice. Voici le programme : consultations tous les jours de dix heures à midi ; de midi à quinze heures, visite des malades... À partir de onze heures du soir, opérations, aussi longtemps que ce sera nécessaire. J'exige que, durant ces périodes-là, vous soyez prête à répondre à mon appel, en tenue d'infirmière. Merci.

Il fit un signe de tête plein de suffisance à l'adresse de son infirmière, promue en quelques minutes au titre de « Soeur Lucifer », et quitta la salle d'opération d'un pas ferme.

Durant la nuit, Ilse retrouva sa place au creux des bras de Sassner, comme un jeune chien fidèle et heureux. À l'étage inférieur, sur son canapé, Egon Trapps ronflait toujours, perdu dans un rêve éthylique insondable.

Sassner ne dormait pas. Il écoutait le grincement de la girouette sur le toit de la tourelle.

Et il comprenait le langage des Oiseaux Bleus, réservé à lui seul, car il était l'Élu : tu vas changer la face du monde.

La joie le faisait trembler d'émotion.

Le lendemain, Sassner envoya Lucifer à Bâle avec une lettre.

— Tu la posteras à Bâle même, côté suisse, dit-il. Pas ailleurs, hein ? Je le saurai, car j'attends une réponse. Et ensuite, tu iras faire quelques achats : trois blouses de chirurgien, trois blouses blanches pour les visites, deux paires de gants de caoutchouc, et deux tabliers de caoutchouc, deux masques pour la bouche, deux bonnets blancs, trois pantalons blancs et deux paires de sandales de caoutchouc. Je chausse du quarante-trois.

Sans la moindre question, Ilse Trapps acquiesça et prit les mesures pour le pantalon et les blouses. Puis avant de s'habiller, tout de même, elle se rappela l'existence d'Egon.

— Je m'occuperai de lui, ne t'inquiète pas, lui répondit gentiment Sassner. Nous avons beaucoup à bavarder, tous les deux.

Elle monta dans la voiture blanche. Un dernier baiser qu'Ilse reçut comme une dose de reconstituant empoisonné dont sa bouche devait garder le goût aussi longtemps qu'elle serait séparée de Gerd Sassner.

À la clinique Hohenschwandt, après une longue discussion entre le professeur Dorian et le docteur Keller, à laquelle d'ailleurs Angela avait tenu à assister, prétendant que c'était son avenir et son bonheur qui étaient en jeu, les esprits s'étaient finalement un peu calmés.

— Si j'ai bien compris, vous êtes décidé à quitter la clinique, avait dit Dorian en prenant bien soin de ne plus tutoyer son futur gendre. Au fond, c'est peut-être la meilleure solution. Sinon, nous ne tarderions pas à nous crêper le chignon comme deux vieilles concierges. Nos points de vue professionnels sont fondamentalement différents, et il y a tout lieu de croire que rien en ce domaine n'arrivera jamais à nous rapprocher. C'est dommage, docteur Keller ;

vous savez combien je vous estime pour vos qualités de chirurgien et de praticien, autant que pour vos qualités humaines ; mais on ne peut travailler en perpétuel état de guerre froide. Quels sont vos projets d'avenir ?

— J'ai reçu une proposition pour un poste d'assistant en neurochirurgie à l'université de Zurich et, en même temps, de médecin-chef du service à l'hôpital... Je vais envoyer demain mon accord.

— ... Et toi, Angela ? murmura péniblement Dorian.

— Je pars avec Bernd, père...

(« Et moi, malgré ma réputation, mes succès, l'espoir de redonner vie à des pauvres êtres disloqués, je vais rester seul, abandonné comme un chien galeux, ou comme un vieillard. »)

— Oui, je comprends. Quand avez-vous l'intention de vous marier ?

— À Noël...

— Vous m'inviterez quand même, je pense ?

Angela en eut les larmes aux yeux. Elle ne put s'empêcher de lancer un regard suppliant au docteur Keller. Ne pourrait-on vraiment pas essayer d'arranger les choses ? Dire que toute une vie d'abnégation doit se terminer ainsi dans la solitude la plus absolue... Il n'a pas mérité un destin aussi pénible...

Pour Keller, la situation était délicate. Jamais il n'aurait cru que la séparation serait si dure, car depuis plusieurs semaines déjà, c'était à peine si le professeur lui adressait la parole, et d'ailleurs il était en train de former deux jeunes assistants pour remplacer son futur gendre. En cet instant décisif, il se rendit compte pourtant de ce qu'il perdait à jamais : non seulement une clinique modèle et un patron exceptionnel, mais un père, une famille, et un petit coin de patrie.

— Si cela peut vous arranger, monsieur le professeur, finit-il par avouer d'une voix tendue, je peux repousser mon départ à Zurich jusqu'au trimestre prochain...

Angela soupira de soulagement. Qui pouvait prévoir ce qui se passerait en trois mois ?

— Ce serait évidemment préférable, reconnut Dorian avec une désinvolture mal jouée. Un mariage dans de telles conditions, cela ne fait jamais bonne impression.

— Justement, approuva Keller. Et j'aimerais tout de même, avant de partir, mettre au clair cette histoire louche d'injections nocturnes et d'hypnose. Si quelqu'un se sert de mon nom pour exciter inutilement les malades, il est normal que j'essaie de le démasquer... D'ailleurs, je crois savoir de qui il s'agit.

— Kamphusen ? attaque Dorian directement, heureux au fond de cette diversion. Je sais que vous le détestez, mais de là à l'accuser d'un crime pareil !...

— N'oubliez pas que je l'ai giflé !

— Ah oui ? Je l'ignorais. De toute façon, permettez-moi de vous faire remarquer, docteur Keller, que quelque soit le motif qui vous oppose à un collègue, ce n'est pas une manière de régler les différends... Je vous trouve bien impulsif ces temps-ci.

Et le travail journalier reprit, avec sa régularité coutumière, électrochoc, séances d'hypnose, cures de sommeil, psychothérapie. Les rapports entre le docteur Keller et son patron s'étaient légèrement améliorés, depuis cette soirée de mise au point, et ils recommençaient au moins à dépouiller ensemble le courrier et à discuter les cas épineux, comme avant.

Quelques jours après la mort tragique de Gerd Sassner dans le lac, le professeur Dorian reçut une lettre de Bâle à la machine par une très mauvaise secrétaire.

« *Cher collègue,*

« D'après mes dernières expériences, j'ai pu conclure, à coup sûr, que la bêtise est un gaz qui, lentement et sûrement, détruit l'organisme humain. Que ce soit en politique, dans les affaires économiques ou culturelles, les signes se multiplient d'une manière inquiétante, précurseurs d'une catastrophe inexorable qui conduit à l'anéantissement de l'humanité.

« J'ai fait une découverte extrêmement intéressante à ce sujet : il existe dans le cerveau humain une minuscule soupape qui peu à peu perd son étanchéité, ce qui provoque l'échappement de ce gaz dont la propriété essentielle consiste à neutraliser la raison et la logique. Pour sauver l'humanité, il suffit d'une très légère intervention chirurgicale, à cerveau ouvert : rétablir l'étanchéité de cette soupape ; après quoi, l'être humain est capable de connaître un bonheur paradisiaque. Je ne vais pas tarder à pratiquer cette opération, et me permettrai, cher et honoré collègue, de vous tenir au courant... »

Le docteur Keller posa la lettre sur le bureau, en fronçant les sourcils : cas type de schizophrénie : obsession créationnelle. Et anonyme, qui plus est !

— Sans doute, mais en général, ces schizophrènes-là restent des théoriciens ; celui-ci, par contre, annonce qu'il va opérer les cerveaux humains.

— Des mots !

— Et s'il ne se contentait pas seulement de mots... – Brusquement, un silence pesant unit les deux savants l'horreur se peignit sur le visage de Keller. – S'il passe aux actes... nous sommes en présence d'un meurtrier, irresponsable, certes, mais qui nous prévient d'avance de ses crimes...

— Il faut prévenir la police immédiatement.

— Oui. La lettre vient de Bâle ; pourvu qu'il ne passe la frontière !

Une demi-heure plus tard, le bureau du professeur Dorian était transformé en salle de conférence de la commission criminelle, sous la présidence de l'inspecteur Ulrich Quandt.

— Est-ce que vous avez l'impression qu'on doive prendre ces menaces au sérieux ? demanda l'inspecteur après avoir lu plusieurs fois la lettre.

— Les malades mentaux agissent toujours sous l'empire de motifs très profonds.

— Et comment les reconnaît-on ?

— En temps ordinaire, on ne les reconnaît pas. Il peut très bien passer la frontière comme n'importe quel touriste paisible et se mettre à l'œuvre immédiatement.

— Autrement dit, il faut attendre la première victime ?

— En un sens oui, répliqua sèchement Dorian. Si on pouvait détecter la schizophrénie aussi aisément que les oreillons ou la diphtérie, notre travail en serait facilité, croyez-moi ! Un exemple. Nous bavardons très sérieusement de sujets professionnels ou philosophiques. Deux heures durant, comme deux personnages intelligents et cultivés. Et au moment de partir, vous prenez congé de moi et vous ajoutez, avec le plus grand sérieux du monde : « Et n'oubliez pas de transmettre mon meilleur souvenir à César... »

— Merci bien, fit l'autre avec un sourire mi-figue, mi-raisin.

— Cet exemple est authentique, monsieur l'inspecteur. Cela s'est passé avec un haut fonctionnaire, conseiller juridique de surcroît... Je suppose que, dans le cas qui nous occupe, je serai le premier averti.

— Quoi ? Vous croyez vraiment...

— Il m'enverra un rapport détaillé, avec l'expression de ses sentiments les plus cordiaux, vous verrez...

Depuis le drame, Luise Sassner vivait dans une retraite farouche, entourée de ses enfants et perdue dans la contemplation muette de ses souvenirs et de son bonheur perdu. Elle semblait un peu à la fois dans une existence purement végétative, incapable de combler le vide et de retrouver un stimulant.

Au point de vue juridique, la situation menaçait de tourner à la catastrophe. On ne délivrait toujours pas le certificat de décès,

puisqu'on n'avait pas retrouvé de cadavre. Sur ce point, ces messieurs se montraient intraitables : pour eux, Gerd Sassner était vivant. Il fallait attendre dix ans pour qu'il y ait officiellement prescription. Les compagnies d'assurances par contre se frottaient les mains, car tant que Gerd Sassner n'était pas mort, on n'avait pas à verser d'assurance-vie. Heureusement, l'usine continuait à tourner, au nom de Sassner, et Luise, de ce côté du moins et pour l'instant, n'avait pas de soucis financiers.

Une dizaine de jours après la disparition de Gerd, elle reçut à l'improviste la visite du docteur Keller accompagné d'Angela.

— Comment je me sens ? dit Luise, les yeux perdus dans le vague. Vous voyez, docteur. Je vis dans le passé. Seuls mes souvenirs me tiennent compagnie.

— Vous avez tort d'abandonner la lutte, risqua Keller en tournant nerveusement sa cigarette entre ses doigts.

— Quelle lutte ? Tout est fini maintenant.

— Puis-je vous parler franchement, madame ?

— Oui. Pourquoi ? Vous avez des nouvelles de Gerd ?

— Non. Ce ne sont que des suppositions... Il y a dans toute cette histoire quelques détails qui me paraissent curieux. Votre mari s'échappe en pleine nuit en emmenant son rasoir. Au bord du lac, on retrouve son pardessus, son chapeau, mais rien d'autre. Pas de cadavre, et rien de ce qu'il a emmené, ses affaires de toilette...

— Mon Dieu ! fit Luise toute pâle, en joignant les mains. Est-ce que vous voulez dire que...

— J'ai la ferme conviction que votre mari vit toujours.

— Mais où ? Et pourquoi s'est-il enfui ? Pourquoi ne donne-t-il plus signe de vie ?

— Est-ce qu'il avait de l'argent sur lui ?

— Je ne sais pas exactement, mais je le suppose, car nous partions en vacances, et il ne s'en va jamais les poches vides.

— Avez-vous retrouvé son portefeuille ?

— Non... Il est toujours dans son veston. Mon Dieu...

Luise bondit ; son visage rayonnait d'un espoir insensé.

— S'il vit... S'il vit encore... Ah ! docteur, je ne l'ai jamais dit à personne, mais, au fond de moi-même, je ne pouvais pas croire qu'il fût mort...

— Il nous suffit d'avoir la patience d'attendre... — Le docteur Keller lui prit les deux mains. — C'est uniquement pour vous transmettre ce message que nous sommes venus aujourd'hui vous trouver, madame. Pour que vous sachiez que vous n'êtes pas seule. Je crois que nous ne tarderons pas à revoir Gerd Sassner, ou du moins à entendre parler de

lui...

Il ignorait encore à quel point il frisait la vérité, et combien atroce cette vérité allait se révéler ; sinon, il n'aurait jamais souhaité revoir Gerd Sassner.

Il y avait deux semaines que Gerd Sassner s'était installé à l'Auberge du Gros Chêne. La pancarte portait une nouvelle inscription : « Clôture définitive ». Les quelques habitués, chauffeurs de poids lourds ou bûcherons, hochèrent la tête et passèrent leur chemin sans se creuser la cervelle.

Sassner passait de longues heures dans la tourelle transformée en repaire habitable. Ce qui l'attirait par-dessus tout, c'étaient les quatre fenêtres qui ouvraient sur l'infini de la forêt et du ciel. Dès qu'un oiseau apparaissait, il lui parlait comme à un être humain.

Un jour qu'il était à l'affût, il reçut le signe. Un gros oiseau au plumage à reflets bleus dans le rayon de soleil vint s'installer en face de la tourelle, sur le pignon du toit.

— Te voilà enfin, Génie, balbutia-t-il au comble de l'émotion. Donne-moi ta bénédiction et le courage d'exécuter ma mission.

À genoux sur le plancher vermoulu, il vit l'oiseau tourner trois fois sur lui-même avant de reprendre le large.

— C'est le signe, dit-il tout haut. Il est temps que je me mette au travail.

Sur ses indications, Ilse Trapps confectionna une poupée grande nature avec de la paille, du bois, des brindilles et une citrouille en guise de tête. Ensemble, ils lui mirent les vêtements d'Egon et la couchèrent sur la table d'opération.

Puis, vêtus tous deux de leur uniforme chirurgical, ils procédèrent au cérémonial sacré. Après s'être longuement lavé les mains et les avant-bras, Sassner passa à l'iode toute la partie supérieure de la citrouille ; il marqua au crayon rouge la ligne de trépanation.

— Tout va bien, Sœur Lucifer ?

— Oui.

Debout à ses côtés, Ilse ne pouvait surmonter la fascination qu'il exerçait sur elle, renforcée encore par l'atmosphère irréelle de cette scène digne de la sorcellerie médiévale. Elle n'avait pas peur, mais tremblait intérieurement d'une forme indéfinissable d'excitation érotique.

— Le pouls ?

— Normal.

— La tension ?

— Normale.

Elle connaissait bien son texte et jouait son rôle à la perfection. Sassner se pencha sur la citrouille et tendit la main droite :

— Scalpel !

Ilse lui passa la petite hachette. D'un seul coup précis, il fendit la citrouille en son milieu, et un flot de jus et de pépins s'écoula sur la table et sur le plancher.

— Incision parfaite, commenta le chirurgien. Vous voyez les cellules cervicales, Sœur Lucifer ? Voici les ganglions de la bêtise ; je les extirpe une fois pour toutes.

— Oui..., haleta Ilse en suivant avec des yeux fascinés le trajet des pépins censés contenir la bêtise humaine.

Ensuite, à l'aide de quelques bandes de leucoplast, Sassner rejoignit les deux bords de la citrouille.

— Vous voyez comme il est simple de délivrer l'humanité de cette gangue qui l'empoisonne, fit-il en considérant son œuvre avec une fierté rayonnante.

À ce moment-là, un ronflement sonore leur rappela l'existence d'Egon imbibé tous les jours de sa ration d'alcool. Il commençait quand même à devenir encombrant. On ne pouvait garder « ça » au Palais de l'Oiseau Bleu où se jouait la régénération de l'humanité.

Cette nuit-là, Ilse et Sassner chargèrent le malheureux dans la camionnette blanche et prirent la direction de l'autoroute. Quelques secondes leur suffirent pour le jeter au milieu de la chaussée ; après quoi, ils allèrent se cacher derrière les buissons.

Des phares... des moteurs ronflants poussés à bout...

— Ils conduisent comme des fous, commenta placidement Sassner.

Un coup de frein ; un deuxième coup de frein, un bruit de tôles et des cris. Sassner saisit la main glacée d'Ilse et entraîna sa compagne pétrifiée vers la bretelle.

Un attroupement se forma immédiatement sur la route autour d'une flaque de sang. Quelqu'un alla téléphoner pour appeler la police et l'ambulance. Des clignotants orange avertirent les automobilistes de ralentir l'allure. Tout le dispositif se mit en place.

Le docteur Keller et Angela Dorian descendirent aussi de leur voiture ; ils rentraient justement de leur visite à Luise Sassner.

Le mort gisait sur l'autoroute, les bras écartés, le visage en bouillie. Méconnaissable.

— Laissez-moi passer, fit à haute voix le docteur Keller. Je suis médecin.

— Trop tard, répondit un chauffeur de camion en se grattant le front. Il est complètement ivre, ce maccabée...

— Je vous jure qu'il était couché de tout son long sur la route, protestait le coupable, au bord de la crise de nerfs. Quand je l'ai vu, il était trop tard. Vous pensez bien que s'il avait été debout, je l'aurais aperçu de loin et j'aurais eu le temps de freiner...

Keller s'agenouilla auprès du mort. Aussitôt, une puanteur d'alcool le suffoqua et il fronça les sourcils d'un air étonné.

— C'est à peine croyable qu'un type qui sue l'alcool par tous les pores soit encore capable de courir sur une route à grande circulation !

Une sirène bêlante annonça bientôt l'arrivée de la police et de l'ambulance. Les badauds se rangèrent comme pour une parade, chacun adopta une attitude, comme s'il se sentait coupable. Un inspecteur débarqua et, après avoir claqué les talons et porté la main au képi, il jeta un coup d'œil sur la forme allongée par terre. Les effluves ne passèrent pas inaperçus ; son premier réflexe fut de renifler, puis il sortit un mouchoir.

— Ivre mort, hein ?

— Oui, répondit Keller.

— Qui êtes-vous ? demanda le policier méfiant.

— Docteur Keller. Je suis médecin, mais je n'ai pu que constater le décès.

L'inspecteur prit quelques notes, inscrivit quelques noms, adresses, numéros de plaques minéralogiques, puis l'ambulance repartit en promettant d'envoyer immédiatement un fourgon mortuaire avec un cercueil ; et le petit peuple avide de sensations inédites ne tarda pas à se disperser.

Après avoir jeté un coup d'œil à Angela, Keller proposa de garder le corps jusqu'à l'arrivée du fourgon, puis de l'accompagner à l'autopsie. En tant que chirurgien et neurologue, il était curieux d'avoir le résultat du test d'alcool. À son avis, d'après l'état du mort, il devait avoir été totalement incapable du moindre mouvement. Dans ces conditions, comment avait-il pu se trouver brusquement sur l'autoroute ? Serait-il par hasard tombé d'une voiture en marche ? Ou bien l'aurait-on poussé ? Ou traîné jusque-là ?

Pour l'instant, le docteur Keller garda pour lui ses réflexions. On aurait bien le temps d'épiloguer. Près de lui, Angela tremblait de froid ; il posa tendrement son bras sur les frêles épaules de la jeune fille et lui sourit d'un air embarrassé.

— Cet accident ne me plaît pas, lui murmura-t-il à l'oreille. Il y a quelque chose qui cloche dans cette mise en scène... Mais si tu y tiens,

nous pouvons quand même continuer notre route.

— Fais comme tu veux, Bernd. Si tu crois que c'est nécessaire.

— J'ai comme un curieux pressentiment...

Dix minutes plus tard, il suivait à allure réduite le fourgon mortuaire sur la route de Stuttgart et de l'institut médico-légal.

En revenant au Gros Chêne, Sassner et Ilse aperçurent dans le rayon des phares une petite voiture de sport arrêtée devant l'auberge, et une silhouette féminine en contemplation devant la pancarte.

— Ne t'arrête pas, murmura Ilse complètement affolée.

— Pourquoi ? répliqua Sassner en stoppant près de la petite auto. On ne peut tout de même pas abandonner cette pauvre femme en pleine nuit dans la forêt.

— Mais, Gerd, protesta Ilse en se cramponnant à son bras. Tout le monde croit que la maison est vide. Personne ne sait que nous y habitons.

— Allons, Satan, ne t'énerve pas et laisse-moi faire.

La femme s'approcha d'eux :

— Vous cherchez aussi une chambre pour la nuit ? Ici, tout est fermé. Je ne sais pas quoi faire. Ma voiture est en panne, je ne peux plus avancer, et dans ce trou perdu, il n'y a certainement pas de service de dépannage.

Sassner sortit de l'ombre :

— Je ne demande pas mieux que de vous aider, madame. – Sa voix de basse sembla produire un effet apaisant sur la jeune femme. Elle lui sourit. – Je vais essayer de pénétrer à l'intérieur de cette baraque. Un statisticien a prétendu qu'une clef sur vingt ouvre n'importe quelle serrure. Peut-être aurons-nous de la chance.

— Et après ? Nous ne pouvons tout de même pas entrer par effraction ?

Sassner essayait toutes ses clefs en se réservant évidemment le bon numéro pour la fin.

— Ça y est... Qu'est-ce que je vous disais ?... Entrez donc, madame ! Il y a même de la lumière.

La femme entra à pas prudents. Ilse Trappas consentit enfin à sortir de la camionnette ; son visage furieux reflétait une évidente hostilité.

— Gerd, reviens, s'écria-t-elle.

— Votre mari semble posséder quelque talent de cambrioleur, lança la jeune femme en souriant d'un air soulagé, car si Sassner commençait à lui faire peur, la présence de celle qu'elle prenait pour son épouse légitime la rassura totalement. – Regardez, on croirait que

la maison était habitée ! Il y a des bouteilles sur les rayonnages, et des nappes sur les tables !

— Vraiment, fit Sassner distrait.

En même temps, il envoya un geste impérieux à l'adresse d'Ilse. Elle le rejoignit d'un pas traînant avec le maximum de mauvaise volonté qu'elle osait manifester à son égard.

— Elle te plaît, hein ? grinça-t-elle. Grande et mince, élégante, parfumée !

— Ferme-la ! – La voix de Sassner se fit dure. – Passez par derrière, Sœur Lucifer, changez-vous et préparez tout pour une opération délicate.

— Mais... qu'est-ce que... tu vas faire ? gémit-elle.

Un regard de Sassner suffit à lui faire courber l'échine.

— Notre premier patient vient d'arriver... C'est un cas difficile. Vous ne l'avez pas entendue, Sœur Lucifer ? La batterie est morte et le contact entre le cerveau et la moelle épinière est rompu. Il faut faire une intervention radicale, avant qu'il ne soit trop tard. – Brusquement, il la prit et la serra sauvagement contre lui ; puis aussi brusquement, il la lâcha. – Va vite. Moi, je prépare la malade tout doucement ; il ne faut jamais brutaliser les malades. Et pas de questions, n'est-ce pas ?

Dans la salle du bistrot, la jeune femme contemplait les murs d'un air surpris. Sassner s'inclina profondément devant elle.

— Permettez-moi de me présenter. Docteur Dorianescu. Je suis chirurgien, neurochirurgien plus précisément.

— Enchantée. Et moi, je m'appelle Magda Hendle. Mon mari est chef de cabinet au ministère des Finances, à Stuttgart.

Sassner alla chercher une bouteille de cognac et en remplit deux verres.

— Tout ici paraît mystérieux et inquiétant. Si nous revenions tout doucement à la réalité ?

— Non...

Magda se sentait véritablement mal à l'aise. Cet homme lui faisait peur, mais il la fascinait en même temps par le charme indéfinissable qui émanait de toute sa personne, et par l'élégance de son style. Mais cette énorme cicatrice sur le front. Serait-ce un reste du duel étudiantin ?... Elle prit un des verres.

— Dorianescu... On croirait un nom balkanique, dit-elle d'une voix tellement oppressée qu'elle ne la reconnut même pas.

— Permettez tout d'abord que je salue en vous une dame charmante et pleine d'esprit ?... Oui, mon arrière-grand-père est originaire de la Roumanie, mais la génération suivante vient de Hambourg. Moi-même, je suis né à Constance... Vous voyez, ma

famille avait un faible pour les déplacements. Nous avons toujours été des oiseaux migrateurs, et c'est la raison pour laquelle nous avons des oiseaux dans nos armes ancestrales. De splendides oiseaux aux yeux d'or... À votre santé !

Dès qu'elle eut reposé son verre, il la prit par la taille, et l'embrassa comme un sauvage. Elle eut beau essayer de se défendre, la poigne de l'homme la serrait comme un étau.

— Vous êtes fou, hurla-t-elle quand il la lâcha, mais elle ne se sentait même plus furieuse, ni même affolée. Et si votre femme nous surprenait ?

— Ilse ne viendra pas, elle est très timide !

— À quoi bon tout cela, puisque nous ne nous reverrons plus.

— Justement, c'est pour cela qu'il faut jouir de la brève minute d'une rencontre de hasard. L'homme est beaucoup trop dépendant du passé et trop tendu vers l'avenir. Au détriment du présent, bien sûr. Nous sommes sur terre pour jouir... Ce n'est pas une philosophie, rassurez-vous, c'est seulement ma conviction intime. Encore un cognac ?

— Non ! Il me paraîtrait plus raisonnable que vous tiriez ma voiture jusqu'au prochain garage, comme vous me l'avez promis.

Derrière le comptoir, Sassner préparait un curieux mélange de volka et de genièvre :

— Je vais opérer la batterie, dit-il d'une voix vibrante d'émotion, tandis que dans ses yeux aux pupilles dilatées des points d'or dansaient comme des lutins. — Ce n'est rien du tout, vous verrez. Tenez, en attendant, buvez cela !

— Non, protesta durement Magda, laissez-moi tranquille !

D'un geste brusque, elle jeta le verre par terre, puis courut à la porte, mais il la doubla et lui barra le passage.

— Laissez-moi tranquille, hurla la malheureuse. Je vais appeler au secours... Votre femme...

— Décidément la batterie est complètement morte ; il n'y a plus aucun contact avec la réalité, grogna Sassner. Il n'y a plus que la chirurgie qui puisse la sauver.

Des deux mains, il lui serra le cou, jusqu'à ce que le corps s'amollît et tombât sur le plancher. Alors il frappa dans les mains et Ilse Trapps apparut immédiatement, pieds nus, vêtue de son tablier blanc et de son petit bonnet.

— Tout est prêt, Sœur Lucifer ?

En même temps, il déshabillait sa victime.

— Oui, Boss.

— Portons la malade sur la table d'opération. L'anesthésie a déjà

commencé à faire son effet...

Quelques minutes plus tard chacun était à son poste. Sassner caressa le corps brillant de la jeune femme en souriant de plaisir, tandis qu'Ilse se mordait les lèvres. Puis d'une voix cinglante, il ordonna : « Anesthésie ! »

Les cheveux en bataille, Ilse Trapps attrapa le marteau et d'un geste rageur, elle frappa le crâne de celle qu'elle considérait comme une rivale. On aurait pu la prendre pour une sorcière, avec sa figure ridée de jalousie et sa toison fauve.

— Maintenant, au moins, elle a cessé d'être belle, commenta-t-elle d'une voix rauque.

— Sans doute, mais l'anesthésie est totale, répondit Sassner en tendant la main droite. Le scalpel, Sœur Lucifer...

L'oraison funèbre d'Egon Trapps ne dura pas longtemps. On convint qu'il était imprégné d'alcool au point de pouvoir s'enflammer par simple combustion interne. On précisa aussi, d'un commun accord, qu'il n'avait pas pu se traîner seul sur l'autoroute, dans cet état semi-comateux.

Les soupçons de Keller trouvèrent donc rapidement un écho : on se trouvait en présence d'un crime, mais à part l'odeur pénétrante qu'elle dégageait, la victime n'avait aucun signalement particulier. La police n'avait pas reçu non plus d'avis de disparition ; on nageait donc en plein mystère.

Tout ce qu'on pouvait espérer, c'étaient les bavardages des voisins, car, bien souvent, les voisins se révélaient les meilleurs détectives. Il devait avoir quelque part une épouse ou un frère, ce pauvre type...

Le docteur Keller et Angela débarquèrent dès le lendemain à la clinique Hohenschwandt, les traits tirés et l'humeur sombre. Tous, malades et membres du personnel, accueillirent leur retour avec un soupir de soulagement.

— Sans vous, la vie ici est impossible, affirma Lucius III, l'empereur romain. Savez-vous ce que ce salaud de Kamphusen a eu l'audace de me répondre quand je lui ai ordonné le déplacement de mes légions de Trêves à Cologne ? « Mettez-vous au lit, c'est préférable !... » Vous vous rendez compte ? Il méritait d'être pendu haut et court ! Qu'est-ce que vous allez faire, cher Medicus ?

— Je vais le faire fouetter par les esclaves nubiens, Imperator, déclara Keller fermement.

— Parfait ! Je suis très content de vous, mon cher, et pour vous récompenser, je vous fait cadeau de trois jeunes adolescents blonds, ajouta-t-il en frappant dans ses mains.

Puis d'un geste plein de dignité, il s'enroula dans sa toge-couverture et déambula dans le couloir, tête haute.

Sœur Adèle le suivit des yeux en poussant un soupir, jusqu'à ce que la porte de la chambre dix-neuf claquât.

— Moi aussi, je suis soulagée de vous voir revenir, docteur. Les malades baignent dans une atmosphère d'inquiétude et d'agitation. Le docteur Kamphusen ne s'y prend pas avec assez de tact, et il les trouble.

— Et le patron ?

— Il opère... Il ne vit plus que parmi ses bêtes. Figurez-vous qu'avant-hier il nous a tous convoqués pour une démonstration abominable. Il avait extirpé les cerveaux de deux chimpanzés et les avait reliés à un cœur et à un poumon artificiels. Les deux cerveaux continuaient à vivre dans une cloche de plexiglas... Et ils réagissaient véritablement ! Quand le professeur claquait des mains, ils sursautaient. Quand il fit passer un courant d'air ou poussa un long cri, on vit les artères cervicales s'activer...

Elle se passa les deux mains sur la figure d'un air résigné. — Je ne sais pas si j'ai bien compris toutes ces explications, peut-être que tout ce que je vous raconte là, ce ne sont que des sottises... mais c'était atroce ! Des cerveaux grisâtres qui vivaient en dehors du corps... C'est à cela que travaille le professeur Dorian jour et nuit. Je suis contente que vous soyez enfin revenu, docteur, répéta-t-elle avec conviction.

— Je ne suis revenu ici que pour faire mes bagages, Sœur Adèle, répondit Keller en détournant les yeux pour éviter le regard effrayé de l'infirmière.

— Ce n'est pas possible, vous ne pouvez nous faire cela !

— Il m'est impossible de continuer à travailler avec Kamphusen.

— Eh bien, qu'il s'en aille, lui.

— Le patron veut le garder.

— Dans ces conditions, je crois que nous partirons tous !

— Et les malades alors ?

— Vous partez bien sans vous soucier des malades...

— Je ne suis qu'un cas isolé. On ne s'apercevra même pas de mon absence.

— C'est faux ! répliqua Adèle avec véhémence. Vous êtes le préféré des malades et du personnel, et personne ne comprendra que vous partiez... Est-ce que vous avez peur ?

— Peur ? De qui donc ?

— Du docteur Kamphusen... Si vous partez, on vous traitera de lâche, ce serait une amère déception pour tout le monde.

Le docteur Keller posa son bras sur les épaules de la vieille sœur. Après un moment de silence lourd, il finit par lui sourire sans rancune :

— Merci pour la gifle, Sœur Adèle.

— Je pense qu'elle n'était pas inutile... Vous restez avec nous, docteur ?

— Je ne sais pas encore...

— Parfait, si vous ne donnez pas de réponse ferme, tout n'est pas perdu...

Elle poursuivit sa course interrompue et entra chez la petite couturière qui ne cessait d'écrire des lettres. Depuis son entrée à la clinique, elle s'était découverte de nouveaux correspondants : la reine Sirikit, le camarade Kossyguine, le shah de Perse et Moshé Dayan en Israël...

Pendant ce temps, le docteur Keller alla de chambre en chambre pour reprendre contact avec les malades, puis, surmontant une répulsion instinctive, il se dirigea vers le pavillon VI.

La lampe rouge brûlait au-dessus de la porte de la salle d'opération, mais Keller n'en tint pas compte. Il entra sans frapper et alla se placer à la gauche de Dorian. Sur la table, un énorme orang-outan gisait, le cerveau à nu.

Kamphusen assistait ; il lança au nouveau venu un regard furibond par-dessus le masque buccal.

— Je suis venu te dire que je restais à la clinique, dit simplement Keller à voix haute.

Sans lever les yeux, Dorian répondit dans un chuchotement :

— C'est bien... Va te laver et viens m'aider. Je suis en train de supprimer les instincts primitifs d'Adam pour les remplacer par un comportement socialisé... Tout comme jadis, avec Johann.

Un quart d'heure plus tard, Keller revenait, habillé et ganté comme pour une véritable intervention chirurgicale.

— Kamphusen, venez près de moi. Keller se mettra en face...

Le regard que les deux concurrents échangèrent ressemblait à une déclaration de guerre.

Le soir même, en entrant dans sa chambre, le docteur Keller découvrit Angela Dorian assise sur son lit et plongée dans la lecture apparemment passionnante d'un magazine. La radio laissait entendre en sourdine un air de danse moderne. Angela paraissait changée ; elle ne ressemblait plus à elle-même avec sa minirobe bariolée, son maquillage appuyé et ses cheveux tirés en arrière et noués sur la

nuque avec un gros ruban écarlate. Dès que Keller entra dans la pièce, elle se renversa sur le dossier du divan, croisa ostensiblement les jambes et joua des orteils. Le type parfait de l'apprentie-vamp ; pourtant elle restait jolie.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? interrogea le docteur Keller d'un air amusé en ôtant sa blouse blanche. Sais-tu que le carnaval est déjà passé ?

— Il ne s'agit pas de carnaval. À partir d'aujourd'hui, j'ai l'intention de profiter des quelques années de jeunesse qu'il me reste encore, répondit-elle d'une voix calme.

— Ah bon ! Et pour te tenir compagnie, je vais être obligé sans doute de me laisser pousser une toison de beatle, et une barbe de moinillon, d'enfiler des pantalons si étroits qu'à chaque mouvement, ils menacent d'éclater ?

— Tu as tort de plaisanter. C'est sérieux ! Je suis heureuse d'avoir enfin l'occasion d'être seule avec toi pour vider mon sac !... Nous nous aimons, sans doute, mais nous ne nous connaissons même pas !

— Telle que tu te présentes là, sûrement pas !

— C'est pourtant ainsi que je suis au fond ! J'ai vingt-trois ans, tu sembles l'avoir oublié ! J'adore danser, rire, porter des minijupes et écouter du jazz !

— Et alors ? fit Keller légèrement troublé par cette attaque imprévue.

— Et alors ? – Angela s'agenouilla sur le divan. – Nous rentrons d'un congé de dix jours... Oh ! À condition de bien fermer les yeux, ce furent des jours heureux. La nature enchanteresse, les monuments historiques, vestige d'un passé glorieux, les musées, trois fois à l'Opéra, une fois au théâtre. Excursion en traineau avec des clochettes à travers la Forêt-Noire. Dégustation de truites à la chandelle. Il ne manquait que Mozart à l'appel. Et les nuits... Heureusement, il y avait les nuits pour oublier tout l'ennui des journées. Mais je veux vivre, moi, et pas seulement la nuit, tu comprends, Bernd ?

— Non !

Effectivement, il n'y comprenait rien. Qu'avait-il fait de mal durant ces dix jours qui pour lui avaient passé trop vite ? Dix jours enchanteurs, véritable voyage de noces.

— Tu ne comprends pas... Est-ce que nous avons dansé une fois ensemble durant ces vacances ?

— Non, avoua Keller bouleversé.

— Est-ce que nous avons vécu comme des jeunes ? J'ai failli exploser de jalousie en voyant les autres couples de jeunes. On voyait le soleil dans leurs yeux... Dans les tiens, on ne voit que la lueur des

projecteurs de la salle d'opération.

— Angela !

D'un bond, il voulut la prendre dans ses bras, mais elle se défendit.

— Reste tranquille ! J'ai compris pendant ces vacances de quoi allait être fait l'avenir... D'un ennui mortel, de médecine, de chirurgie et de cerveaux ! Uniquement de cerveaux ! J'étouffe Bernd ! Je t'assure, je n'en peux plus ! Je suis jeune et j'en ai marre de toutes ces circonvolutions du cerveau et de la renommée internationale du professeur Dorian... Les projets d'avenir ? Rien que des recherches, des électro-encéphalogrammes, des lobotomies... Non, non et non ! Je veux vivre, moi !

Cette fois, elle criait vraiment.

Keller éteignit la radio, et le brusque silence les oppressa plus que les vibrations ardentes du saxophoniste endiablé. Angela retomba sur le divan comme une poupée brisée.

— Où avons-nous passé notre dernière nuit, Bernd ? gémit-elle. À l'institut de médecine légale de Stuttgart, en compagnie d'inspecteurs de police mal éveillés et d'un cadavre puant l'alcool par tous les pores ! Tu crois que c'est drôle ? J'en ai marre de cette clinique, de ces fous, de ces cerveaux hideux ! Je n'ai jamais osé le dire à papa, et quand tu es arrivé ici, j'ai respiré de soulagement... Quelle déception ! Voilà que tu te transformes un peu à la fois en deuxième professeur Dorian.

Le docteur Keller la regarda longuement en silence, puis il murmura :

— Jamais je ne me suis douté de cela, chérie. Tu trouves que je suis vieux jeu ?

— Oui, Bernd. Mais à Zurich, nous allons changer tout cela, n'est-ce pas ? À Zurich, nous allons enfin commencer à vivre comme des êtres humains normaux.

— À Zurich ? – Keller baissa la tête comme s'il était coupable d'un crime. – Nous n'irons pas à Zurich, Angela...

— Quoi ? hurla-t-elle en se dressant devant lui de toute sa hauteur. Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je reste à Hohenschwandt... Je l'ai promis à ton père...

Sans ajouter un mot, Angela courut comme une folle ; elle faillit arracher la porte de ses gonds en prenant la fuite. Derrière elle, il ne resta sur le divan que le nœud écarlate et un parfum pénétrant. Pour Keller, c'était comme une couronne mortuaire qu'on dépose avec amour sur une tombe.

Deux semaines environ après la mort de l'ivrogne de l'autoroute – on ne pouvait l'appeler autrement puisqu'il n'avait pas encore été identifié –, la police découvrit sur un parking une petite voiture garée, tous phares éteints. À l'intérieur, une jeune femme au volant, abominablement mutilée.

Le lendemain, le professeur Dorian recevait une deuxième lettre de Bâle.

« Cher Collègue... »

Une lettre à vous donner le frisson...

La lettre arriva à Hohenschwandt pendant la visite des malades, heure sacro-sainte pendant laquelle le professeur Dorian n'existait plus qu'en tant qu'ami personnel de chacun d'eux.

Ce matin-là, la secrétaire se permit d'interrompre la visite, ce qui n'arrivait que dans les cas vraiment exceptionnels. Blême et tremblante, elle tendit à Dorian une feuille de papier, puis elle tomba à la renverse, sans connaissance.

Avant même d'avoir commencé à lire la lettre, le professeur eut le pressentiment du drame.

« Cher Collègue,

« Je suis heureux de vous apprendre que j'ai commencé à réaliser concrètement mes projets. L'ère de la grande paix sur la terre arrive !

« Permettez-moi de vous faire ici un rapport succinct : Patient : Magda Hendle, 32 ans. – Taille : 1,70m. – Poids : 63 kg. – Bonne santé, intelligence moyenne, deux enfants, cicatrice ancienne d'appendicectomie. – Cicatrice à la cuisse, vraisemblablement à la suite d'un accident. – Tempérament influençable... Elle est tombée amoureuse de moi au bout de quinze minutes à peine. Opération : trépanation par incision circulaire du crâne, ablation de toute la partie supérieure du cerveau... »

— Oh ! mon Dieu, bredouilla le docteur Keller. Il l'a scalpée et lui a ôté...

— Attends, ce n'est pas fini. – La voix de Dorian était méconnaissable.

« ... Aucune trace de l'âme dans les nombreuses circonvolutions du cerveau. Après l'ablation, lavage interne de la boîte crânienne avec une solution de Rex... »

Dorian s'interrompit et lança un regard étonné sur Keller.

— C'est un produit pour laver la vaisselle, expliqua celui-ci d'une voix sans timbre.

« Puis greffe de la masse cervicale dans une boîte crânienne débarrassée de tout corps étranger et en particulier de tout apport destructeur de la civilisation. Opérée en bonne condition, calme et patiente.

« Puis incision de la cage thoracique et lavage du cœur également au Rex... »

— Suffit... gronda Keller en arrachant le papier des mains tremblantes du professeur. Il a littéralement dépecé cette femme. Dire que ce monstre court en liberté et que personne jusqu'à présent n'a été capable de mettre la main sur lui !

— La lettre est de nouveau timbrée de Bâle... Pourquoi me l'adresse-t-il justement à moi ? Comment me connaît-il ? Je me demande si c'est un malade qui a séjourné chez nous...

— On peut vérifier les fiches...

— C'est le travail de la police... – Dorian reprenait peu à peu son sang-froid. – Il faut appeler immédiatement l'inspecteur principal Quandt, et pendant ce temps, nous allons jeter un coup d'œil sur les fiches, Bernd. Le docteur Wolter terminera la visite pour aujourd'hui.

Le docteur Keller suivit, la tête basse. Se pouvait-il qu'une horreur pareille fût devenue réalité ? Il était plutôt prêt à croire que ce n'était là qu'imagination perverse d'un fou...

Deux heures plus tard, il savait à quoi s'en tenir. L'inspecteur Quandt arriva en hâte à Hohenschwandt, dès le coup de téléphone de Dorian, et il amenait quelques photos prises sur l'autoroute Karlsruhe-Munich, à l'endroit où on avait découvert le cadavre de Magda Hendle. Les premières constatations médicales y étaient jointes.

— C'est la vérité mot pour mot, conclut Quandt. Il n'a oublié aucun détail... Mon Dieu, dans toutes les annales de la criminalité, je n'ai encore jamais entendu parler de cela... Je ne sais pas si vous vous rendez compte de ce qui se trame à Stuttgart ? Le mari est un haut fonctionnaire, le ministère de l'Intérieur a été alerté et exige d'être tenu au courant heure par heure ; et voilà maintenant cette sacrée lettre qui implique également le gouvernement de la Bavière... Est-ce que je peux téléphoner ?

— Bien sûr.

À Stuttgart, on respira de soulagement en entendant enfin quelques

détails concrets. Le commissaire principal fit envoyer sur-le-champ un hélicoptère à Hohenschwandt pour prendre possession de la fameuse lettre et, en attendant, il se la fit dicter par téléphone et l'enregistra sur magnétophone.

L'après-midi même, on constitua à Stuttgart une commission spéciale chargée de faire le point et, si possible, de circonscrire le champ d'action du monstre ; l'inspecteur Quandt fut instamment prié de se joindre à cette commission au titre d'observateur et de conseiller.

Toute la police de la route et la police montée furent réquisitionnées en particulier dans cette portion d'autoroute qui semblait suspecte. Jour et nuit, les moindres recoins, buissons et parkings demeurèrent sous le contrôle des soixante-neuf voitures noires à rayures blanches. Pas un automobiliste n'eut le droit de s'installer dans un parking avant d'avoir répondu à un flot de questions précises.

On réussit de cette manière à prendre en flagrant délit un nombre impressionnant de couples d'amoureux mineurs, sans compter les faux ménages et les invertis. Mais pas la moindre trace d'un fou atteint d'obsession sanguinaire.

La tension montait d'heure en heure au siège du commissariat principal ; on savait que quelque chose d'effroyable n'allait pas tarder à se produire, et on ne pouvait rien empêcher. La dernière phrase de l'horrible lettre du monstre était significative.

« Je me ferai un devoir sacré, cher collègue, de vous tenir au courant de mes efforts et des résultats des prochaines opérations. »

« Je vous souhaite de tout cœur une excellente soirée. »

Ilse Trapps partit très tôt le matin pour aller faire des achats en ville. Elle évita soigneusement les boutiques où elle était connue pour se perdre dans l'incognito des supermarchés et des libre-service.

Quand elle revint à la « clinique », Gerd Sassner était barricadé dans son domaine privé, la tourelle. Ilse se glissa comme une ombre dans la maison.

L'électricité avait été coupée la veille, car on croyait la maison abandonnée ; d'ailleurs, la facture précédente restait impayée, ce qui, aux yeux de l'administration, justifiait amplement cette mesure draconienne.

Mais il en aurait fallu bien davantage pour émouvoir Gerd Sassner.

— La flamme d'une chandelle n'est-elle pas plus chaude, plus intime aussi, que cette stupide ampoule électrique, avait-il conclu la veille. C'est elle qui a inspiré les chefs-d'œuvre immortels de nos plus

grands poètes, les révélations scientifiques de Galilée, les fondements des mathématiques de Leibniz et les cantates de Bach... Sœur Lucifer, rappelez-vous que, dans l'Égypte antique, Sinuhe le chirurgien pratiquait les trépanations les plus complexes à la lueur d'une lampe à huile ! Ne sommes-nous pas capables de faire mieux encore ?

À présent, Sassner donnait à manger aux corneilles, tout en dialoguant avec elles. La voix éraillée d'Ilse rompit le charme.

— Je t'apporte les journaux...

— Montre.

UNE FEMME ABOMINABLEMENT MUTILÉE DÉCOUVERTE SUR L'AUTOROUTE UN MONSTRE COURT PARMI NOUS...

La police sur pied de guerre...

— Tu as lu ? demanda-t-il paisiblement à la jeune femme.

— Oui.

— C'est affreux, ces meurtres. Tu as vu comment on l'a arrangée, la pauvre femme ? Il n'y a pas de grâce possible pour un monstre pareil ! Raison de plus pour débarrasser à tout jamais la terre de toute cette ordure... Que font nos malades, Sœur Lucifer ?

— Je ne sais pas, je viens seulement de rentrer...

Ilse ne réagissait plus. L'amour volcanique de Gerd acheva de consommer les derniers vestiges de son cerveau d'oiseau. La peur, le regret, le remords et la répulsion instinctive, tout était englouti ; elle était définitivement tombée en esclavage, et se sentait parfaitement à l'aise dans son rôle.

Vers midi, Sassner fit la visite, accompagné de Sœur Lucifer revêtue de son uniforme de circonstance.

La nuit précédente, après avoir reconduit Magda Hendle sur l'autoroute, Sassner n'avait cessé de hanter les parkings à la recherche d'une victime. Grâce à la complicité d'Ilse, il réussit à attirer hors de sa voiture Markus Peltzer, un bon vivant hanté par l'approche de la vieillesse... Le malheureux se réveilla sur un lit blanc, chevilles et poignets solidement ficelés ; et qui plus est, nu comme un ver. Il se mit à hurler, mais personne ne daigna répondre à son appel. Son cœur battait à tout rompre ; à moitié fou de peur, il attendait la crise cardiaque qui le délivrerait.

Dans la même nuit, un couple d'amoureux disparut aussi, Julius Hombatz et Agathe Vieholz, terrassés tous deux par un masque d'éther alors qu'ils étaient fort occupés l'un de l'autre à l'intérieur de leur voiture. Eux aussi se réveillèrent dans le même état que Markus

Peltzer. Ils partageaient tous la même chambre.

Soudain – il pouvait être aux environs de midi – la porte s'ouvrit brutalement ; le docteur et l'infirmière firent une entrée pleine de dignité. Trois paires d'yeux exorbités suivirent le moindre de leurs mouvements ; sur le moment, ce fut surtout la nudité impudique d'Ilse qui les sidéra.

— Déliez-moi ! hurla Agathe comme une hystérique.

Mais il n'en était pas question. Ilse allait de lit en lit, un plateau sur les bras, et elle distribuait des côtelettes aux malades. Sur le seuil de la porte, le chirurgien contemplait la scène avec une esquisse de sourire aux lèvres qui glaça le cœur d'Agathe.

— Qui... qui êtes-vous ? bredouilla-t-elle, soudain rappelée au sens des réalités. Où sommes-nous ici ? Dans un hôpital... ou dans un asile de fous ?... Hein ? Dites-moi, je vous en prie.

Ses yeux criaient de peur. Il lui semblait bien avoir lu quelque part que...

— Docteur, dit-elle en constatant que Sassner ne réagissait pas, docteur, je suis en parfaite santé.

— C'est ce qu'ils disent tous, mademoiselle.

Sassner s'approcha, tandis qu'Ilse cette fois parcourait la chambre avec un bassin à la main. Markus Peltzer rougit jusqu'au bout des oreilles comme un adolescent, ce qui le rendit d'autant plus furieux.

— Puis-je vous demander où nous nous trouvons ? dit-il d'une voix qu'il voulut hautaine, mais, dans la position où il était, il n'était plus question de dignité méprisante.

— Vous vous appelez Markus Peltzer ?

— Oui...

— Cinquante-cinq ans. Marié... Vous êtes malade...

— C'est faux ! Je suis en parfaite santé, moi aussi, docteur...

— Vous êtes malade, et je vais vous le prouver. Répondez à mes questions. Qui était Cléopâtre ?

— Une reine d'Égypte.

— Faux. Cléopâtre était la jument du capitaine de la troisième compagnie. Qui était le jeune Müller ?

Markus Peltzer ouvrit de grands yeux :

— Je... je ne sais pas. Est-ce que c'est très important ?

— Bien sûr ! – Sassner se tourna vers Agathe. – Et vous, est-ce que vous sauriez répondre à cette question ?

Agathe se contenta de hocher la tête :

— Et vous prétendez n'être pas malade ? Le jeune Müller est le fils du vieux Müller, et ceci est de la plus haute importance car, sans le

vieux Müller, il n'y aurait pas eu de jeune Müller.

Sassner se tut. Un silence atroce emplît la pièce. Les trois victimes eurent en même temps la révélation du sort qui les attendait, maintenant qu'elles étaient entre les mains du monstre.

— Et vous, reprit Sassner impassible en s'adressant à Hombatz. Vous êtes inspecteur des produits laitiers ?

— Oui...

— Dites-moi un peu quel est le pourcentage de matières grasses dans le flux cervical ?

— Quoi ?

— Il ne le sait pas ! C'est l'enfance de l'art !... Sœur Lucifer, veuillez noter, je vous prie. Quotient intellectuel : deux. Lavage complet du cerveau... À vous maintenant, dit-il en s'approchant d'Agathe. Vous êtes coiffeuse, hein ? Quelle était le couleur des cheveux de César ?

— Docteur, je ne suis pas malade... gémit la malheureuse.

— Ah ! Vous ne le savez pas non plus ! César était complètement chauve, ma petite ! Une patinoire à mouches... Sœur Lucifer ! Quotient intellectuel : deux aussi. Pour Markus Peltzer, disons quatre. — Sa voix cinglante empêchait la moindre objection. Madame, messieurs, réjouissez-vous d'avoir échoué chez moi. Vous serez les premiers à faire connaissance avec un univers tout neuf. Je vous opérerai demain et après-demain...

Et il quitta la chambre, suivi de Sœur Lucifer qui s'empressa de refermer soigneusement la porte. Derrière eux, un concert de hurlements s'éleva.

— Hum... fit Sassner en inclinant la tête, le chœur n'est pas au point. Il me semble que le ténor est enrôlé...

Au quartier général de la police régnait la confusion la plus complète. Tout le monde était sur les dents, le téléphone sonnait sans arrêt, les programmes de télévision étaient bouleversés, on montrait des images, des photos, des autos abandonnées, une jeune fille souriante, un aimable quinquagénaire...

Il n'avait pas fallu longtemps pour découvrir les deux voitures vides de leurs occupants, et pour identifier ceux-ci... Mais ils semblaient s'être littéralement volatilisés. On ne voulait pas encore se l'avouer ; cependant les pressentiments les plus noirs commençaient à peser sur tous. L'inspecteur Quandt téléphona immédiatement au professeur Dorian, et celui-ci confirma les soupçons :

— Ce sont les suivants... La série continue...

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Rien. Surveiller attentivement le périmètre qu'il fréquente. N'oubliez pas que ce monstre est fou ; donc, il n'est pas sur ses gardes. Un jour ou l'autre, il finira par se couper. Mais en attendant, qui peut savoir jusqu'où il poussera... la conscience professionnelle ?

Le professeur Dorian attendait le docteur Keller dans une pièce où régnait une semi-obscurité. Un écran recouvrait le mur du fond ; en face, calé par des livres, un projecteur ; sur les côtés, deux longues tables couvertes d'objets enveloppés dans des linges blancs. Impossible de savoir ce que cachait cette mise en scène. Keller ralentit instinctivement le pas.

Dorian paraissait dans l'euphorie ; il accueillit son visiteur avec une familiarité inaccoutumée.

— Tiens, mon vieux, lui dit-il en indiquant une chaise voisine du projecteur. Assieds-toi et, pour une fois, tâche de tenir ta langue. Je sais bien qu'au fond de toi-même tu bous de fureur, sans même savoir ce qu'il va se passer ; aussi, avant que nous commençons à nous disputer une fois de plus, je tiens à te dire ceci : si, après la projection de ce film, tu ne reconnais pas que nous sommes sur le bon chemin, tu n'es qu'un pauvre imbécile borné... Oublions tout ce qui a été dit jusqu'ici...

Keller ne l'avait jamais vu dans un tel état d'enthousiasme, pas même lorsque Johann, le gorille, s'était mis à chanter pour la première fois.

— Est-ce que Kamphusen aussi assiste à la représentation ? demanda-t-il en prenant place.

— Non. — Dorian hocha la tête. — À quoi bon ? Ce que montre le film, on aurait tout intérêt à le tenter sur lui, ça ne lui ferait pas de mal... Au fait, Bernd, que se passe-t-il entre Angela et toi ? Avant, elle n'arrêtait pas de prononcer ton nom, et depuis quelque temps, je ne l'entends plus jamais. Une brouille ?

— Oh ! Des différences de points de vue.

— Déjà ?

— En réalité, il s'agit de quelque chose d'essentiel... De vous, monsieur le professeur...

— Ah ! Ah !... Veux-tu renoncer à voir ce film, pour éviter de nouveaux ennuis ? Ne t'inquiète pas, je peux aussi bien continuer ma route tout seul. Je me disais seulement que mon gendre, un jour ou l'autre, finirait par prendre la relève... par poursuivre et achever mon œuvre... Eh bien, il arrive aussi à des professeurs de rêver béatement...

— Non, il ne s'agit pas de cela. – Keller fixait obstinément l'écran, pour n'avoir pas à subir le regard incisif de Dorian. – Angela voudrait que je parte d'ici... Elle veut que j'accepte Zurich, elle veut à tout prix quitter Hohenschwandt... pour toujours.

— Ce n'est pas possible, murmura Dorian effondré.

— Il fallait bien que tu l'apprennes un jour ou l'autre.

Comme il paraît chétif et vieux, tout d'un coup, se dit-il, pris de pitié. Un vieillard courbé par le poids de la vie.

— Elle veut me quitter ? répéta Dorian. Pourquoi ?

— Elle refuse de passer toute sa vie en compagnie des fous.

— Dire que tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour elle ! En dehors de mon métier, elle est toute ma raison de vivre... – Il posa les mains sur le projecteur comme s'il cherchait appui. – Bien sûr, je ne peux pas vous retenir, vous êtes jeunes et l'avenir vous appartient. Autrement dit, tu vas finalement accepter Zurich ?

— Oui. Mon amour pour Angela joue un rôle important dans mes décisions.

— Ce qui veut dire ?...

— Je vais ouvrir un cabinet de consultation.

— Quoi ? Un médecin doué comme tu l'es ? C'est une honte, Bernd ! Une trahison envers la science et envers l'humanité... – Il serrait les poings, tant la fureur le hérissait. – Un médecin vit pour le malade, tu m'entends ? C'est pour le malade que Dieu t'a fait don d'un esprit supérieur et non pour toi ou pour Angela ? Pour les malades, et non pour un petit coin de jardin derrière une petite maison, dans lequel tu fais pousser un petit peu de persil... C'est-à-dire... – Il se détourna brusquement, les bras ballants. – Jusqu'à présent, c'était Dieu qui créait l'esprit. Dans une dizaine d'années, il en sera autrement. Il suffira à un médecin d'inoculer l'intelligence dans le cerveau. Une simple piqûre... Selon la méthode Dorian-Keller.

— Je ne suis pas un utopiste.

Dorian rejoignit son projecteur :

— Est-ce que tu as déjà entendu parler de James McConnell, de Richard Gay et de Gerhard Ungar ?

— Non. Ce sont des Américains ?

— Oui. Des collègues. Depuis des années, ils travaillent sur les effets de la chirurgie ou de l'excitation mécanique en matière cervicale. N'importe qui peut transformer un être humain en abruti ; il existe assez de drogues, et tu connais les résultats de la lobotomie. Par contre, faire d'un idiot un être intelligent, c'est-à-dire dépasser la nature, dominer les lois immuables de l'évolution naturaliste..., voilà le fond du problème. C'est là qu'on trouve les artistes à l'œuvre, et

nous en approchons, Bernd. Le but à atteindre devient presque tangible, nous le voyons se dessiner nettement à l'horizon. Tu connais les ascarides ?

— Oui, fit simplement Keller.

L'attitude de Dorian le remplissait soudain d'épouvante. À quoi attribuer cette crise d'euphorie ? Pourvu qu'il ne fût pas en train de perdre la raison à son tour...

— Le professeur McConnell, de l'université de Michigan, a longuement observé ces vers, et il a constaté qu'ils se comportaient comme l'hydre du mythe : si on leur coupe la tête, ils continuent à vivre en partie double, si je puis dire. Un nouveau corps s'adapte à la tête, et les corps tronqués, de leur côté, produisent une nouvelle tête. Qu'on les coupe en deux ou en tranches, ils se reproduisent indéfiniment pour former des ascarides parfaits. En 1962, McConnell a réussi une expérience extraordinaire ; il fit passer un fil électrique dans le bocal rempli d'eau dans lequel il conservait ses ascarides, et installa une ampoule électrique par-dessus le récipient. Puis il alterna à intervalles réguliers lumière et courant électrique. Réaction instantanée des vers : ils se roulaient en boule sous l'action de la décharge électrique. Un peu plus tard, il se contenta d'allumer la lampe, à intervalles réguliers aussi, mais sans faire passer de courant. Résultat : les vers se roulèrent en boule, tout à fait comme sous le choc électrique.

Keller n'osa plus lever les yeux :

— Cette expérience a déjà été réalisée par Pavlov, dans ses études sur les réflexes digestifs..., risqua-t-il sans conviction.

— Erreur, mon cher gendre ! – Dorian fit entendre un petit rire sec. – McConnell inculqua à ses vers la leçon suivante : dès que la lumière s'allume, la secousse électrique suit ! Puis il leur sépara la tête du corps et attendit patiemment que les nouveaux corps soient arrivés à maturité. Il recommença alors l'expérience de la lumière... Les ascarides se roulèrent de nouveau en boule, comme si la décharge allait suivre. Autrement dit, les têtes avaient enregistré la leçon apprise, et les corps obéissaient.

Le docteur Keller cette fois garda le silence. Il commençait à entrevoir l'idée maîtresse de Dorian. Un frisson d'horreur le secoua : « Ce n'est pas possible, se dit-il. Voilà qui serait pire que le plus utopiste des romans. C'est anéantir toute idée d'âme et d'esprit. »

Dorian s'appuyait sur le projecteur. Le corps penché vers l'avant, les yeux fixes, on le sentait entièrement possédé par le sujet.

— Un pas en avant maintenant. McConnell observa les autres vers, ceux qui produisaient une nouvelle tête. Ceux-là, pensait-il, ignorent tout du mécanisme lumière-courant électrique, puisqu'ils ont perdu la

tête ! Erreur... Eux aussi se roulèrent en boule ! La science acquise était transmissible... Ce fut une véritable révélation miraculeuse qui entraîna une révolution dans la médecine : on pouvait transplanter l'intelligence comme on pratique une greffe de la peau. McConnell poursuivit ses expériences : il réduisit les vers « savants » en une bouillie qu'il donna en nourriture à des ascarides ignorants. Au bout de deux jours, il actionna sa fameuse ampoule : les vers « bien nourris » se roulèrent immédiatement en boule. Ils avaient assimilé la science en même temps que la matière organique.

— C'est une mauvaise plaisanterie, conclut Keller d'une voix rauque.

— Voilà exactement la réaction spontanée de presque tous les savants penchés sur les problèmes du cerveau. On tourna McConnell en ridicule... Cela se passait en 1962, et seuls quelques chercheurs, dont je suis, prirent ces expériences au sérieux. Je ne me suis pas contenté d'exciter les cerveaux ou d'activer leurs fonctions par une intervention purement chirurgicale ; j'ai fait aussi des recherches sur les possibilités de greffes de l'intelligence. Personne ne s'en est aperçu, car j'ai travaillé en cachette... Et maintenant, place à l'image.

L'écran s'illumina. Salle II du pavillon VI. Le professeur Dorian inocule un liquide incolore dans le cerveau d'un petit singe.

— J'ai tout filmé au déclencheur automatique, expliqua Dorian d'une voix rajeunie. — On sentait vibrer en lui une énergie toute neuve. — Ce singe m'a été envoyé par l'université de Munich deux jours avant l'injection que tu vois là ; il était encore vierge de toute expérience.

Scène II. Salle III. Trois singes devant une banane énorme, particulièrement appétissante. Mais aucun d'eux ne bouge ; ils restent assis placidement, sans même tenter de se l'approprier.

— J'ai mis ces trois singes à la diète complète pendant trois jours, avant de les filmer, poursuivit Dorian. Bien entendu, ils grognaient de faim. Dès qu'ils ont aperçu la banane, ils se sont précipités dessus, mais je l'avais reliée à un fil électrique ; ils ont reçu immédiatement la décharge et se sont reculés instinctivement. Opération renouvelée cinquante-trois fois... à la suite de quoi les singes ont refusé de toucher à n'importe quelle banane, malgré la faim.

Nouvelle scène. La cage des singes, vide. Sur le sol, deux grosses bananes à moitié épluchées.

— Après avoir tué l'un des singes, j'ai extrait son cerveau que j'ai broyé en y ajoutant du sérum physiologique et de l'acide phénique ; puis j'ai envoyé cette bouillie à l'institut de chimie organique de Munich pour la faire centrifuger jusqu'à l'obtention d'un concentré. Le 14 juin, j'ai mélangé de nouveau l'extrait obtenu avec du sérum physiologique et j'ai inoculé le liquide dans le cerveau du petit singe...

C'est ce que tu as vu sur la première image. Et maintenant...

Sur l'écran, le professeur Dorian apparut en tenue de salle d'opération ; il plaça le singe dans la cage et referma la trappe.

— Ce petit singe n'a pas mangé non plus depuis trois jours, et il commençait déjà à racler le bois de sa cage...

Le souffle coupé, Keller ne quittait pas l'écran des yeux.

Le petit singe se recroquevilla sur le plancher en regardant les bananes. Pas un mouvement. La peur se lisait dans ses yeux, et il garda une distance respectueuse entre lui et les fruits. Lorsque Dorian essaya de le pousser vers les bananes, il se défendit farouchement, battit des mains et des pieds et alla finalement se cacher dans un coin de la cage en poussant des cris.

— Comment sait-il que ces bananes peuvent être dangereuses ? interrogea Dorian d'une voix calme. Personne ne le lui a montré, et pourtant il éprouve une peur panique des fruits... En inoculant dans son cerveau un extrait du cerveau d'un singe « qui savait », je lui ai en même temps inoculé la « leçon ». Autrement dit, on peut transplanter, à l'aide d'une simple injection, l'intelligence, l'esprit, la mémoire, le génie d'un mort dans le cerveau d'un vivant ! Si on avait fait cette découverte plus tôt, on aurait réussi à immortaliser le génie d'un Schiller, d'un Mozart, d'un Einstein...

L'écran s'assombrit. Le docteur Keller se sentait comme ligoté sur son siège, glacé jusqu'aux os, le dos trempé d'une sueur froide.

— C'est de la démence..., bredouilla-t-il. De la démence pure...

— C'est l'avenir de l'humanité, mon petit ! On va pouvoir sauvegarder le génie et anéantir la sottise, on approche de la perfection... Tu comprends ce que cela signifie, Bernd ? Le paradis sur terre, à portée de la main ! L'injection miraculeuse ! Le cerveau va cesser d'être un sanctuaire impénétrable...

Keller était blême ; les commissures de ses lèvres s'agitaient sans qu'il pût s'en rendre maître. Effondré sur son siège, il incarnait l'anéantissement le plus absolu.

— J'ai peur, murmura-t-il d'une voix imperceptible. Je comprends maintenant Angela... À moi aussi, tu me fais peur... Entre l'expérimentation sur les singes et la tentative sur les êtres humains, il n'y a qu'un pas... Car tu en rêves déjà, hein ?

Le professeur Dorian approcha une chaise et s'installa près de son futur gendre :

— Je suis en rapport constant avec le professeur Gay, de la Western-University de Michigan, le professeur Ungar, du Centre Médical du Texas, et le professeur Cameron, du Médical College d'Albany. Nous avons confronté toutes nos expériences, nos

observations, nos déductions, les hypothèses et les résultats concrets. Nous avons étudié le cerveau millimètre par millimètre, pour en connaître exactement les fonctions et pouvoir les localiser. Mais nous en sommes resté là. Le « comment » faisait partie du domaine sacrosaint du divin. C'est faux, Bernd... L'homme est une substance, ou un conglomérat de substances, et les substances sont des produits chimiques qu'on peut isoler, étudier, modifier, transplanter.

Dorian se leva et alla dévoiler les objets cachés sur les deux longues tables. Plusieurs récipients en verre contenaient des cerveaux de singe, des masses informes et grisâtres ou des fragments de cerveaux. Deux petites éprouvettes en outre étaient remplies l'une d'une poudre blanchâtre et l'autre d'un liquide laiteux.

— Voilà ce que je me suis dit, reprit-il ensuite. Les formes de pensée, l'accumulation d'idées, de souvenirs, de connaissances, qui jusqu'à présent étaient considérées comme des processus naturels de croissance de l'intelligence, depuis la naissance jusqu'à la maturité, doivent être dirigées par une substance sécrétée à l'intérieur de l'organe, par l'organe lui-même. Quelle que soit notre taille, que nous soyons obèses ou maigres comme des clous, notre corps n'est rien de plus qu'une usine qui produit des substances chimiques et en détruit d'autres, au gré des besoins, qui divise, sépare ou réalise de nouvelles combinaisons chimiques... Rien que de la chimie ! Quelle est la substance qui favorise l'accumulation des idées dans le cerveau ? Nous le savons maintenant. C'est le RNS.

Le docteur Keller sourit avec indulgence :

— Le RNS ? C'est un des déterminants de l'hérédité !

— Oui. Les généticiens ont revendiqué pour eux tout seuls le RNS jusqu'à présent. Mais soyons un peu logiques : s'il existe une substance, capable de transmettre certains caractères d'un être à l'autre, cela signifie qu'elle est capable aussi d'accumuler le savoir et de le transmettre, d'accumuler les formes de pensée et de les transmettre, les souvenirs aussi... J'ai réussi à isoler le RNS pur.

Dorian souleva une des éprouvettes.

— L'autre contient cet extrait de cerveau que j'ai inoculé au petit singe. Dans les bocal, ce sont les cerveaux qui m'ont servi à réaliser les expériences des bananes... La nuit dernière, j'ai téléphoné au professeur Cameron, à Albany, et nous avons constaté que nous suivions le même chemin ; lui, il a même pris un peu d'avance. Il a fait une injection de RNS à une octogénaire qui présentait des symptômes très avancés de sénilité au point qu'elle avait même oublié son nom. Au bout de deux heures, cette femme parlait normalement, et avait retrouvé la mémoire. Récession spectaculaire de la sénilité...

Dorian revint vers le docteur Keller qui le fixait d'un regard

exorbité comme s'il descendait d'une autre planète.

— Maintenant, c'est à moi de jouer, Bernd. Je vais à mon tour battre Cameron d'une longueur en combinant le RNS avec de l'extrait de cerveau. C'est le début d'une ère nouvelle, celle des générations qui immortaliseront les caractères héréditaires. Par le moyen d'une injection miraculeuse, et du traitement chirurgical des maladies mentales par section ou jonction des connexions, selon la méthode que j'ai mise au point, d'ici deux ou trois générations, il n'y aura plus de fous ! – Dorian se redressa et fit face à son jeune collaborateur. – Voilà ma mission, Bernd, et c'est aussi la tienne... Et tu voudrais ouvrir un minable cabinet de consultations dans une banlieue enfumée ?

Keller se leva à son tour ; il chancelait ; il se sentait à bout de résistance. Dans deux ou trois générations, plus un seul fou ! Est-ce possible ?

— Je reste, dit-il d'une voix sourde. Je vais essayer de convaincre Angela. Quand... Quand as-tu l'intention de commencer à travailler sur le cerveau humain ?

— Je ne sais pas encore. Il me faut pour cela un donneur de toute première qualité et un receveur prêt à endosser, comme une seconde nature, l'esprit et le caractère d'un mort, avec toutes les conséquences que cela entraînera.

— Tu n'en trouveras jamais !

— Qui sait ? Même dans le domaine scientifique, ce sont souvent les hasards qui favorisent le progrès.

Le soir même, malgré une lassitude extrême, Keller provoqua la discussion annoncée avec Angela.

— Je suis content que tu sois là, Angi, dit-il avec un soupir.

— Tu es fatigué, hein ? fit-elle en lui caressant tendrement les cheveux.

— Oui.

— Tu crois que c'est une existence ? Est-ce que tu as parlé à papa ?

— Oui.

— Et alors ?

— Il me donne carte blanche pour Zurich.

— Formidable ! s'écria Angela avec impétuosité. Quand allons-nous nous marier ? et partir d'Hohenschwandt ?

Il lui lança un regard triste :

— Nous pouvons nous marier tout de suite, si tu veux... Mais nous ne quitterons pas Hohenschwandt.

Un lourd silence les opposa pendant quelques secondes.

— Je reste ici, poursuivit Keller d'une voix neutre. Ton père a

réussi à me convaincre que ma mission était ici... et la tienne aussi.

— Merci. J'ai compris.

Sans un mot de plus, elle se leva et sortit. Puis elle se mit à courir comme une folle dans le corridor. Mais Bernd ne chercha pas à la rattraper.

Le lendemain, elle avait quitté Hohenschwandt.

Sur la table, une feuille de papier portant quelques lignes :

« Je suis à Heidelberg, chez tante Lotte, et je ne sais pas quand je reviendrai. »

Cette nuit-là, Gerd Sassner était de nouveau parti en chasse.

Il faisait beau ; un ciel clair peuplé d'étoiles et illuminé par le croissant de la lune au sourire légèrement ironique invitait à la détente. Sassner était de bonne humeur.

De temps en temps, une voiture de police les arrêtaient pour vérification d'identité ; il présentait Ilse comme sa femme et lançait une plaisanterie pour faire rire les fonctionnaires de la police obligés de faire un travail de nuit sans grand intérêt. On les laissait passer, car la police n'avait aucune idée préconçue contre un couple, fût-il légitime ou pas.

— Il me faut une femme, dit Sassner sur le ton du bavardage le plus anodin. Il y a déséquilibre dans notre clinique, deux hommes pour une femme, et sans équilibre, il n'y a pas d'existence possible.

— C'est juste, se mit à rire Ilse. Si on perd l'équilibre, on tombe...

Sur un parking, ils aperçurent une petite voiture de sport, contre laquelle une femme, jeune semblait-il, était adossée ; elle était seule et fumait une cigarette.

— Voici ce qu'il nous faut, Satan...

La voiture obliqua vers le parking et s'immobilisa à quelques mètres de la jeune femme. Sassner et sa compagne ne firent pas un mouvement ; il observait attentivement la voyageuse solitaire, tandis qu'Ilse, déjà tiraillée par une jalousie naissante, serrait les poings pour ne pas crier.

La jeune femme s'approcha d'eux à pas lents, et se pencha vers Gerd ; des effluves d'un parfum de marque emplirent l'intérieur de la voiture.

— Vous venez du garage ? demanda-t-elle d'une voix claire avec un léger sourire. Je crois que j'ai des ennuis avec le carburateur, mais vous savez, je n'y connais strictement rien. Le moteur s'est mis tout d'un coup à tousser, puis il a calé. Une chance que j'aie pu encore atteindre ce parking.

— Vous êtes sûre d'avoir de l'essence ? demanda aimablement Sassner.

— Oh ! absolument. La jauge est à moitié course.

— On a souvent tort d'accorder trop de confiance à la technique... Allons voir ça de plus près.

Il souleva le capot et manipula au hasard quelques fils et quelques boutons ; il vérifia la jauge d'huile, le gicleur et l'allumage, puis essaya le démarreur.

Pendant quelques secondes, le moteur tourna péniblement, puis il mourut de nouveau. L'indicateur d'essence marquait zéro.

— Voilà le secret de l'énigme, dit Sassner. La jauge d'essence est faussée... Vous n'avez plus une goutte de carburant, madame, à part ça, tout va bien.

Il la considéra avec ce regard indiscret de l'homme qui sait apprécier à sa juste valeur la beauté d'une femme.

— Au moins une heure de perdue, commenta la jeune femme en regardant sa montre. On m'attend à Francfort pour une présentation de mode qu'il est impossible de remettre à plus tard.

Sassner jeta un rapide regard du côté de sa voiture ; Ilse Trapps fumait nerveusement une cigarette, appuyée sur la portière droite et les bras croisés. Sœur Lucifer enrageait... Sassner se tourna délibérément vers sa compagne.

— Comment vous appelez-vous ?

— Vera Sommer, dessinatrice de mode...

— Vera Sommer... Vos cheveux cachent toute la chaleur d'un ciel d'été...

— Merci. – Elle laissa perler un rire clair. – Pour un mécanicien, vous savez tourner les compliments !

— Je ne suis pas mécanicien. Je suis médecin.

Elle examina d'un œil critique les vêtements froissés du médecin, puis le visage grave aux traits fins.

— Et moi qui croyais...

— Comme on peut se tromper, n'est-ce pas ?... Je n'ai pas de jerrican, sinon je vous aurais dépannée. Le mieux que vous ayez à faire, c'est de téléphoner au service de dépannage du touring-club ; en général, ils répondent immédiatement.

— J'ai déjà téléphoné une fois, et je croyais justement que vous veniez de leur part.

— Dans ce cas, c'est parfait. Il vous suffit d'attendre un peu. – Sassner s'inclina solennellement. – Je vous souhaite un bon voyage et beaucoup de succès à Francfort.

Il sursauta. Ilse Trapps venait de faire claquer la portière de la camionnette, tandis que la voiture de dépannage venait se ranger près d'elle.

— Voilà la relève, fit Sassner en riant d'un air détendu. Vous allez avoir enfin de l'aide un peu plus efficace que la mienne. Bonne nuit.

— Merci, et bon voyage...

Elle le suivit des yeux avec une pointe de regret.

Ilse le reçut plutôt fraîchement ; ses yeux verts étincelaient de rage et d'incompréhension.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu deviens fou ?

— Tais-toi !

— Pourquoi tu ne l'as pas emmenée ?

— Silence, je te dis ! – Sassner se plongea dans un rêve inaccessible, ce qui augmenta encore la fureur d'Ilse.

— Elle ressemblait à Luise, fit-il enfin d'une voix monocorde.

— Luise ? Qui c'est ?

— Ma femme.

— Tu as une femme ?

— Elle est morte. Une nuit, elle était étendue près de moi, sans un mouvement. Je croyais qu'elle dormait, mais elle était morte. Je l'aimais plus que tout au monde.

— Eh bien, moi, je la déteste, je la déteste ! s'écria Ilse en laissant enfin libre cours à son hystérie refoulée.

Sans un mot, Sassner alla ouvrir la portière droite ; il tira la jeune femme hors de la voiture et se mit à la gifler en mesure avec un tel calme qu'elle fut incapable de réagir. Elle se laissa faire sans laisser échapper le moindre cri. Puis, d'un geste brutal, il la déshabilla complètement, l'enroula dans une des couvertures réservées aux victimes et alla la jeter dans la malle de la camionnette.

Alors seulement, Ilse se mit à pleurer, puis à hurler de peur ; ses yeux verts criaient grâce.

— J'ai aimé Luise par-dessus tout, répéta Sassner durement. Et je tuerai tous ceux qui diront la moindre chose contre elle. Compris ?

Ilse acquiesça d'un signe de tête. Sassner referma la porte et reprit le volant. Une heure plus tard ils étaient de nouveau au Palais de l'Oiseau Bleu.

Le lendemain vers midi, Angela Dorian téléphona de Heidelberg pour annoncer son arrivée. Son père poussa un soupir de soulagement, lui conseilla de bien se reposer et coupa rapidement la communication, malgré la présence du docteur Keller qui aurait bien aimé lui parler aussi.

— Non, mon petit. Laisse-la d'abord se détendre. D'ici quelques jours, elle sera en mesure de voir les choses avec plus de clarté. Il faut souvent de la patience avec les femmes, tu sais.

De nouveau, le téléphone sonna. Cette fois, c'était l'inspecteur

Quandt : on avait trouvé sur l'autoroute, près de Pforzheim, des vêtements féminins, mais ni voiture, ni victime.

— À part cela, aucun progrès dans l'enquête, monsieur le professeur. Je tenais à vous donner ces détails, pour le cas où vous receviez une lettre. Nous attendons maintenant un nouvel avis de disparition...

Dorian reposa encore une fois l'écouteur en poussant un soupir et fit part à Keller des dernières découvertes.

— Tu n'as pas été frappé par le fait que des disparitions ont toujours lieu sur le même tronçon d'autoroute ?

— Si, bien entendu, tout le monde l'a remarqué, et c'est pour cette raison d'ailleurs que la police patrouille sans cesse dans ce coin-là.

— La police, peut-être... mais c'est nous surtout qui devons en tenir compte.

— Nous ?

Dorian leva vers Keller un regard inquiet.

— Cette région s'appelle la Forêt-Noire... Voilà déjà longtemps que cette idée me travaille... Il faut maintenant que je te fasse un aveu : Angela et moi, nous sommes allés rendre visite à *frau* Sassner...

— Ah ? Et pour quelle raison ? — Dorian avait l'air consterné ; il tournait et retournait machinalement ses lunettes entre ses doigts tout en observant son futur gendre.

— À ton avis, Gerd Sassner est mort, et bien mort, hein ?

— Oui, bien sûr.

— Où est son cadavre ?

— Enfoui dans la vase du lac.

— Évidemment c'est la solution la plus simple. Mais, moi, je n'y crois pas. J'ai au contraire le sentiment très vif qu'il court toujours.

— C'est absurde, commenta Dorian d'une voix sèche, il s'est suicidé.

— Pour quel motif ?

Cette question fit au professeur l'effet d'un coup de matraque. Il savait ce que voulait dire Keller par là, et inconsciemment il attendait cette question depuis un certain moment déjà.

— Je sais, dit-il enfin, que mon opération s'est soldée par un échec. Depuis des semaines, je traîne avec moi ce boulet qui pèse sur mon âme plus que tu ne pourrais le croire. Je n'en ai jamais parlé, à qui que ce soit... J'ai passé des heures à examiner toutes les radios de Gerd Sassner et, en esprit, j'ai recommencé je ne sais combien de fois toute l'opération dans ses moindres détails... Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? Où se niche l'erreur ? — Il passa sur son front ridé une main

lasse, avant de poursuivre : – Nous en avons tous été témoins : les souvenirs de guerre s'étaient estompés, on a enterré la vieille bottine en grande pompe, Sassner a retrouvé sa gaité et sa joie de vivre. L'opération ne lui avait rien enlevé de ses facultés intellectuelles ni affectives... Et voilà que, brusquement, sans que rien pût le laisser prévoir, il se suicide. Il y a eu si je puis dire un court-circuit dans son cerveau. En suis-je responsable ? Voilà la question que je ne cesse de me poser et qui m'a torturé tant que je ne pouvais pas y répondre. Maintenant, je connais la réponse... Elle t'intéresse ?

— Je la connais aussi.

— J'ai fait une erreur, mais je ne sais pas encore ni où ni comment. L'opération a été mal faite, sous les yeux des neurochirurgiens les plus éminents du monde entier, et personne ne s'en est aperçu. Moi non plus. Nous n'en avons pour preuve que le suicide inexplicable.

— Et si Sassner vivait encore ?

— Bernd... – Dorian s'assit lourdement ; tout d'un coup ses genoux se mettaient à trembler. – Tu ne veux pas dire que ce monstre bestial... Non, ce n'est pas possible. Je te dis que c'est impensable, hurla-t-il comme s'il cherchait à se persuader lui-même.

— Pourquoi impensable ?

— Mon Dieu...

Quelques jours auparavant, il avait lui-même été effleuré par cet absurde soupçon, mais il était tellement plus facile et plus rassurant de se dire que Sassner gisait dans la vase du lac et que son cadavre inutile ne pesait plus sur la conscience du professeur responsable de sa mort stupide ! Pour arriver à chasser cette oppression, Dorian s'était jeté à corps perdu dans l'euphorie de sa nouvelle méthode de transplantation, mais le boulet restait obstinément en place.

On pouvait bien se dire qu'il mourait tous les jours des centaines de malades sous le bistouri du chirurgien, et s'il fallait chaque fois se lamenter ou se faire des reproches, plus personne n'oserait toucher un scalpel. Mais le cas Sassner était différent, car la voix de la conscience était celle de la vérité. « Tu as soumis Gerd Sassner à une intervention extrêmement osée, que personne avant toi n'avait pratiquée, tu t'es cru l'égal de Dieu, capable de créer l'homme nouveau, tu as pénétré sans permission sur un terrain vierge... » Durant ses insomnies, Dorian ne cessait d'être torturé par ces questions angoissantes, et il était à ces instants-là à coup sûr l'homme le plus solitaire du monde. Qui pouvait le rassurer ?

— *Frau* Sassner croyait aussi que son mari était mort, poursuivit Keller impitoyablement. Je lui ai demandé de me dire pour quelle raison un homme qui se jette dans la mort emmène ses affaires de

toilette et son rasoir électrique, et elle n'a pas su me répondre, bien sûr.

— Moi non plus... murmura Dorian.

— Parce qu'il est parti avec l'intention de continuer à vivre. Vivre dans un monde nouveau qu'il voulait bâtir lui-même. Pourquoi ? C'est une question inutile à poser à un malade mental. C'est à nous, les médecins, à trouver la réponse... Et je crois, moi, que je l'ai trouvée.

— Pour tuer, laissa échapper Dorian d'une voix morne. C'est bien ce que tu veux dire ?

— Oui.

— Dire que c'est mon scalpel et mes doigts qui auraient fabriqué ce meurtrier... Qu'est-ce qu'il me reste à faire ici... si c'est vrai ?

Le docteur Keller laissa passer quelques instants avant d'enfoncer le clou suivant. Il savait parfaitement ce qu'il leur restait à faire, mais Dorian s'y résoudrait-il ? Et puis, on ne pouvait se baser que sur des suppositions, voire des soupçons. Peut-être, en fin de compte, la réalité se révélerait-elle moins noire ?

— Il faut prévenir immédiatement l'inspecteur Quandt...

— Autrement dit, reconnaître à la face du monde entier que je suis chirurgien maudit, et que le créateur de ce fauve assoiffé de sang, c'est moi ?

— Tu n'es ni le premier ni le dernier à avoir un échec. Tu peux être certain que personne ne t'en tiendra rigueur !

— C'est mal connaître nos vénérés collègues, mon petit, ricana Dorian avec amertume. Ils vont foncer sur moi comme des vautours sur une charogne ! Ils vont crier au monde entier : « Nous en étions sûrs d'avance. Ces opérations-là sont criminelles, jamais nous n'aurions osé les tenter... » – Dorian se leva et alla s'appuyer contre son bureau. – Il n'y a qu'au vainqueur qu'on réserve un alléluia !... Le vaincu n'a plus que le droit d'être crucifié... Tu l'as dit toi-même, souviens-toi.

— J'avais une peur panique de cette opération. Est-ce un crime pour un médecin ?

Dorian réfléchit un instant, puis il reprit d'une voix plus paisible :

— Non, ce n'est pas un crime, mais il faut dominer sa peur, sinon il n'est pas de progrès possible. Où en serait la médecine actuellement si tous mes prédécesseurs avaient succombé à leurs angoisses ? D'ailleurs, on arrive très facilement à s'autosuggestionner soi-même.

Il saisit le téléphone :

— Je vais appeler Quandt. Peut-être va-t-il nous rire au nez, mais, au moins, notre conscience se taira une fois pour toutes... Il faut que je te fasse un aveu à mon tour, Bernd... Moi aussi, je crois que Sassner

vit toujours... Je sais que, depuis des semaines, je me mens à moi-même systématiquement.

L'inspecteur Quandt n'avait pas du tout envie de rire ; dès le coup de téléphone de Dorian, il commanda un hélicoptère pour se faire transporter d'urgence à la clinique Hohenschwandt.

Sans prendre la peine de faire des phrases, il entra immédiatement dans le vif du sujet. Pendant que Dorian et Keller parlaient, il prenait quelques notes, puis arpentait le bureau tête baissée comme un taureau prêt à l'attaque.

— Admettons qu'il vive encore, conclut-il. Croyez vous qu'un tel changement de personnalité soit possible ?

— Oui, répondit Dorian d'une voix ferme.

— Et c'est vous qui avez fait cela, professeur ?

— Involontairement, monsieur l'inspecteur. En pratiquant cette opération, vous pensez bien que j'étais loin d'envisager une pareille issue...

— Mon Dieu !...

Quandt avala d'un seul coup un double cognac.

Le docteur Keller lui tendit un énorme dossier contenant différents rapports sur les expériences pratiquées sur les singes et qui attestaient la réalisation de changements radicaux dans la personnalité.

— Que les avocats s'amuse à déchiffrer tout cela, dit Quandt en repoussant le dossier. Pour moi, votre parole me suffit. Qu'allons-nous faire maintenant ?

— À vous de juger...

— Je crois que l'essentiel, au début, est de faire passer un avis public pour que la population ne s'abandonne pas à la panique collective. Je pense qu'il est dans votre intérêt, monsieur le professeur, que votre nom ne soit pas prononcé.

— Je vous laisse juger...

— Nous allons produire un portrait de Sassner à la télévision en signalant seulement la disparition de cet homme. Si quelqu'un le reconnaît, nous en serons tout de suite informés... Il y a tout de même là une énigme que je n'arrive pas à résoudre. Il faut qu'il vive, qu'il mange, qu'il boive et qu'il dorme ! Il doit bien avoir des contacts avec d'autres personnes, et, surtout, il lui faut un local pour pratiquer ces opérations... En plein centre de l'Allemagne, au XX^e siècle ! C'est à y perdre son latin !

Il feuilleta distraitement le dossier Sassner, mais la vue des dessins, des radios, de ces cerveaux béants lui donna rapidement la nausée.

— Pourquoi ne laisse-t-on pas les hommes et les bêtes en paix, tels qu'ils ont été créés par Dieu ? demanda-t-il d'une voix contenue.

— Pourquoi ne risquez-vous plus de mourir d'une banale appendicite ? répliqua Dorian du tac au tac. Tout comme vos ancêtres du temps de Napoléon.

— Parce que la médecine a fait des progrès...

— Voilà... et croyez-moi, ce n'est pas le chemin le plus facile...

Une demi-heure plus tard, Quandt reprenait la direction de Stuttgart en hélicoptère. Les jours de Sassner étaient comptés, bien que personne ne sût au juste s'il vivait encore ou s'il dormait dans la vase du lac, comme on l'avait prétendu quelque temps.

Ilse Trapps avait tort de grelotter de peur. Arrivé à l'auberge, Gerd Sassner alla la délivrer. Roulée dans sa couverture, il l'emporta dans ses bras jusqu'à la maison, et la posa délicatement sur une table.

— Ne recommencez plus jamais, Sœur Lucifer, dit-il doucement en caressant le corps nu d'Ilse. La discipline, dans une clinique, est au moins aussi importante que la propreté. Où irions-nous si toutes les infirmières se mettaient à donner leur avis ? Il n'y a que la voix du patron qui compte... Pourquoi pleures-tu, Satan ?

— Oh ! pour rien. Comme ça...

— Tu as eu peur ?

— Oui...

— Mais enfin, comment peux-tu avoir peur de moi ? Je suis l'homme le plus pacifique de la terre, et je veux que tous mes semblables apprennent à vivre eux aussi dans la paix absolue...

Vers midi, recommença le rituel de la visite. Chacun des acteurs avait revêtu le costume de son personnage, et, l'un derrière l'autre, ils pénétrèrent dans la chambre commune.

Trois paires d'yeux les suivaient avec une anxiété évidente. Ils avaient crié pendant des heures, mais personne n'était venu à leur secours. Agathe pleurait ; elle ne pouvait faire le moindre mouvement, pas même lorsque la main caressante du « chirurgien » se promena doucement sur son corps nu. Julius Hombatz, le fiancé d'Agathe, se mit à hurler de jalousie, tandis que le quinquagénaire, obnubilé par les fesses rondes d'Ilse Trapps, avait du mal à maintenir le rythme de sa respiration.

— Veuillez prendre note, Sœur Lucifer. Julius Hombatz présente tous les symptômes de manie destructrice, dont le siège se trouve situé dans le pavillon de l'oreille, Regardez ces oreilles ! On croirait des récepteurs de radar. – Il fit mine de s'approcher du jeune homme mais un concert de cris gutturaux le retint. – C'est bon, laissons-le, le pauvre. On commencera par lui, ajouta-t-il en adressant un sourire à Ilse.

Impassible, Sassner s'aventura du côté de Markus Peltzer. D'un coup sec, il souleva la couverture, et, à la vue de la nudité effrontée du pauvre homme, il se mit à rire. Peltzer était écarlate ; il ferma les yeux.

— Regardez-moi ça ! ricana le chirurgien. Qui aurait pu croire que ce malheureux fût encore aussi vert ? Ma parole, vous lui plaisez, ma sœur... Il passera en second sur le billard.

— Je vous propose dix mille marks, gémit Markus Peltzer. Délivrez-moi, je vous en supplie.

— Je ne travaille pas pour de l'argent, mon cher, répliqua dignement Sassner. Mais au nom de l'humanité.

— Cinquante mille marks...

Sassner se tourna derechef vers Ilse avec un sourire indulgent sur les lèvres :

— Ce n'est plus avec le cerveau qu'il pense, mais avec le pénis. On va mettre bon ordre à tout ça ! Quelle heure est-il ?

— Deux heures, Boss.

— Parfait. On s'y met tout de suite. Préparez le premier patient, j'arrive...

Avant même que la photo de Gerd Sassner parût sur les écrans de télévision, la commission spéciale de Stuttgart était de nouveau sur les dents.

Aux premières heures de la matinée, on avait retrouvé sur le parking situé entre Baden-Baden et Offenburg trois blessés affreusement mutilés, mais vivants, enroulés dans des couvertures et couchés sagement l'un près de l'autre.

Un homme sans oreilles.

Un autre avec un énorme trou au front.

Une femme marquée de brûlures autour du nombril, comme on marque le bétail de choix au fer rouge.

L'inspecteur Quandt avertit immédiatement Dorian qu'il envoyait un hélicoptère à Hohenschwandt. On attendait le professeur de toute urgence à la commission spéciale.

Ils firent un détour par l'hôpital où les médecins gardaient jalousement les trois précieuses victimes. Dorian et Keller s'entretenaient longuement avec Julius Hombatz, Markus Peltzer et Agathe Vieholz, qui, d'ailleurs, il faut bien le reconnaître, n'en revenaient pas encore de s'en être tirés à si bon compte. Pourtant, dès qu'une porte s'ouvrait ou qu'apparaissait une blouse blanche, ils ne pouvaient s'empêcher de sursauter, tant le choc les avait traumatisés.

Dorian réfléchissait. Tout ce qu'on lui avait raconté pouvait fort bien s'appliquer à Sassner. À la rigueur... Pourtant quelque chose

clochait. Comme s'il devinait le cours des pensées du professeur, l'inspecteur Quandt frappa du poing sur la table pour réveiller les esprits somnolents.

— Faisons des hypothèses, s'écria-t-il d'une voix énervée. Et tout d'abord, les faits concrets : quelque part, une baraque isolée, composée de plusieurs pièces installées en chambres d'hôpital avec des lits étroits et de la literie blanche, des tables de nuit et des feuilles de température. Un homme qui se fait passer pour un médecin, toujours vêtu d'une blouse blanche, d'un tablier de caoutchouc, d'un masque de chirurgien. Il porte même un pantalon blanc et des sandales de caoutchouc blanches également, Agathe Vieholz s'en souvient parfaitement. D'après le témoignage de Markus Peltzer, cet homme parle bien, de manière posée et sensée, comme un vrai médecin. Tout cela porte à croire que nous nous trouvons effectivement en face d'un vrai médecin devenu fou. Et pourtant, dès qu'il se met à l'ouvrage, l'image se brouille. Les opérations telles qu'il les pratique sont l'œuvre d'un profane ; ce ne sont que des mutilations, dépourvues des rudiments élémentaires de l'anatomie. Nous savons cependant par expérience que, même devenus fous, dès qu'ils retrouvent les gestes professionnels, les médecins ne peuvent renier leur formation.

— Autrement dit, Sassner, murmura Dorian.

— Ce serait trop beau ! Et cette putain rousse qui se fait appeler Sœur Lucifer ? Comment Sassner a-t-il pu se coller avec ça ?

— C'est vraisemblablement elle la propriétaire de la baraque en question, intervint le docteur Keller.

— Et si nous nous trompons ? Si ce n'est pas lui... Est-ce que l'hypothèse d'un médecin devenu fou est à rejeter définitivement, monsieur le professeur ?

— Bien sûr que non. Évidemment, si on retrouvait le cadavre de Gerd Sassner..., ajouta-t-il en lançant un regard d'espoir vers l'inspecteur Quandt.

— Bon. À partir de demain, on va recommencer les recherches au fond du lac. Trois scaphandriers... – il prit quelques notes. – Vendredi, on saura à quoi s'en tenir, et si les résultats sont négatifs, samedi, nous faisons passer la photo de Sassner à la télévision... J'ai bien l'impression que nous n'avons guère avancé dans notre enquête, messieurs, conclut-il dans un soupir.

Le professeur Dorian et le docteur Keller profitèrent de leur voyage pour aller rendre visite à Angela à Heidelberg. Keller avait mis au point une série d'arguments frappants pour décider la jeune fille à

réintégrer Hohenschwandt, mais il se demandait avec angoisse quel genre d'accueil on lui réserverait.

Aussi fut-il agréablement surpris de sentir qu'Angela, au fond, s'attendait à cette démarche. Elle s'ennuyait ferme chez son philologue d'oncle qui vivait à l'époque du Germain antique et des Nibelungen.

Après le déjeuner égayé par la pétulante Tante Lotte, Angela Dorian et Bernd Keller réussirent à s'isoler.

— Vous avez des soucis ? finit par s'enquérir la jeune fille au bout d'un long silence lourd de réflexions.

— Oui. Imagine un peu ce qui va se passer si ce monstre est bien Sassner et si le public apprend l'origine de son dérèglement mental ? Ils vont taper sur ton père à bras raccourcis...

— Tu es sûr que c'est Sassner ?

— Oui.

— Et en quoi puis-je vous être utile, moi ?

— Ta présence suffit, Angi.

— Comme c'est intéressant ! fit-elle avec amertume.

— C'est plus que tu ne crois, chérie. Depuis ton départ, Hohenschwandt ressemble vraiment à une clinique. Il nous manque ton rire, ton parfum, ton âme...

— C'est au-dessus de mes forces, Bernd... Toute ma vie avec des fous !

— Écoute, pour l'instant, il ne s'agit pas de nous, mais de ton père. Sans nous, il est perdu. Il a besoin plus que jamais de notre soutien, et nous n'avons pas le droit de l'abandonner en ce moment... Hier, avant notre départ en hélicoptère pour Stuttgart, je l'ai surpris l'espace d'une seconde, dans son bureau, en contemplation devant le portrait de sa femme. L'expression de sa physionomie m'a bouleversé. Ce qui lui manque, c'est ta mère... Il est trop seul.

— Maman aussi détestait son métier et Hohenschwandt. Combien de fois me l'a-t-elle dit !

— C'est possible, mais elle est tout de même restée fidèle au poste... Comment réagirait-elle aujourd'hui ?

Angela sourit ; puis elle noua ses bras autour du cou de Bernd Keller :

— Tu ferais un excellent diplomate, chéri. Quand partons-nous... ?

Le retour à Hohenschwandt fut encore interrompu par une autre visite. Le docteur Keller s'était mis en tête d'aller voir *frau* Sassner pour la mettre au courant des dernières découvertes et des conséquences probables.

— Samedi au plus tard, elle va voir elle-même la photo de son mari à la télé, expliqua-t-il à Dorian pour pallier les protestations véhémentes de celui-ci. On ne peut pas ne pas la prévenir. Imagine un peu le choc, quand elle apprendra par la voix neutre du speaker ou par les grands titres du journal que Gerd... – Dorian baissait la tête ; l'humiliation de l'échec était totale. – J'ai une idée, ajouta-t-il prudemment, et je voudrais la soumettre à *frau* Sassner.

— Nous feras-tu l'honneur de nous mettre au courant ?

— Bien sûr... Sassner opère toujours dans le même secteur, sur cette portion d'autoroute comprise entre Baden-Baden, Stuttgart et Offenbourg, donc c'est dans cette région qu'il habite. Et c'est toujours sur les parkings qu'il recueille ses victimes et les débarque ensuite. Je me suis demandé comment il réagirait s'il se trouvait soudain nez à nez avec sa femme ?

— Quelle horreur ! bredouilla Angela, le cœur serré.

Une demi-heure plus tard, ils passaient la grille de la villa Sassner, et Luise les reçut immédiatement. Elle était habillée de noir et portait les cheveux tirés vers l'arrière en chignon, ce qui lui donnait un air à la fois sévère et très jeune. Depuis la disparition de Gerd, elle vivait très retirée, se consacrant exclusivement à ses enfants. Les chefs de service de l'usine et le syndic auraient aimé la voir prendre les affaires en main, car, jusqu'à la délivrance du certificat de décès de son mari, il fallait bien une tête pour assurer l'intérim, mais plus rien ne l'intéressait. Dorle et Andréas, par contre, après quelque temps de tristesse, où les souvenirs d'une famille heureuse et unie leur arrachaient un flot de larmes, furent bien vite repris par les soucis et les travaux scolaires, les amis et les distractions. Et en entendant parfois fuser les rires et tonner la musique de jazz, Luise instinctivement se bouchait les oreilles.

La visite inopinée du professeur Dorian réveilla les atroces souvenirs de Hohenschwandt, Benno Berneck et l'opération. Le docteur Keller raconta aussi brièvement que possible l'histoire du soi-disant chirurgien anonyme, et les soupçons qui l'avaient assailli depuis un certain temps. Ce fut évidemment pour Luise Sassner une révélation terrible, mais Keller parla avec une sobriété qui excluait d'emblée toute sensiblerie.

— Et mon mari... Vous croyez que Gerd serait ce... bredouilla la malheureuse.

Elle était bien entendu au courant des drames de l'autoroute, par les journaux et la radio, mais jamais encore il ne lui était venu à l'idée de faire le rapprochement avec Gerd. Son cœur s'arrêta de battre à cette pensée, et elle s'évanouit.

— Excusez-moi, dit-elle un peu plus tard en reprenant conscience,

mon cœur a du mal à supporter tous ces chocs. Mais maintenant, je me sens déjà mieux. – Elle tourna la tête vers le docteur Keller. – Continuez, docteur. Qu’avez-vous encore à dire ?

— Je me demande si je ne devrais pas plutôt me taire, comme me le conseille le professeur Dorian, dit-il, les yeux fixés sur le plancher. – Il ne pouvait supporter ni le regard de Luise Sassner ni celui de Dorian. Seule la présence muette d’Angela lui donnait la force d’aller jusqu’au bout de ce qu’il appelait son devoir. – Jusqu’à présent, nous ne tablons que sur des hypothèses, et peut-être que, en fin de compte, tout cela se soldera par un mauvais cauchemar...

— Qu’est-ce que vous attendez de moi au juste ? interrompit Luise d’une voix étrangement calme.

— Si votre mari est effectivement cet inconnu qui terrorise la région, il va certainement repartir bientôt en chasse. Une de ces nuits, il lui faudra retrouver d’autres victimes. Il vient d’en débarquer trois, et il est presque certain que cette mystérieuse maison forestière est vide, car les trois dernières victimes n’ont vu ni entendu personne d’autre. D’après mes observations en matière de psychiatrie, je crois pouvoir affirmer que les malades mentaux, en général, reconnaissent leurs proches, leur mère, leur femme ou leurs enfants, et qu’ils manifestent à leur égard une certaine docilité. Si nous arrivions à provoquer entre vous et votre mari...

— C’est absurde ! s’écria le professeur Dorian. Je m’oppose absolument à un tel procédé. Vous n’avez pas idée des dangers...

— Je n’ai pas peur, affirma Luise Sassner tranquillement.

— Mais si ce n’est pas Gerd Sassner ?

— Je resterai toujours à proximité, madame, promit le docteur Keller en saisissant les mains glacées de Luise. Je vous suivrai, et je m’arrangerai pour garer ma voiture le plus près possible de la vôtre. Il ne peut rien arriver...

— C’est bon. – Elle se renversa sur le dossier de son fauteuil et ferma les yeux. – Je vais tenter l’expérience cette nuit. Mon Dieu, pourvu que ce ne soit pas Gerd...

Dès onze heures du soir, Luise Sassner parcourut tous les parkings en y faisant chaque fois un arrêt d'une dizaine de minutes, le temps d'une cigarette. Sur le conseil du docteur Keller ils avaient choisi le tronçon Franckfort-Bâle, sur lequel Sassner opérait le plus souvent.

Elle conduisait sa petite voiture de sport beige, tandis que Keller avait loué une Porsche rapide afin de ne pas se laisser distancer par Sassner, le cas échéant.

Il était minuit dix lorsque Luise obliqua vers le parking de Kensingen. À minuit onze exactement, Sassner débouchait de la bretelle de Lahr. À peine treize kilomètres les séparaient l'un de l'autre.

C'était par une chaude nuit laiteuse ; un vent léger poussait les nuages vers la montagne et, pourtant, on avait l'impression d'avoir froid.

Luise alluma une cigarette. Dans le rétroviseur, elle aperçut la Porsche de Keller, tous phares éteints, qui s'estompait derrière les buissons.

La boule qui lui nouait la gorge se dissipa lentement et ses mains cessèrent de trembler. Elle n'était pas seule.

Minuit dix-sept. Gerd Sassner roulait lentement sur l'autoroute presque déserte. Il était seul, car Ilse Trapps s'était plainte de violents maux d'estomac et, pour plus de sûreté, il l'avait ligotée elle aussi sur un des lits blancs.

Minuit vingt. Luise Sassner écrasa sa cigarette. Avec sa lampe de poche, elle fit deux signes lumineux vers l'arrière. De loin, à travers les buissons, elle aperçut un point rouge à peine perceptible : attendre !

Le cœur battant, elle se renversa sur le dossier de son siège. L'autoroute était silencieuse, personne ne songeait à venir troubler le parking.

Minuit vingt-trois. Gerd Sassner approchait. Plus que trois kilomètres entre lui et Luise. Plus qu'un parking...

Lorsque la camionnette blanche obliqua lentement vers le parking de Kensingen, Luise venait d'allumer sa troisième cigarette. Aussitôt, elle l'éteignit, se renversa sur le dossier et cala ses genoux contre le

tableau de bord, comme pour parer un choc. Ses mains étaient agitées d'un mouvement convulsif. La peur lui serrait la gorge.

Dans la Porsche, Keller mit la clef de contact, prêt à démarrer. Il savait Sassner plus fort que lui ; inutile donc de se laisser entraîner dans un corps à corps. La seule chose à faire était de le surprendre brutalement pour qu'il prenne la fuite, et de le suivre. Nul ne pouvait prévoir ce qui se passerait après. Mais les chasses les plus sauvages se terminent toujours, d'une façon ou d'une autre...

La camionnette blanche dépassa très lentement la voiture de Luise et alla se ranger à l'extrémité du parking, juste à la sortie. Le conducteur éteignit les lumières, à peine si on devinait les contours de l'auto, comme une ombre impalpable protégée par quelques arbres et de temps en temps éclairée par les phares de l'autoroute.

Rien ne bougeait. On aurait pu croire que l'homme s'était volatilisé et que seule la voiture demeurerait sur le macadam, dernier vestige d'un spectre.

Luise Sassner tremblait de tout son corps. Elle avait l'impression d'étouffer ; son cœur battait. Mon Dieu, mourir dans cette cage d'acier, comme dans un tombeau... Elle fut obligée de baisser la glace et de passer la tête à l'extérieur pour ne pas hurler d'angoisse, mais il n'était pas question de sortir de la voiture. L'air frais lui fit du bien, le ciel étoilé la rassura, et derrière, cachée dans les buissons, la Porsche attendait toujours.

« Patience et calme, se disait-elle. Si c'est Gerd, tout se passera bien. Il va s'approcher de ma portière, je lui sourirai et je lui dirai : « Bonsoir, chéri. Viens, monte près de moi. Il est temps de rentrer, nous t'avons attendu si longtemps... » Et il montera, et je lui tiendrai les mains. Et demain... »

Oui, demain ? Il faudra prévenir la police et envoyer Gerd dans une cellule glacée et solitaire, parce qu'il est devenu le plus cynique des meurtriers ? Lui qui avait toujours refusé de tirer le moindre coup de fusil sur les animaux de la forêt...

Luise baissa la tête. Devant elle, dans la camionnette blanche, tout paraissait mort. On aurait dit que le conducteur épiait ce qui se passait derrière son dos. Il attendait son heure.

Gerd Sassner s'était installé à genoux sur le plancher de la camionnette et, par la vitre arrière, il observait le parking. Cette petite voiture et la tête blonde qu'on apercevait à l'intérieur l'attiraient, mais, par contre, la Porsche qui se cachait derrière les buissons l'inquiétait. Son instinct lui commandait la méfiance. Le propriétaire d'une Porsche peut se payer une chambre d'hôtel ; il n'a pas besoin de

dormir sur un parking d'autoroute ; s'il s'arrête, c'est juste pour souffler un peu ou fumer une cigarette.

À moins que... Sassner sourit d'un air moqueur. Serait-ce par hasard un collègue ? Ou un concurrent ? Je n'ai pas l'intention de me battre pour une jolie femme, mon cher, vous vous méprenez sur mes intentions. Mon seul et unique but est de changer l'humanité ; les petites aventures passagères et à bon marché ne m'intéressent nullement.

Il profita bientôt du passage d'un lourd camion à remorque pour sauter au bas de la camionnette et se glisser sous les arbres. Il se souvenait suffisamment des leçons apprises dans sa jeunesse, sous l'uniforme, pour avancer dans l'obscurité comme un chat, sans que rien ne vînt dévoiler sa présence. D'arbre en arbre, de buisson en buisson, il bondit, rampa, glissa jusqu'à ce qu'il eut atteint un poste d'observation parfait, à hauteur de la voiture de sport. Caché derrière un tronc d'arbre, il observa la jeune femme. Un rapide regard du côté de la Porsche lui permit de dévoiler les contours imprécis d'une tête masculine. « Ah ! Ah ! se dit-il. Je te dérange, mon petit. Heureusement que j'ai eu la bonne idée d'arriver à temps, sinon qui peut savoir le drame qui se serait déroulé ici ? »

Domage qu'Ilse ne soit pas venue, on aurait pu se partager la tâche. Pendant qu'elle aurait séduit le type, lui, Sassner, se serait occupé de la jolie blonde. Rien de plus simple. Un sourire enjôleur, une petite conversation à bâtons rompus, un peu de philosophie et, au bon moment, les deux mains autour du cou de l'imprudente... C'était facile, mais il fallait quand même un peu d'entraînement. C'était surtout les deux pouces qui devaient agir, en même temps, et au bon endroit... Alors, il suffisait de deux ou trois secondes pour réduire à néant toute velléité de résistance...

Sassner se plaqua au sol. De la Porsche, il vit poindre une brève lueur rouge, à laquelle répondirent quelques points de lumière blanche venue de la petite auto. La jeune femme passa de nouveau la tête au-dehors, le regard fixé sur la camionnette.

Dans le sous-bois, il y eut soudain un bruit de feuilles écrasées et de bois cassé. La femme tourna vivement les yeux vers la forêt ; on devinait qu'elle avait peur.

Ah, c'est ainsi ! Je les dérange vraiment. On se rencontre ici la nuit, à l'insu de tous, et on attend tout simplement que je disparaisse pour sauter dans les bras l'un de l'autre. Un homme marié peut-être, qui apporte des bonbons à ses enfants et des fleurs à sa femme. Et elle, elle a sans doute aussi un mari qui ne cesse de trimer pour son confort, et sans doute va-t-elle rendre visite à sa sœur malade...

Minuit trente-trois. L'heure du péché. Et l'heure du châtiment.

C'est moi qui te vengerais, se dit Sassner à l'adresse du mari trompé. Nous sommes frères, toi et moi, car moi aussi, ma femme m'a quitté. Non, pas de la même manière que toi... Luise est morte ; elle était couchée près de moi et puis, sans rien dire, elle est partie. Elle m'a abandonné sans prévenir.

Mais toi, mon vieux, ta femme vit... Ne t'en fais pas, je vais défendre tes intérêts... Sassner leva soudain la tête. La jeune femme était descendue de voiture et faisait les cent pas ; sa portière resta ouverte. Elle avait une démarche curieuse, saccadée comme une marionnette de bois, et elle ne cessait de tourner la tête à gauche et à droite, comme si elle s'attendait à être attaquée.

Dans la Porsche, l'homme baissa sa vitre.

Le docteur Keller se pencha légèrement.

— N'ayez pas peur, cria-t-il à l'adresse de Luise quand elle se fut légèrement rapprochée de lui. Je vois tout d'ici. Dès qu'il quittera sa voiture, j'allume mes phares et je fonce.

— Pourtant j'ai peur, murmura Luise. Et si ce n'était pas Gerd ?

— J'ai le pied sur l'accélérateur et le contact reste mis en permanence. Il ne pourra pas vous rejoindre sans que je le précède.

— Malgré tout, je tremble... – Elle lança un regard affolé sur la mystérieuse camionnette. – Pourquoi ne fait-il pas le moindre mouvement ?

— Il vous observe.

— Et si ce n'était qu'une voiture ordinaire avec un conducteur fatigué qui fait un petit somme ?

— Dans ce cas, nous nous serions dérangés pour rien.

— Je ne tiendrai pas le coup longtemps encore...

À pas lents, Luise regagna sa voiture. Trois mètres la séparaient de Gerd Sassner qui gisait plaqué sur le sol, comme un chat aux aguets protégé par l'ombre des arbres.

Il ne faisait pas un mouvement, et pourtant, son cœur se mit à battre furieusement dans sa poitrine.

« Ils attendent quelqu'un, se dit-il déçu. Ce n'est même pas un couple d'amoureux ; ils ne trompent personne, ils se contentent d'attendre. Qui peuvent bien être ces gens ? »

Subitement, comme une soupape qui se referme, son intérêt s'éteignit pour cette chasse à la femme ; sa folie meurtrière s'évanouit et avec elle ses instincts primitifs.

Il attendit que la femme blonde ait regagné son volant, profita de l'arrivée d'un poids lourd pour regagner sa camionnette et démarrer en trombe de ce terrain dangereux que son instinct lui conseillait de fuir. Le camion prit sa place.

Aussitôt, le docteur Keller sortit de sa cachette et alla rejoindre la voiture de sport.

— Ce n'était pas lui, murmura Luise, entre deux sanglots.

— J'ai bien l'impression que c'est à remettre en effet, confirma Keller. Tenez, prenez un peu de cognac, vous en avez bien besoin, *frau* Sassner.

Luise obéit ; elle était à bout de forces et de nerfs.

— Ce n'était pas lui, répéta-t-elle en souriant. Rentrons vite à Stuttgart maintenant, mais je vous préviens tout de suite, je serais incapable de recommencer. J'ai failli hurler de peur. Rien de plus oppressant que ce calme.

Elle finit par éclater en sanglots convulsifs, en se cramponnant au docteur Keller comme une noyée à sa bouée.

— Est-ce que vous avez noté le numéro de la voiture ? demanda-t-elle un peu plus tard, quand elle eut retrouvé ses esprits.

— Non... C'est idiot de ma part. Mais j'étais trop tendu, et je ne pensais qu'à vous observer, vous, pour le cas où...

— Moi non plus. Mais je sais que c'est une voiture d'Emmendingen.

— Bah ! Ce n'est pas tellement important, répondit-il en lui dédiant un sourire rassurant, Puisque, de toute façon, ce n'était pas la bonne voiture. Vous avez été très courageuse, *frau* Sassner.

— Merci. Mais je ne pourrais pas recommencer une deuxième fois, répéta-t-elle.

Pendant l'absence du professeur Dorian, la clinique Hohenschwandt avait été le théâtre d'une grande agitation. Le docteur Kamphusen, promu patron par intérim, réussit, tout à fait par hasard, à mettre la main au collet du « Keller nocturne » qui distribuait à tort et à travers des injections aux malades dans le but de contrecarrer les traitements, de semer le désarroi et de transformer la paisible clinique en une cage à fauves.

Une nuit, il fut appelé d'urgence par l'infirmière de service ; dans la chambre 26, *frau* Eisenreich faisait une nouvelle crise. Debout au milieu de la pièce, toute nue, elle s'entretenait avec un certain marquis de Reinville visible pour elle seule. Elle lui reprochait d'exhaler des effluves de sueur de cheval, et aucun argument n'arrivait à la faire taire : « Je déteste les chevaux, tu le sais bien, hurlait-elle dans le vide. Cette odeur me rend malade... malade... »

Quand l'infirmière s'approcha avec une seringue, elle fut accueillie par une furie ; coups de pied et coups de poing se succédaient à une cadence étonnante de la part d'une jeune femme aussi frêle ; elle

enjoignit aussitôt le marquis de Reinville de mobiliser une compagnie de fantassins contre la pauvre Lotte.

Le docteur Kamphusen se leva péniblement et alla se passer la tête sous la douche. La veille, il avait comblé sa solitude avec une bouteille de vodka, comme cela lui arrivait d'ailleurs de plus en plus souvent quand il se retrouvait seul dans sa chambre, face à face avec ses pensées, sa médiocrité et sa misère.

Car il ne se faisait aucune illusion sur sa valeur professionnelle et sur l'estime mesurée que chacun lui portait. Si Dorian le poussait, en ce moment, c'était uniquement pour nourrir sa rancune contre le docteur Keller ; quant à ce dernier, son mépris à peine déguisé était plus difficile à supporter qu'une bordée d'injures.

Contrairement à son habitude, il négligea l'ascenseur. Le grand bâtiment principal était plongé dans l'obscurité ; seules quelques lampes tamisées brûlaient dans les couloirs et dans les salles de garde des infirmières de nuit. Les malades dormaient du moins presque tous. De la chambre onze, lui parvenaient des grognements sourds. Cette chambre, appelée « la cellule », était entièrement capitonnée, car on y logeait les grands agités. Pour l'instant, elle était occupée par un millionnaire, Reinhold Webster, dont le cerveau se désagrégeait lentement sous la morsure mortelle de la syphilis. Il gisait sur son lit, solidement ligoté avec des courroies rembourrées, livide et le corps perpétuellement inondé de transpiration. Jour et nuit, il hurlait à la mort, comme un loup égaré dans la taïga. On lui faisait trois piqûres par jour, pas davantage, car on craignait que son cœur ne flanche, et, entre les piqûres, on le laissait crier. Tout le monde s'attendait à ce qu'un jour ou l'autre, le plus rapidement possible d'ailleurs, il succombât à un infarctus. On ne pouvait plus rien pour lui.

Le docteur Kamphusen fit un détour pour jeter un coup d'œil sur le malheureux millionnaire ; il était deux heures du matin. « Je lui ferai une piqûre en repassant, se dit-il, car le spectacle du corps arc-bouté maintenu par les courroies, lui coupait le souffle. Cela le calmera jusqu'au petit déjeuner. Quelques heures de répit. »

Au moment où il refermait doucement la porte capitonnée, il aperçut à l'autre extrémité du couloir, la porte d'une chambre qui battait sans bruit. Quelques secondes, puis tout rentra dans l'ordre.

Étrange, songea-t-il en se plaquant contre le mur pour voir la suite de l'épisode. Chambre dix-sept, occupée par un diplomate, paralysé des deux jambes et des deux bras. Il ne faisait pas le moindre mouvement, et personne n'avait pu encore sonder l'origine de cette paralysie purement hystérique. Un peu à la fois, son état avait empiré, et il n'était même plus capable d'assurer lui-même les fonctions nutritives et digestives ; on le nourrissait artificiellement... Il était

donc impossible que cet homme se soit levé de son lit, pour aller de lui-même aux toilettes par exemple. L'infirmière de nuit n'avait pas quitté *frau* Eisenreich, à l'étage inférieur... et pourtant une porte avait bougé.

Le docteur Kamphusen ne croyait pas aux fantômes. Le sang lui monta au visage. Sur la pointe des pieds, il se glissa le long du corridor sombre et, parvenu à hauteur de la chambre dix-sept, il posa l'oreille sur la porte.

Pas un bruit, pas un mouvement, pas la moindre lueur attestant une présence. Je ne suis pourtant pas idiot, se dit-il. Il y a quelqu'un dans cette chambre, qui n'a pas à s'y trouver en pleine nuit.

D'un coup brusque, il baissa la poignée et, en mettant le pied dans la chambre, il alluma l'électricité.

Le diplomate dormait paisiblement, les deux bras repliés sous la nuque. Quand son corps se détendait, dans le sommeil, et que sa conscience troublée n'intervenait pas, ses membres retrouvaient leur élasticité. Mais dès son réveil, ses bras et ses jambes redevenaient rigides et incapables du moindre mouvement.

La porte-fenêtre était entrouverte, et la tenture se gonflait sous l'action du vent. En trois bonds, Kamphusen arriva sur le balcon, juste au moment où un homme vêtu d'une blouse blanche enjambait la balustrade. Sans prendre le temps de réfléchir, il l'attrapa au collet ; de sa main libre, il le gratifia d'un bon direct au menton, qui mit fin momentanément à toute résistance, et il le ramena dans la lumière de la chambre.

— Vous ? s'écria-t-il en reconnaissant l'homme. Vous, Poldi !

Leopold Wachsner, infirmier au service I, travaillait depuis quatre ans à Hohenschwandt ; il passait pour un homme de toute confiance, calme et toujours prêt à donner de sa personne. Il leva sur le docteur Kamphusen des yeux horrifiés.

— Qu'est-ce que vous fichez là, Poldi ? – Sans attendre la réponse, il plongea dans les poches de la blouse blanche et en retira deux seringues à injection et deux boîtes d'ampoules. – Ainsi voilà démasqué le mystérieux « docteur Keller » nocturne, qui administre des piqûres aux malades pour les agiter encore davantage !

Il ouvrit une des ampoules et essaya de deviner à l'odeur ce qu'elle pouvait bien contenir. Mais le liquide incolore était totalement inodore.

— Qu'est-ce que c'est que cette saleté ? interrogea-t-il.

Poldi garda le silence. Kamphusen posa son matériel sur la table et lui donna une bonne paire de gifles mais pas un son ne s'échappa de ses lèvres.

— Qu'est-ce que c'est ? hurla Kamphusen hors de lui. Fais gaffe mon vieux ! À cause de toi, on me soupçonne, moi, depuis le début, et je n'ai jamais pu me défendre. Je sais bien que Keller me regarde de travers, et tu crois que, cette fois, tu t'en tireras à bon compte ?

Rien n'y faisait ; Poldi baissait la tête, obstinément confiné dans son silence. — C'est bon, reprit Kamphusen, on va s'y prendre autrement.

Il attrapa de nouveau Poldi au collet et le traîna jusqu'à la porte du onze ; là seulement, l'homme finit par se défendre sauvagement.

— Non ! Je ne veux pas ! Lâchez-moi !

Kamphusen le jeta dans la chambre, auprès du millionnaire hurlant, et referma vivement la porte. Il n'y avait pas de poignée à l'intérieur ; Poldi était bel et bien prisonnier, en compagnie d'un homme dont il pouvait tout craindre.

Le professeur Dorian rentra à la clinique le lendemain midi. Dès le portail, il fut accueilli avec de grands gestes et de grands cris et, dès qu'il put comprendre un tant soit peu ce dont il s'agissait, il se mit à courir jusqu'au bâtiment principal où l'attendaient les médecins réunis dans la grande salle à manger. Angela le suivait, tandis que le docteur Keller était demeuré quelque temps à Stuttgart auprès de *frau* Sassner. Le remords d'avoir failli à sa tâche en abandonnant son père dans un moment difficile et par simple égoïsme rongait la jeune fille. Dorian n'avait pas prononcé un mot, dans la voiture, mais il lui avait souri avec une telle tendresse reconnaissante qu'Angela en avait eu le cœur chaviré.

— Que se passe-t-il ? demanda le professeur d'une voix incisive, celle des grands jours, « la trompette du chef », comme on disait à Hohenschwandt.

— J'ai réussi à démasquer le mystérieux bonhomme qui faisait des piqûres aux malades, la nuit, monsieur le professeur, et je l'ai mis hors d'état de nuire.

— Vous, Kamphusen ? Tout seul ?

— Oui. Je n'en reviens pas moi-même, bredouilla Kamphusen.

— Qui est-ce ?

— Leopold Waschner, monsieur le professeur.

— Quoi ? Poldi ? — Bouleversé, Dorian se mit à nettoyer fébrilement ses lunettes. — Où est-il maintenant ?

— Au onze, monsieur le professeur.

— Eh ! Vous faites de l'humour noir, Kamphusen. Je ne vous connaissais pas sous ce jour-là... — Il examina furtivement tous les visages tendus vers lui et, tout d'un coup, son cœur se serra : est-ce qu'ils m'aiment un peu, ou bien suis-je pour eux uniquement le

tyran ?... – Je vous remercie de votre appui, messieurs, dit-il sèchement pour mettre fin à l'entretien. Croyez-vous qu'il ait eu le temps d'agir avant d'avoir été pincé ?

— Non, je ne crois pas, répondit Kamphusen pour tout le monde.

— Dans ce cas, au travail, messieurs. Si vous constatez la moindre trace de piqûre récente, prévenez-moi immédiatement, je serai dans mon bureau. Docteur Kamphusen, voudriez-vous avoir l'obligeance de m'amener Poldi, mais ne l'abîmez pas avant, je tiens à lui parler.

Dix minutes plus tard, deux infirmiers lui amenaient l'homme, comme on traîne un fou furieux ou un condamné. Dorian l'examina longuement sans prononcer un mot, tandis que, derrière Poldi, Angela surveillait un magnétophone invisible que le docteur Kamphusen attendait en silence, profondément enfoncé dans un fauteuil. Le professeur Dorian joua de nouveau avec ses lunettes.

— Poldi, fit-il soudain d'une voix douce.

Leopold Waschner sursauta ; ce ton presque triste le bouleversait :

— Monsieur le professeur...

— Que se passe-t-il, Poldi ? Voilà quatre ans que vous travaillez chez nous... Pourquoi avoir fait cela ?

Poldi devait se retenir pour ne pas pleurer. Face aux hurlements d'un fauve, il aurait su se défendre ; mais la tristesse infinie de Dorian lui déchirait le cœur.

— Je suis un salaud, monsieur le professeur, finit-il par exploser. Je le sais, et je n'ai pas d'excuse. Mais j'avais besoin d'argent...

— D'argent ? – Dorian se renversa sur le dossier de son fauteuil, il plissa les yeux d'un air particulièrement attentif. – Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé ?

— À vous ? Comme si vous aviez le temps de vous occuper des difficultés de vos collaborateurs ! D'ailleurs, vous n'auriez jamais accepté de me donner cet argent, vous êtes trop honnête pour cela... – Il contempla ses doigts d'un air embarrassé. – J'ai joué, puis je me suis inscrit à un club privé... Et il est venu une fille qui m'a complètement tourné la tête... Elle est devenue enceinte et on m'a accusé d'être le père, alors que je sais parfaitement que c'était une putain... Tout était contre moi, le groupe sanguin, le test de génétique... Il faut que je paie, sans compter les dettes de jeu... J'étais foutu... Comment aurais-je pu venir vous trouver avec toute cette ordure sur les mains ?

Dorian ne réagit pas. Voilà toute la confiance qu'ils ont en moi. Je ne suis que le patron, le Jupiter impitoyable, je ne sais m'adresser qu'à leurs cerveaux, et pas à leurs cœurs.

— ... Et brusquement, on m'offrait de l'argent. Des sommes fabuleuses qui me sortaient complètement de l'ornière. Les dettes de

jeu, la pension alimentaire, tout se réglait d'un seul coup. Pour cela, il me suffisait d'agiter les malades afin de semer la panique dans la clinique.

— C'est pour cette raison que vous avez joué les Judas ?

— Je n'avais pas le choix, monsieur le professeur. J'ai fait quelques piqûres aux malades les plus sensibles.

— Pourquoi accusiez-vous le docteur Keller ? interrogea Angela de son coin, d'une voix stridente.

Poldi tressaillit :

— Cela aussi faisait partie du programme. Panique parmi les malades, rupture des relations existant entre le professeur Dorian et le docteur Keller.

— Autrement dit, vous cherchiez ma perte ? intervint Dorian.

— Pas moi...

— Qui alors ?

Cette fois, il n'y avait plus trace de douceur ni de tristesse dans la voix du patron, mais une volonté inflexible et combative. Wachsner sursauta de nouveau, mais il garda le silence.

— Vous ne voulez pas le dire, Poldi ?

— Non, monsieur le professeur.

— Et si je vous remets aux mains de la police ?

— Je ne parlerai pas non plus. La semaine prochaine, toutes mes dettes seront réglées...

— Je paie tout, je vous achète ces noms à n'importe quel prix. Je suis prêt à payer une fortune pour savoir qui cherche à me perdre.

— Non ! – Wachsner tourna sur ses talons et rejoignit la porte ; mais il se heurta aux deux infirmiers. – Non, je suis peut-être un salaud, monsieur le professeur, mais il me reste quand même le sens de l'honneur. J'ai donné ma parole que je ne dévoilerai jamais un nom, et je la tiendrai.

— C'est bon, Poldi – Dorian se leva. – Montez dans votre chambre, je vais prévenir la police. Puisque vous prétendez que vous avez le sens de l'honneur, je compte sur vous pour ne pas bouger de là-haut avant l'arrivée de ces messieurs... C'est bien dommage, continua-t-il dans un murmure. Pendant quatre ans, je vous ai considéré comme mon meilleur infirmier...

Wachsner baissa la tête ; il pleurait.

— Ils m'ont eu, les salauds, gronda Poldi. Je ne pouvais plus leur échapper. Pardonnez-moi, monsieur le professeur. Pourtant, je peux quand même vous donner un renseignement : ce sont des collègues à vous, des collègues aussi célèbres et qui travaillent dans le même

secteur que vous.

— Merci, Poldi... Vous ne faites que confirmer mes soupçons. Vous n'avez pas trahi votre parole.

L'après-midi, on vint avertir Dorian que Leopold Wachsner s'était échappé de sa chambre par la fenêtre et le treillis.

— Je m'y attendais, commenta Dorian. Il s'est réfugié chez ses mandants. Prenons patience, messieurs... Nous n'allons pas tarder à avoir de leurs nouvelles. Croyez-moi, ils ne s'en tiendront pas là !

Ce jour-là, au Palais de l'Oiseau Bleu, il se passa un phénomène bizarre.

Au début de la matinée, Gerd Sassner se réveilla brusquement la tête tellement lourde qu'il dut la soutenir de ses deux mains. Il jeta un coup d'œil étonné sur Ilse Trapps qui dormait profondément à côté de lui, toute nue.

Sassner s'assit ; ses yeux, pour qui aurait pu les voir à cette minute, reflétaient le désarroi le plus complet.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il. — Mais comme il n'obtenait pas de réponse, il écarta les cheveux roux du visage de sa voisine et lui caressa la joue jusqu'à ce qu'elle se réveille. — Qui êtes-vous ? Pourquoi suis-je dans ce lit ? Où m'avez-vous emmené ?

Ilse Trapps s'étira en souriant, comme un souple serpent, et Sassner recula jusqu'au fond du lit pour éviter tout contact. À son grand effroi, il constata qu'il était nu, lui aussi.

Peu à peu Ilse sortait de sa bienheureuse inconscience ; elle fit mine de se coller contre Gerd, mais celui-ci la repoussa brutalement avec un air de dégoût.

— Voudriez-vous m'expliquer où je suis et comment j'ai pu parvenir jusqu'à ce lit ?

— Tu es une force de la nature, un volcan. L'essentiel, c'est que tu ne sois jamais saturé de l'amour. — Elle roula sur le ventre et considéra Gerd d'un air moqueur. — Je me demande bien comment tu t'y prenais avant. Deux, trois femmes par nuit, hein ?

— Je vous en prie ! — Il semblait sincèrement choqué.

— Qui êtes-vous donc ?

— Oh ! ça va !

Elle se remit sur le dos et, sans la moindre pudeur, commença à faire quelques exercices de gymnastique sous les yeux troublés de Sassner.

Tout lui paraissait étranger. Cette femme, le lit et l'armoire peinte de motifs criards, la table de toilette antique surmontée d'une glace

ovale, la chaise sur laquelle traînaient ses vêtements à lui, jetés en grande hâte, manifestement. Soudain son cœur se souleva. Il fut obligé d'aller en hâte jusqu'au lavabo, et en revenant, il s'habilla en se cachant pour échapper au regard effronté de cette rousse.

— Comme tu es marrant, Boss, fit soudain Ilse Trapps dans son dos, ce qui le fit tressaillir, car sa pensée s'évadait loin de là, dans une région confuse où se perdaient ses souvenirs.

Hier encore, je jouais avec Dorle et Andréas à cache-cache dans la forêt, et quand nous sommes rentrés à la maison, le couvert était mis. On mourait de faim, tous les trois, et il y avait du jambon fumé... Et après ?

Tout en se frictionnant à l'eau froide pour essayer de retrouver ses esprits, il sondait sa mémoire avec désespoir.

« Qui peut bien être cette fille ordinaire ? se disait-il. Et comment ai-je bien pu arriver jusqu'ici ? Mon Dieu, que va dire Luise ? Je ne suis au courant de rien, il me semble que j'ai un trou de mémoire. »

— Pourquoi tu t'habilles ? cria Ilse Trapps tout en agitant les jambes comme si elle faisait du vélo. On a bien le temps, la journée est longue... Si on déjeunait, qu'en penses-tu ?

Sans répondre, Sassner alla à la fenêtre. Il ne reconnaissait pas cette région. Les sapins, le ciel bleuâtre, l'air, tout lui rappelait la Forêt Noire, mais il était certain de n'avoir jamais mis les pieds dans cette maison avant. Le silence était total, troublé seulement de temps en temps par le bruissement des branches et le cri rauque des corneilles qui ne cessaient de tourner autour de l'étrange tourelle. La maison aussi semblait vide, à moins que d'autres personnes soient encore endormies. En bas, dans la cour, rien non plus ; les portes des écuries paraissaient solidement bouclées.

Sassner se tourna vers le lit :

— Où suis-je ? répéta-t-il.

— Bon, comme tu veux, Boss, répondit Ilse Trapps en riant. Monsieur le docteur se trouve au Palais de l'Oiseau Bleu.

— Quoi ?

— Oh ! ça suffit maintenant, éclata Ilse à bout de patience. Va donc préparer le déjeuner et reviens près de moi.

— Qui êtes-vous ?

— Sœur Lucifer.

— Comment suis-je arrivé jusqu'ici ?

— Par la porte. Et ensuite, par l'escalier... Si monsieur Casanova voulait bien apporter un verre de jus d'orange à sa marquise de Pompador, la marquise saurait l'en remercier...

Sassner se dirigea à pas lents vers la porte :

— Casanova n’a jamais eu l’occasion de rencontrer la marquise de Pompadour, grogna-t-il. Adieu.

— Tu n’oublieras pas le jus d’orange, chéri ?

Il descendit dans la salle où le désordre lui parut de plus en plus bizarre. Que s’est-il donc passé ? Dans sa tête, il y avait une sorte de bourdonnement, comme si on perceait un trou au vilebrequin ; parfois, un grincement de scie. Il dut s’appuyer contre le mur, les deux mains appuyées sur son crâne. De temps en temps, il sentait un affreux pincement au cerveau, et aussitôt ses yeux se mettaient à papilloter. Le monde devenait un amalgame informe et bigarré, mais le phénomène durait très peu et tout redevenait normal.

— Luise, cria-t-il, mon Dieu, Luise, où es-tu ?

Il fut pris de vertige soudain et tomba lourdement sur le sol, le souffle court et les membres raides.

Quand il s’éveilla, il se trouvait devant la porte du garage dont il essayait d’ouvrir les deux battants. À l’étage, nue devant la fenêtre ouverte, Ilse le contemplait avec un certain étonnement.

— Qu’est-ce que tu fais ? cria-t-elle. Tu t’en vas ? Je croyais que tu allais m’apporter un verre de jus d’orange. Tu es vraiment bizarre aujourd’hui, chéri.

Sassner leva les yeux. Le corps nu et blanc, éclairé par un rayon de soleil, l’attirait comme un aimant. Il s’en échappait une sorte de rayonnement magnétique auquel il ne pouvait résister. Son cœur battait à tout rompre.

— Il faut que j’aille rendre visite à un malade, dit-il enfin. Préparez la salle d’opération, Sœur Lucifer. Ce sera une intervention délicate... J’ai observé les oiseaux... Je vais aller chercher l’être qui sera enfin capable de voler comme les oiseaux bleus...

Il sortit rapidement la camionnette blanche du garage et démarra en trombe sans tenir compte des cris effrayés et des gestes désordonnés d’Ilse Trapps, toujours penchée à son belvédère, nue comme un ver.

À Stuttgart, au sein de la commission spéciale, l’agitation était à son comble. On savait maintenant qui était le monstre assoiffé de sang qui terrorisait la région. La photo de Gerd Sassner traînait sur toutes les tables et la police se trouvait complètement décontenancée. Jusqu’alors, dès qu’on mettait la main sur un criminel, on l’enfermait à double tour. Cette fois, il s’agissait d’un fou. « D’un fou intelligent, messieurs », comme l’avait précisé l’inspecteur Quandt, et ce paradoxe provoqua un frisson dans l’assemblée. « En principe, le temps travaille pour nous, car le criminel, qu’il soit fou ou non, finit toujours par se

faire pincer à plus ou moins brève échéance. Il suffit donc d'attendre patiemment. Mais, ici, attendre entraîne de nouvelles horreurs et de nouvelles victimes... »

En effet, peu de temps après la publication officielle à la télévision de la photo de Gerd Sassner, la commission spéciale avait reçu un coup de téléphone d'une certaine Vera Sommer qui prétendait avoir rencontré cet homme une nuit, sur l'autoroute. Elle n'avait d'ailleurs pas eu l'impression de se trouver en face d'un criminel, car il s'était montré extrêmement poli et serviable à son égard. Mais elle le reconnaissait, sans erreur possible ; il conduisait une camionnette blanche avec un numéro d'Emmendingen, cela l'avait frappée. Il était avec sa femme, une rousse assez rondelette et qui semblait avoir mauvais caractère.

On ne savait pas grand-chose encore, mais malgré tout, l'étau se resserrait. La rousse qui jouait le rôle de l'infirmière... la camionnette blanche... Emmendingen...

— Il faudrait passer tout ce coin au peigne fin, poursuivit l'inspecteur Quandt. Des nouveaux venus, ça ne peut pas passer inaperçu aux yeux curieux des voisins... Pourquoi n'a-t-il pas touché à Vera Sommer ? Comme quoi, avec les fous, on peut s'attendre à tout. Leur comportement n'a aucun rapport avec la logique. Encore une énigme dont le professeur Dorian doit détenir la clef. En tout cas, cela concorde parfaitement avec les indications qu'il m'a données.

Quandt essaya plusieurs fois ce soir-là d'appeler la clinique Hohenschwandt, mais la ligne était sans cesse occupée.

— C'est le grand branle-bas là-bas, conclut-il philosophiquement en décidant de remettre son coup de fil au lendemain. Je ne savais pas qu'on se servait tellement du téléphone chez les fous...

Bien entendu, dans sa retraite, Luise Sassner avait vu elle aussi son mari sur l'écran de télévision. Une voix neutre expliqua que cet homme, Gerd Sassner, ingénieur chimiste, était porté disparu depuis quelques semaines, et qu'on le soupçonnait d'être l'auteur de plusieurs délits. Il était généralement accompagné d'une femme à l'opulente chevelure rousse et pilotait une camionnette blanche, vraisemblablement une Opel-caravane...

En entendant ces précisions, Luise Sassner sursauta ; elle ne put retenir un cri d'effroi.

La camionnette blanche sur le parking !

Elle l'avait bien vue se glisser à sa gauche et s'arrêter à dix mètres de là. Puis sans que rien apparemment n'ait bougé à l'intérieur, elle était repartie ; c'était à ce moment-là que Luise avait remarqué l'indicatif d'Emmendingen.

Gerd.. C'était lui, sans aucun doute. Dix mètres à peine les avaient

séparés et personne n'en avait rien su. Il a certainement observé la petite voiture en stationnement, mais, gêné sans doute par la présence de la Porsche du docteur Keller, il était reparti sans se démasquer.

Le cœur de Luise se mit à battre. Que serait-il arrivé si elle avait été seule ? Gerd l'aurait-il abordée ? Elle lui aurait dit simplement : « Viens, nous rentrons, il se fait tard... » Est-ce qu'il aurait reconnu sa femme ? Ou l'aurait-il traitée avec la même cruauté que ses autres victimes ?

Et cette femme, cette rousse... Mieux valait n'y pas songer.

Luise éteignit l'écran ; elle ne pouvait plus supporter cette voix anonyme qui invitait toute la population à partir en chasse contre Gerd.

Nous nous sommes rencontrés une fois... Pourquoi ce hasard ne se reproduirait-il pas ? Fallait-il oser, ou bien était-ce vraiment de la folie ?

Le docteur Keller était reparti le matin même. À la suite d'un long coup de téléphone en provenance de Hohenschwandt, il avait pâli, puis s'était excusé de devoir partir de toute urgence. Sans aucune explication.

Et cette rousse qui ne quitte pas Gerd d'une semelle...

Luise avait l'impression que sa tête allait éclater. Il fallait faire quelque chose ; on ne pouvait pas rester là, inactif, et attendre que le pire se produise.

Le soir même, elle téléphona à sa sœur, de Heilbronn, pour lui dire de venir immédiatement. Une heure de taxi...

— Ne me pose pas de questions, Lilo. Occupe-toi des enfants, et si jamais mon absence devait se prolonger, surtout, ne te fais pas de soucis, je ne crains rien.

Elle s'habilla d'un tailleur que Gerd aimait particulièrement et qu'ils avaient d'ailleurs acheté ensemble à Paris, dans l'espoir insensé qu'il éveillerait quelques souvenirs, elle passa une paire de bottes de cuir. Une petite valise lui suffisait, elle n'aurait sûrement pas l'occasion de faire des frais de toilette.

À minuit onze exactement, elle s'engageait sur le tronçon d'autoroute Karlsruhe-Bâle. Sans hâte. Un court arrêt à chaque parking, le temps d'une cigarette.

Plus question d'avoir peur. Elle se sentait paisible, sûre d'elle et décidée à aller jusqu'au bout cette fois. Ne pas penser à la rousse. De temps en temps, elle se heurtait à des contrôles de police, mais à part cela, tout semblait parfaitement calme, dans les alentours.

Lorsque, vers trois heures du matin, en approchant de la sortie vers Bad Krotzingen, elle aperçut une silhouette féminine au bord de la

route... À la lueur des phares, elle put constater que la femme, jeune et débraillée, agitait les bras et clopinait en marchant. Luise vint se ranger sur le bas-côté et baissa la vitre. Manifestement à bout de forces, la femme se cramponna à l'aile de la voiture ; elle chancelait.

— Aidez-moi, supplia-t-elle, emmenez-moi ! On a voulu m'attaquer...

Luise serra les lèvres. Elle descendit de voiture pour aller soutenir la pauvre femme dont les cheveux blonds en désordre, la robe déchirée et le visage poussiéreux révélaient la pitoyable aventure nocturne.

— Que s'est-il passé ? interrogea-t-elle. Mon Dieu, dans quel état on vous a mise ? Qui est-ce qui vous a attaquée ?

— Deux chauffeurs de poids lourd, murmura l'autre en appuyant le front sur la tôle fraîche de l'auto. Je faisais du stop pour aller chez ma tante. Ils m'ont emmenée, mais après, ils voulaient... Vous savez bien ! Je me suis défendue comme un diable et ils m'ont tout bonnement jetée sur le bas-côté.

Luise poussa un soupir de soulagement. Il ne pouvait s'agir de Gerd...

— Vous avez eu de la chance, dit-elle en la soutenant jusqu'à la portière droite. Vous auriez pu y laisser la vie. Où voulez-vous que je vous conduise ?

— À la maison, s'il vous plaît.

— Où est-ce ?

— Je vous montrerai, mais partons vite d'ici...

Avant de mettre le moteur en marche, Luise regarda sa montre. Quatre heures du matin. Dans une heure, le soleil se lève, se dit-elle. Je reprendrai la chasse demain.

— Alors, quelle direction ?

— La sortie vers Mürlheim, et ensuite direction Emmendingen.

— Emmendingen...

Elle répéta machinalement le nom, tandis que la jeune femme se passait la main dans les cheveux et se calait confortablement contre le dossier du siège. Puis elle lança sur sa voisine un regard scrutateur, avec un léger sourire. Toute trace de fatigue et d'effroi avait disparu.

Ilse Trapps était très contente d'elle-même ; elle avait parfaitement joué son rôle et réussi à tromper sa voisine au-delà de toute prévision. Il est vrai que la femme attaquée qui défend sa vertu rencontre partout la sympathie.

— À droite, dit-elle bientôt.

— Oui.

Ilse appréciait le confort de sièges moelleux. Boss sera content de moi, pensa-t-elle. La victime est jolie, mais elle peut toujours y aller pour se mesurer avec moi !...

— Oh ! J'ai mal au cœur, gémit-elle soudain. Arrêtez-vous, je vous prie, sinon je vais salir votre voiture.

Luise freina brusquement en se rangeant sur la droite. Aussitôt, Ilse Trapps bondit hors de la voiture, et alla se pencher sur un buisson.

Trois mètres plus loin, derrière un épais fourré, Gerd Sassner attendait avec la patience et l'immobilité d'un fauve prêt à bondir sur sa proie que la conductrice descendît à son tour pour se dégourdir les jambes.

C'est exactement ce que fit Luise.

Ilse Trapps regarda prudemment derrière elle. L'obscurité aidant, elle donnait vraiment l'impression d'avoir l'estomac chaviré ; pour donner plus de poids à son personnage, elle se cramponna des deux mains à un arbuste et laissa percer quelques gémissements de douleur.

— Est-ce que je peux vous aider ? cria Luise en avançant lentement vers le fourré derrière lequel Sassner se tenait aux aguets, prêt à l'attaque.

Son regard fixe n'avait plus rien d'humain ; ses mains impatientes de passer à l'action s'agitaient convulsivement.

— Merci, ça va aller !

Ilse attendait que le fauve bondît hors de l'ombre. Elle connaissait la suite de la mise en scène, deux mains nerveuses autour du cou de la femme, quelques grognements inarticulés, une respiration de plus en plus sifflante, puis lente, puis plus rien qu'un corps mou entre les bras de Boss.

Il avait longuement étudié la technique, dans la tourelle du palais, et quand il s'était senti au point, il appela Ilse pour qu'elle assiste à la répétition générale. Un gros ver aux anneaux remuants avait attiré sa corneille préférée, celle avec laquelle il s'entretenait tous les jours et, d'un coup sec, il lui avait brisé l'échine.

— Voilà, avait-il dit, ce n'est pas plus difficile que ça.

Puis il avait couché l'oiseau sur un lit moelleux et s'était mis à pleurer de chagrin la mort de « son pauvre oiseau innocent », victime de la science.

Cela s'était passé le jour où la télévision avait lancé à tous les échos la photo du chirurgien diabolique, mais, dans leur retraite, ils n'en avaient rien su, puisqu'on leur avait coupé le courant. Depuis des jours et des jours, ils menaient une vie infernale, à la lueur des bougies ou de la lampe à pétrole, qui projetaient sur tous les murs des ombres gigantesques et déformées, comme si, en mettant le pied dans

cette caverne, on avait déjà cessé d'appartenir à la race des hommes.

S'ils n'avaient plus la télévision, par contre, ils possédaient des journaux, qu'Ilse se procurait chaque fois qu'elle allait au ravitaillement. L'après-midi même, elle était allée à Emmendingen en voiture et, par un hasard, elle s'était amusée à nouer autour de ses cheveux flamboyants un foulard bariolé, ce qui lui arrondissait le visage et la changeait complètement. Bien lui en prit, car grâce à ce déguisement personne ne fit attention à elle. Elle acheta aussi quelques journaux, et quelle ne fut pas sa frayeur en apercevant, en première page, grandeur nature, la photo de Boss. Le souffle haletant, elle alla se réfugier dans un coin pour lire d'un trait les indications données par la police.

Ainsi, il s'appelle Gerd Sassner, il n'est pas plus chirurgien que moi, mais ingénieur chimiste, il est marié, deux enfants, et une opération dans le cerveau risque d'avoir modifié sa personnalité...

Affolée, Ilse Trapps regarda autour d'elle, mais personne ne la regardait ; les femmes vaquaient à leurs occupations, en tirant d'une main leur poussette et de l'autre un enfant récalcitrant... – Toujours accompagné d'une femme aux cheveux roux et aux formes opulentes, âgée de vingt-cinq à trente ans...

Ilse poussa un gros soupir. Instinctivement elle passa la main sur ses cheveux et se rassura au contact du foulard. Il fallait à tout prix quitter Emmendingen en hâte, avant qu'on ne la reconnût. D'un œil inquiet, elle inspecta les alentours, mais rien de suspect apparemment ne justifiait sa peur. Elle roula le journal en boule pour ne plus voir le regard de Gerd Sassner et rejoignit sans hâte la camionnette blanche, égarée sur une place de la ville.

On nous recherche, songea-t-elle. Une sorte de panique lui brouillait la vue, et elle ne commença à respirer librement qu'en atteignant la route déserte de la forêt. Arrivée à l'auberge, elle cacha la voiture dans le garage, donna un grand coup de pied au portail pour s'assurer de sa fermeture et se précipita à l'intérieur de la maison. Personne.

— Où es-tu Boss ? interrogea-t-elle tout d'abord sur le ton de la conversation, et, comme le silence était total, elle se mit à hurler : – Hello ! Boss ? Où es-tu ?

Bien sûr, elle avait oublié la tourelle. En grimpant l'échelle, elle faillit se casser le cou dix fois, et c'est seulement une fois arrivée dans la chambrette qu'elle ôta son foulard. Une cascade de cheveux roux lui tomba sur les épaules.

— Qu'est-ce que tu nous rapportes de beau, Lucifer ? interrogea paisiblement Sassner en lui caressant la poitrine.

Ce simple contact avait suffi pour que s'évanouissent la peur, la

panique et l'indécision. Il est vraiment merveilleux, se dit-elle. C'est un magicien, et je suis sûre qu'il serait capable d'arracher les nuages du ciel et de les transformer en anges ailés.

— J'ai apporté les journaux, répondit-elle tranquillement. On ne parle que de toi... et... et de moi aussi...

— De moi ? fit-il avec un étonnement sincère. De moi ? Pour quelle raison ?

Il se pencha sur la photo, la considéra longuement, puis agita la tête en signe de dénégation.

— Ce n'est pas toi ?

— Non.

— Tu n'es pas Gerd Sassner ?

— Il y a longtemps que Gerd Sassner n'existe plus. Il a été dévoré...

— Tâche donc de parler raisonnablement pour une fois... C'est tout de même bien ta photo... Tu es chimiste, marié, deux enfants, et tu t'appelles Gerd Sassner.

— Comment je m'appelle ? — La voix de Sassner avait pris la nuance cinglante qui faisait frémir Ilse ; son regard glacial la transperça de part en part. — Comment, Sœur Lucifer ? — D'une poigne irrésistible, il la força à s'agenouiller sur le plancher. — Est-ce ce que le virus de la bêtise aurait réussi à pénétrer jusqu'ici ? Faut-il qu'on vous lave le cerveau, à vous aussi, Sœur Lucifer ? Comment dites-vous que je m'appelle ?

— Boss..., bredouilla Ilse d'une voix rauque.

Jusqu'au soir, ils ne se dirent plus un mot. Ilse prépara le repas en silence, tandis que Sassner se plongeait dans la lecture de trois journaux. Il n'en passa pas une ligne, depuis les grands titres jusqu'aux petites annonces, ce qui lui coûta six bougies entières.

— Je vais me décolorer les cheveux, lança soudain Ilse de la cuisine. J'ai apporté tout ce qu'il faut.

Pas de réaction. Un volcan grondait de nouveau dans la tête de Sassner, avec de grands coups de massue ; ses tempes bruissaient comme une cascade.

« Une femme et deux enfants, lisait-il sans cesse. Ce n'est pas possible. Luise était étendue à côté de moi, morte, et déjà froide, et les enfants avaient été enlevés dans une bourrasque de vent. Je me souviens bien. J'ai couru derrière eux pour essayer de les retenir mais le vent était plus fort que moi, il me les a arrachés des mains. Et je les ai vus s'envoler toujours plus haut, puis ils ont étendu les bras et se sont transformés en oiseaux. Des oiseaux. Des oiseaux bleus au plumage magnifique et au vol majestueux qui partaient à la conquête

des nuages. »

Il se leva d'un bond, ce qui renversa la table, et éteignit les bougies. Debout dans l'obscurité, Sassner haletait.

— Du calme, murmurait-il pour lui-même. J'ai une mission importante à remplir. Il faut absolument que les hommes finissent par reconnaître qu'ils sont des oiseaux. Il faut que j'opère... que j'opère... que j'opère... La voiture !

— Non, supplia Ilse. Pas aujourd'hui. On nous recherche...

— Il le faut, répéta Sassner en se prenant la tête entre les deux mains, il le faut.

— Ça va se terminer par une catastrophe...

— Encore une fois de la résistance ? C'est un comble ! hurla-t-il en la saisissant aux épaules. — Mais, tout aussitôt, il se calma. — Va te décolorer les cheveux, conseilla-t-il gentiment. J'ai une nouvelle idée pour attirer les malades...

Cette nouvelle idée avait porté ses fruits la nuit suivante, et, toujours cramponnée à son arbuste, Ilse la blonde attendait que Sassner se jetât sur sa nouvelle proie.

Dès qu'elle eut dépassé les fourrés, Luise s'immobilisa, le regard fixé sur Ilse. C'est maintenant, pensa cette dernière sans la moindre trace de remords.

Sassner bondit ; la silhouette de cette jeune femme qui se découpait dans la lueur glauque de la nuit l'excitait au plus haut point. Il roula sur l'herbe sans lâcher sa victime et serra la gorge. Pas un cri, même un soupir. Décidément la nouvelle méthode de Boss est efficace... Ilse quitta son arbuste.

Avant de perdre conscience, Luise avait eu le temps de reconnaître son agresseur. C'est lui ! Gerd...

Luise Sassner s'éveilla dans un lit blanc, pieds et mains liés, toute nue. Sur la table de nuit, deux bougies brûlaient dans un bougeoir de porcelaine, comme auprès d'un cadavre.

Son regard fit rapidement le tour de la chambre, parcimonieusement meublée. À l'autre extrémité, il y avait un deuxième lit, vide celui-là. Quelque part dans la maison, des bruits assourdis trahissaient une présence humaine.

Gerd Sassner procédait aux derniers préparatifs, dans la salle d'opération, avec l'aide de Sœur Lucifer qui, pour l'occasion, avait revêtu un « uniforme » immaculé.

Derrière la fenêtre aux persiennes baissées, il faisait grand jour. Luise essayait péniblement de reprendre le contrôle d'elle-même pour

se préparer à un tête-à-tête avec son mari.

Le temps passait. Dans la salle d'opération, Sassner allait et venait ; sans dire un mot, il faisait de grands gestes des bras, comme s'il poursuivait une conversation muette avec un interlocuteur invisible ; il saisissait un couteau, le remplaçait aussi vite ; il écartait les doigts, soupesait la hache et finalement jeta les instruments par terre en poussant un soupir.

— Je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui, Sœur Lucifer, mais je ne suis pas en forme pour une intervention délicate. Remettons-la à plus tard... Quand on y réfléchit ! Tout ce tracas pour une seule opération... Il vaut bien mieux attendre que nous ayons trois malades. Comment va notre pensionnaire ?

— Bien. Elle dort encore. — Ilse Trapps occupait le seuil de la pièce, elle paraissait attendre quelque chose. — Qu'est-ce qu'on fait maintenant, Boss ?

— Rien ! Occupez-vous de notre malade, surtout qu'elle ne manque de rien. Je tiens à une tension normale, une circulation en bon état et une détente psychique.

— Parfait. Et vous ?

— Je vais m'étendre un peu. La nuit a été particulièrement harassante. Quand vous aurez terminé avec votre malade, vous pourrez me rejoindre.

— Dans dix minutes, chéri...

Sassner se retourna brusquement, le regard meurtrier.

— Sœur Lucifer ! Je vous rappelle que vous êtes en service !

Puis avec toute la dignité d'un « patron », il quitta la salle d'opération.

En entendant claquer la porte, Luise releva la tête. Bientôt un flot de lumière pénétra dans la chambre et force lui fut de fermer les yeux. Entre ses cils baissés, elle aperçut une silhouette féminine qui allait et venait.

C'est elle... Elle s'est seulement décoloré les cheveux. Et les trois victimes de Gerd ne se sont pas trompées, elle est toute nue sous son tablier. À peine croyable... Elle ouvrit les yeux. Des rayons de poussière dansaient dans la chambre ; Ilse Trapps était tout près du lit, elle soufflait les bougies.

— Bonjour, dit-elle aimablement. Je m'appelle Ilse. Je vous apporte tout de suite votre déjeuner. Des œufs sur le plat et du jambon. Ça vous va ?

— Non ! — Luise essaya de soulever davantage la tête. — Où suis-je ?

— Au Palais de l'Oiseau Bleu, comme dit le patron.

Elle souleva le drap pour contrôler les courroies qui maintenaient les chevilles et les poignets de Luise.

— Qu'est-ce qu'on va faire de moi ? demanda encore la malade qui, décidément, au gré de Sœur Lucifer, ne réagissait pas de la bonne manière, elle aurait dû crier, supplier, pleurer...

— Le docteur va vous montrer comment on peut voler comme un oiseau.

— Ah ?

— Il suffit d'une opération, précisa Ilse avec un plaisir sadique.

Cette fois, elle va se mettre à pousser des cris ; personne jusqu'ici n'a résisté. Elle s'assit sur le bord du lit et attendit la crise.

En vain. Luise fixa son geôlier d'un regard plein de haine, et ce fut d'une voix très calme qu'elle lança un grand coup :

— Démon ! Vous n'êtes qu'un démon atteint de folie. Regardez-vous donc une bonne fois dans la glace !

Ilse tressaillit sous le choc :

— Tout ce que je demande, c'est que tu crèves de peur, garce !

Elle n'arrivait pas à comprendre pourquoi cette femme ne criait pas comme les autres.

— Je voudrais parler au médecin-chef, reprit Luise.

— Pourquoi ?

— En tant que malade, j'ai le droit de parler à mon médecin. Vous devriez le savoir, vous qui êtes infirmière.

Pour gagner du temps, Ilse alla refermer les persiennes ; l'obscurité parut encore plus oppressante, sans la lueur vacillante des bougies. Et cette femme qui semblait n'avoir pas peur de ce qui l'attendait !

— Je lui transmettrai votre désir, dit-elle finalement mais pas avant cet après-midi.

— Pourquoi ?

— Parce que le patron fait la visite à cinq heures.

— Parfait. J'attendrai la visite.

Luise se détendit. Les yeux fermés, elle concentra toute sa volonté sur le rythme de sa respiration. Ne rien laisser transparaître...

À cinq heures, la visite. Gerd...

À onze heures exactement, l'inspecteur Quandt reçut un coup de téléphone d'Emmendingen. On venait de retrouver la petite voiture de sport abandonnée sur le bas-côté, et il n'avait pas fallu longtemps pour en retrouver la propriétaire. La commission spéciale, de nouveau, était sur les dents.

— Cette fois, c'est le commencement de la fin, assura Quandt. Sassner s'est emparé de sa propre femme. Mon Dieu, que va-t-il se passer à présent ?

Un silence lourd accueillit cette nouvelle effarante. On ne pouvait s'empêcher de frissonner en pensant à la scène qui devait se dérouler quelque part du côté d'Emmendingen. Et une impression d'impuissance et d'inefficacité paralysait la commission spéciale. Inutile de se leurrer, ces messieurs de la police n'étaient pas à la hauteur. Et le public se chargeait bien de le leur faire comprendre...

Décidément, le moral n'y était pas. Après avoir fait des yeux le tour de ses collaborateurs, Quandt saisit un verre d'eau qu'il vida d'un trait.

Dès son arrivée à Hohenschwandt, le docteur Keller fut accueilli par un concert de hurlements variés.

Rien de commun avec le sourire joyeux d'Angela ou la poignée de main cordiale du professeur Dorian, plus explicites qu'un long discours. Cette fois, c'étaient les malades qui le recevaient, et dès sa descente de voiture, on le bombarda de lambeaux de chaises, de pieds de table et d'objets de toilette. Keller réussit à se mettre à l'abri sans être touché.

Toute cette agitation provenait exclusivement du service I, et les marques de sympathie étranges dont le gratifiaient les malades n'étaient pas destinées à lui personnellement, mais à la moindre blouse blanche qui tombait dans leur champ de vision, pouvant rappeler la fonction médicale.

— Que se passe-t-il ici ? interrogea enfin Keller en rencontrant dans le couloir le docteur Faber, un jeune stagiaire. Où est le professeur ?

Visiblement à bout de forces, Faber se colla au mur ; il haletait. Heureusement pour lui, l'armée de pantoufles qui lui était tombée sur la tête pendant qu'il traversait la cour était assez inoffensive. Mais une peur panique se lisait dans ses yeux dilatés.

Le concierge avait disparu ; à sa place, trois visages grimaçants apparaissaient derrière la cabine de verre. Les trois malades en pyjama avaient pris soin, dès leur entrée en service, de couper tous les fils visibles à l'œil nu, y compris les fils de téléphone.

— Eh bien, qu'est-ce que vous faites là, vous autres ? s'écria Keller avant d'avoir reçu une réponse du docteur Faber. Voulez-vous rentrer chez vous...

— Non, non, murmura Faber en le retenant par la manche, docteur, je vous en supplie, n'y allez pas.

— Mais enfin, allez-vous me dire, oui ou non, ce qu'il se passe ici ? C'est une vraie révolution...

— Cela a commencé hier après-midi. Une délégation de malades du service I est descendue chez le professeur Dorian sans s'être fait annoncer ; ils réclamaient des femmes et des heures de sortie...

Une fanfare assourdissante lui coupa la parole ; une infirmière traversait justement la cour.

— Et alors ? fit Keller au bout d'un certain temps-.

— Le patron, vous le connaissez, n'est-ce pas, s'est mis à discuter avec eux comme s'ils étaient normaux ; il leur a expliqué calmement pourquoi leurs demandes étaient irrecevables, et les a priés de rentrer dans leurs chambres respectives. Ils sont partis, mais lorsque Dorian a voulu téléphoner un peu plus tard, la ligne était coupée. Ils avaient jeté le concierge dans le sentier, devant le bâtiment, et s'étaient emparés de la loge. Vous avez vu ce qu'ils en ont fait... Le patron a envoyé trois infirmiers au village pour appeler d'urgence la police, et entre-temps les révolutionnaires ont commencé à saccager tout le matériel.

— Et vous vous êtes contenté de regarder sans rien faire ? hurla Keller hors de lui. Neuf médecins et dix-sept infirmiers, qui ne sont pourtant pas des femmelettes ! Vous savez ce que c'est que la lâcheté ?

— C'est que... – Le docteur Faber n'osait plus regarder le médecin-chef. – Il y a autre chose. Dans la chambre neuf...

— Quoi dans la chambre neuf ?

— Ils retiennent Mlle Angela comme otage.

— Non !

Keller se précipita vers la loge, suivi par un cri effrayé de Faber.

— Soyez raisonnable, docteur Keller ! Ils ont menacé de violer Angela les uns après les autres si on essayait d'appeler la police ou de les attaquer. C'est terrible, je le sais, mais nous avons les mains liées.

Les trois visages grimaçaient dans sa direction, derrière la vitre du concierge.

— Où est Dorian ? demanda-t-il d'une voix sans timbre.

— Enfermé dans son bureau avec trois des médecins et sept infirmiers. Devant la porte, trois malades montent la garde. Si jamais Dorian essayait de sortir du bureau, ce serait le signal de la catastrophe.

— Comment cela a-t-il pu se produire ?

Ils rejoignirent le préau. D'une fenêtre du premier étage, Jakob Hintzler, le maître-nageur joueur de skat, souriait : c'était la chambre neuf, et il était préposé à la garde de l'otage.

— Le patron croit que c'est Poldi qui a réussi, avant d'être renvoyé,

à injecter un produit destiné à exciter les malades et dont l'effet se produit à retardement.

— Voulez-vous dire bonjour à votre poupée ? s'écria de là-haut le maître-nageur à l'adresse de Keller.

Peu après, Angela apparut, soutenue par deux autres malades ; elle paraissait fatiguée, mais ni blessée ni violentée.

— Angela, cria Keller, ils t'ont fait quelque chose ?

— Non, ils sont très gentils avec moi. Ne te fais pas de souci, Bernd, ce sont tous des gentlemen.

Le docteur Keller n'en revenait pas ; l'attitude courageuse d'Angela le bouleversait plus encore que le soulèvement des malades. Éviter tout motif d'excitation, d'émotion ou de colère, cette vieille maxime représentait le principe premier de la psychiatrie. Nul n'est plus susceptible qu'un fou.

— Reste bien calme, Angela, poursuivit Keller, et un silence oppressant, de part et d'autre, accueillit ses paroles. Le soleil est encore au zénith. Quand il commencera à faire très chaud dans ta chambre, prends un mouchoir mouillé et mets-le sur ton visage. C'est le meilleur moyen de se rafraîchir. Tu me comprends ?

Angela acquiesça d'un léger signe de tête ; le maître-nageur ricana bruyamment.

— Est-ce que je peux parler au professeur Dorian ? demanda enfin Keller en s'adressant exclusivement à Jakob Hintzler.

— Oui, mais soyez bref, répondit ce dernier dans un grognement.

Ils se précipitèrent tous les deux de l'autre côté de la cour, vers la fenêtre du bureau de Dorian. Deux médecins surveillaient l'évolution de la rébellion, de l'intérieur, et dès qu'ils aperçurent Keller et Faber, ils rentrèrent dans l'ombre. La tête blanche de Dorian apparut alors, mais, malgré les signes de Keller, on voyait qu'il hésitait à ouvrir la fenêtre : l'angoisse que lui causait la captivité d'Angela lui ôtait tout courage. Finalement, à force d'insister, Keller obtint gain de cause.

— Je suis au courant de tout, fit aussitôt Keller. J'ai parlé aussi à Angela, elle va bien. Est-ce que vous pouvez vous fabriquer des masques ?

— Pour quoi faire ?

La voix de Dorian était méconnaissable. On aurait dit un instrument fêlé. Toute l'œuvre de sa vie gisait à ses pieds, détruite systématiquement par ses propres malades, ceux-là mêmes qu'il considérait comme ses enfants. Il s'était attendu à tout, à de l'hostilité, à des perquisitions et des chicaneries de la part des autorités officielles ou médicales, voire à une plainte auprès du tribunal... mais qu'on le ronge ainsi par l'intérieur, d'une manière pernicieuse et diabolique,

c'était plus qu'il n'en pouvait supporter.

— Je vais aller chercher du HLN 101 au laboratoire...

— Non, s'écria Dorian, tu connais les suites... C'est impossible, Bernd.

— Tu sais bien ce qu'il va arriver à Angela ! Il n'y a pas d'autre moyen d'en sortir. Angela sait ce qu'elle a à faire, je le lui ai fait comprendre.

— Mon Dieu ! – La tête blanche s'effondra contre le montant de la fenêtre. – Faisons des masques avec nos chemises...

Le docteur Faber commençait à s'agiter derrière le dos de Keller. Au premier étage, les malades s'amusaient consciencieusement. Ils s'attaquaient aux lits, dont les montants volaient dans toutes les directions, et à la literie... Un nuage de duvet assombrissait à présent la cour. Tout y passait matelas, traversins, oreillers et édredons.

— Qu'est-ce que c'est que ce HLN 101 ? interrogea Faber à voix basse.

— Un gaz qui agit sur le système nerveux. Le patron et moi, nous y travaillons depuis deux ans environ, et les résultats obtenus au pavillon VI sur les animaux étaient satisfaisants. Le HLN 101 a la propriété de paralyser pendant un temps bien défini les centres moteurs du cerveau. C'est moins dangereux qu'une piqûre et plus maniable qu'un liquide ; il n'y a ni contre-indication ni effets ultérieurs, même en cas d'utilisation renouvelée.

Une demi-heure plus tard, trois silhouettes momifiées apparaissaient dans la cour, ce qui sema un certain désarroi parmi les combattants. Trois médecins harnachés des pieds à la tête de vêtements de caoutchouc, avec des gants, bottes, bonnets et masques devant la figure. Rien d'étonnant à ce que cette apparition fantomatique causât un certain étonnement parmi les malades. Le premier à réagir fut, comme toujours, le fougueux maître-nageur :

— La fête continue, les gars, hurla-t-il. Voici les premiers concurrents pour le cent mètres nage libre...

Un nouveau nuage de plumes salua la venue des courageux champions.

Arrivé près de la loge, le trio s'arrêta. Faber fit passer un mince tuyau par l'entrebâillement de la porte, qu'il relia ensuite à une sorte de bouteille à gaz rouge, maintenue soigneusement par Keller hors de portée des regards ennemis.

Inodore et inodore, le HLN 101 s'échappa en sifflant du tuyau de caoutchouc. Progressivement, les mouvements des trois gardiens perdirent de leur vivacité, puis ralentirent visiblement, et finalement trois corps parfaitement immobiles jonchèrent le plancher.

Faber et son compagnon n'en croyaient pas leurs yeux. En quelques secondes, les trois fous avaient perdu l'usage de leurs membres, et pourtant, ils ne dormaient pas.

— Formidable, murmura Faber derrière son masque humide. Voilà ce qu'il manque aux gouvernements pour réprimer les désordres et les manifestations !

Sans s'occuper outre mesure des trois concierges, le docteur Keller suivi de ses deux acolytes grimpa jusqu'au premier étage par un escalier détourné, afin de n'être pas surpris par une légion de maîtres-nageurs. Trois peintres étaient en train de gribouiller les murs du corridor avec de la teinture d'iode, et avant qu'ils soient revenus de leur indignation – déranger des artistes en plein dialogue avec la muse ! – ils gisaient sur le carrelage, terrassés par le gaz miraculeux.

Le trio nettoya systématiquement toutes les chambres du service I. En ouvrant la porte de la chambre neuf, Keller aperçut Angela assise sur le lit. Jakob Hintzler jeta les bras en l'air en poussant un grondement de lion... Son instinct lui disait sans doute qu'il était en danger. D'un bond, il se précipita sur Angela ; mais Keller avait vu le masque mouillé de la jeune fille, et il n'hésita pas à faire usage de son arme.

Hintzler ouvrit de grands yeux étonnés, puis il s'effondra lentement comme une poupée désarticulée, et resta étendu sur le plancher, immobile. Aussitôt, Keller bondit dans la chambre, enleva dans ses bras Angela à moitié étourdie et la porta devant une fenêtre grande ouverte.

— Reste debout et respire lentement et profondément, lui dit-il tendrement.

Quand il la vit un peu remise de tant d'émotions, il alla fermer la porte de la chambre neuf à clef et mit la clef dans sa poche.

Tout l'étage avait été nettoyé, sauf une chambre, la fameuse dix-neuf dans laquelle trois malades s'étaient retirés derrière une véritable forteresse de tables et d'armoires ; ils poussaient des cris horribles, comme des loups affamés perdus en pleine forêt.

Keller dégringola l'escalier pour libérer le bureau du professeur Dorian. La chambre dix-neuf lui donnait peu de souci, l'essentiel était d'avoir retrouvé Angela saine et sauve. Une bouffée de gaz eut rapidement raison des trois cerbères préposés à la garde du bureau directorial, et Keller put délivrer l'équipe enfermée depuis plusieurs heures. En voyant arriver ce fantôme momifié, le docteur Kamphusen se précipita sur la fenêtre pour aérer la pièce et la débarrasser des effluves de HLN 101, dont entre-temps, Dorian leur avait expliqué les effets nocifs. Keller ôta son masque, respira un bon coup et s'écria d'une voix enjouée.

— Bonjour, messieurs ! Quel est celui d'entre vous qui aurait la bonté de me verser une bonne rasade de cognac ! La bouteille du patron se trouve dans le petit placard du coin...

Le soir même, vers dix-neuf heures trente, deux grosses voitures noires portant l'immatriculation de Munich empruntèrent la route privée qui menait à Hohenschwandt. Les six messieurs distingués contemplèrent d'un air ahuri l'asphalte jonché de duvet, et quel ne fut pas leur étonnement, en entrant dans la cour de la clinique, d'apercevoir ces amas de meubles brisés, de lambeaux de matelas et de débris de toutes sortes !

Les médecins et les infirmières paraient au plus urgent. On avait transporté les malades paralysés par le HLN 101 dans des chambres propres et aérées, et on leur faisait respirer des doses concentrées d'oxygène. Seul l'état du maître-nageur donnait des inquiétudes, car il avait absorbé plus de gaz que les autres. Le professeur Dorian se trouvait à son chevet, une seringue à la main, et il avait ordonné la tente à oxygène. Pendant ce temps-là, tout le personnel disponible de la clinique rangeait, nettoyait, débarrassait chambres et couloirs de toutes les ordures accumulées en quelques heures.

— Voilà qui ressemble plutôt à un champ de bataille qu'à une clinique soignée, fit remarquer l'un de ces messieurs d'un air pincé. Je me demande ce que nous allons trouver...

Les délégués de l'ordre des médecins de la Bavière, du ministère de l'Intérieur et du parquet n'osèrent pas dépasser le hall d'entrée. Ils suivaient des yeux les infirmiers et les hommes de peine qui, sans même leur jeter un coup d'œil, passaient et repassaient devant eux, les bras chargés de débris hétéroclites. Enfin, un jeune assistant les aperçut et s'approcha d'eux.

— En quoi puis-je vous être utile, messieurs ? demanda-t-il. Est-ce que vous avez annoncé votre visite ? Nous avons en ce moment beaucoup à faire, comme vous pouvez le constater... Voulez-vous me suivre jusqu'à la salle d'attente ?

— Je refuse d'attendre, s'écria sèchement le docteur Hugenberg, de l'ordre des médecins. Nous désirons parler au professeur Dorian sans tarder. Prévenez-le, je vous prie, qu'une commission d'inspection vient d'arriver de Munich...

Le jeune médecin ne se le fit pas dire deux fois ; il grimpa au neuf, où Dorian et Keller s'activaient autour de Jakob Hintzler.

Une menace pire que la révolte des malades pesait sur la clinique. Les adversaires de Dorian ne semblaient pas lâcher leur proie aussi aisément. On étouffait le progrès à la base... La médecine ne

supportait pas d'outsider.

Sassner avait fixé à 21 heures l'opération décisive, la transformation d'un être humain en oiseau.

— Tout est prêt, Sœur Lucifer ? demanda-t-il.

Luise était étendue sur la table d'opération, dûment liée et entourée de la lueur vacillante de quatre lampes à pétrole.

Quelques minutes plus tôt, Ilse Trapps était entrée dans sa chambre, en disant avec un sourire ironique :

— Avant de rejoindre la salle d'opération, vous avez droit à une préanesthésie, comme dit le patron...

Elle portait un marteau à la main, et le cœur de Luise cessa de battre pendant une parcelle de seconde. C'est pourtant avec le plus grand calme apparent qu'elle réussit à protester.

— Vous m'avez promis une conversation avec le patron, avant l'opération. J'insiste pour que vous teniez votre promesse.

— Ne t'inquiète pas, poupée, tu le verras le patron. – Ilse leva le marteau. – C'est seulement pour qu'on puisse te transporter sans difficulté jusque-là.

— Ne frappez pas, je vous en prie, répliqua Luise poliment. Je vous promets de vous accompagner sans résistance.

Décidément, cette créature avait le don de décontenancer l'infirmière, peu habituée à un courage aussi paisible.

— De toute façon, crier ou fuir, ça ne sert strictement à rien... Je serai plus rapide que vous... et j'ai drôlement plus de forces !

— Je n'ai pas du tout l'intention de chercher à m'enfuir.

— Dans ce cas, vous êtes complètement folle.

— C'est possible. Que va-t-il se passer maintenant ?

— Boss nous attend dans la salle d'opération.

— Bien, allons-y. Déliez-moi, je vous suis de plein gré.

Ilse obéit à cette exigence ; elle se sentait plus ou moins ensorcelée par l'attitude étrange de cette femme. Quand Luise se dressa devant elle, elle ne put s'empêcher d'admirer la silhouette harmonieuse de celle qu'elle considérait avec haine comme une rivale.

— Grouillez-vous, dit-elle vulgairement pour essayer de dominer son trouble. Je vous suis. C'est la quatrième porte à gauche.

Lentement, Luise longea le couloir sombre. Vingt ans de bonheur

aux côtés d'un homme qui, dans quelques minutes, allait sans doute la tuer de la manière la plus horrible.

Arrivée devant la porte, elle hésita ; Ilse Trapps lui donna une poussée dans le dos.

D'un coup d'œil rapide, Luise examina la salle. Tous les détails la frappèrent en même temps. Un véritable arsenal d'abattoir. Elle serra les lèvres et dut faire un effort pour ne pas chanceler en s'approchant de la table.

— Couchez-vous...

Dans la pièce voisine, Gerd Sassner va et vient ; il tousse parfois... « C'est signe qu'il est très ému, se dit Luise. Sur ce point au moins, il est resté semblable à lui-même. Est-ce que je vais le reconnaître ? »

Ilse Trapps est sortie ; elle ne peut plus supporter la vue de cette femme qui se couche toute seule sur la table sur laquelle on ne va pas tarder à la dépecer.

Luise tourne la tête vers la porte.

Sa voix. Et son rire qui n'a pas changé non plus. Le rire d'un homme conscient de sa force et de son pouvoir. Allons, tout espoir n'est peut-être pas encore perdu.

— Cette femme est étonnante, avoua Ilse à l'adresse du chirurgien. Elle obéit sans la moindre protestation, on n'a même pas l'impression qu'elle ait peur.

— Enfin un être humain conscient des bienfaits de sa métamorphose, s'écria Sassner, les yeux brillants. Quel triomphe quand elle s'élèvera dans les airs, demain. Un oiseau bleu, illuminé par les rayons d'or du soleil !

— Elle ne pleure même pas, insista Ilse.

— Pourquoi pleurerait-elle ? Nous y allons, Sœur Lucifer ?

— Nous y allons, Boss.

Luise vit entrer l'homme vêtu de blanc qui était son mari ; deux yeux lumineux se penchèrent sur elle.

— Vous désirez me parler, madame ?

— Oui.

Il sembla à la malheureuse que les mots ne voulaient pas dépasser le larynx ; elle avait beau fixer ce fantôme de ses yeux grands ouverts, rien ne lui rappelait Gerd Sassner. Rien que sa voix... C'était bien lui, cet inconnu métamorphosé en monstre.

— Qu'avez-vous donc à me dire ? demanda-t-il poliment.

Luise ne put s'empêcher de sourire ; et d'une voix pleine de tendresse, elle murmura distinctement :

— Je t'aime, Gerd...

Gerd, vient de dire cette inconnue. Qui est Gerd ? Cette voix ne lui était pas inconnue, et ce sourire... Ce sourire lui rappelait quelque chose.

Il se releva, et son regard tomba sur Ilse qui brandissait déjà la hachette. Un violent coup de poing sur l'avant-bras, un cri perçant et un bruit sourd. Gerd Sassner repoussa la hache dans un coin de la pièce en dédiant à son infirmière un regard de reproche.

— Qui êtes-vous donc, madame ? demanda-t-il à Luise.

— Ta femme...

— Elle est folle ! C'est du bluff, ne l'écoute pas, hurla Ilse en sautant à la gorge de la victime impuissante.

Sassner la tira violemment par les cheveux, et elle alla s'écrouler, folle de rage, contre le mur de la chambre.

— C'est elle ou moi, s'écria-t-elle encore en proie à une véritable crise d'hystérie. Décide-toi, et vite ! Mais cette femme m'appartient, laisse-moi en faire ce que je veux !

— Sœur Lucifer, gronda Gerd Sassner, je ne vous permets pas ! N'oubliez pas que vous êtes en service.

— Ah ! Laisse tomber, la comédie a assez duré !

Dans une sorte de brouillard, Ilse se rendit compte qu'elle jouait son dernier atout. Elle est sûrement sa femme, se dit-elle, et cette pensée lui ôtait toute crainte devant Sassner. Il ne lui restait plus qu'une angoisse qui frisait la panique, celle de perdre Gerd Sassner, et pour empêcher cette catastrophe, elle était prête à découper elle-même cette femme en morceaux.

— Donne-la-moi... répéta-t-elle d'une voix sombre.

Luise prit son élan :

— Les enfants m'ont chargée de t'embrasser, Gerd...

Sassner tressaillit et baissa la tête ; un combat insensé se livrait entre son cœur et sa mémoire.

Les enfants... Est-ce qu'ils ne s'étaient pas envolés, comme des oiseaux, à la rencontre du soleil ?

— Les enfants, murmura-t-il. — Ses yeux étincelaient. — Comment vont-ils ?

— Bien, mais ils s'ennuient sans leur papa.

— Et toi, tu es ma femme ?

— Oui.

— Ne l'écoute pas ! hurla Ilse sans oser s'approcher.

Sassner s'assit sur le bord de la table d'opération et, d'un doigt distrait, il traça une ligne sur la cuisse de Luise.

— Je voudrais faire de vous un oiseau, madame, dit-il enfin. Rendez-vous compte, si vous pouviez voler, libre, dans les airs, par-dessus les mers et les montagnes, les forêts et les villes. Vous pourriez vous envoler en Afrique pendant l'hiver, et l'été revenir dans nos pays froids...

— Ce serait magnifique, murmura Luise, la gorge serrée.

Perdu, se disait-elle en même temps. Tout a été inutile. Son cerveau est mort, et avec lui, le passé, les souvenirs, la conscience. Il n'est plus Gerd Sassner, mais un monstre assoiffé de sang qui se fait appeler Boss par une femme diabolique comme un mauvais génie.

Résignée à son sort, elle s'abandonna et ferma les paupières sur ses yeux pleins de larmes.

Gerd Sassner prit un mouchoir et, avec une tendresse étrange, il lui tamponna les yeux.

— Si vous êtes vraiment ma femme, vous êtes déjà un oiseau bleu... Voilà qui change tout mon programme.

Luise se força à sourire :

— Autrefois, tu m'appelais Bambi...

— C'est vrai ! – Sassner se redressa d'un coup, sous l'effet d'une décharge. – Bambi ! – Il se tourna vers Ilse d'un air sévère : – Sœur Lucifer, tonna-t-il. Déliez rapidement cette dame. Qu'est-ce que vous m'amenez là, vous ne voyez donc pas que c'est déjà un oiseau ? Que voulez-vous que j'en fasse ?

Sans oser encore y croire, Luise s'assit, les jambes pendantes, et se mit à pleurer à gros sanglots. Tout son désespoir et son épuisement se libéraient d'un seul coup ; après cette crise de courte durée, elle se sentit plus détendue.

— Vous mettez la dame au lit, ordonna encore Sassner, et vous vous arrangez pour qu'elle se calme. Je ne veux plus voir de traces de larmes quand je ferai la visite.

Sassner baissa la tête ; l'air pensif, il ôta son bonnet et son masque, et Luise, cette fois, le reconnut. Ilse Trapps n'avait pas bougé d'une semelle, elle semblait n'avoir pas entendu l'injonction :

— Sœur Lucifer, vous m'écoutez ? répéta le chirurgien d'une voix dure. Je vous ordonne de soigner cette dame avec une attention toute spéciale, car elle est très malade. Je ne sais pas encore ce que je vais faire pour la sauver. Elle vient de perdre son mari et ses deux enfants, et son cerveau n'a pas résisté à l'épreuve.

— Gerd, sanglota Luise, je suis près de toi...

Mais l'étincelle s'était déjà éteinte, Sassner ne réagissait plus. Lentement, avec la dignité qu'il affectait toujours lorsqu'il exerçait ses fonctions de praticien, il quitta la salle d'opération sans ajouter un

mot.

Les deux femmes se mesurèrent d'un regard rempli de haine.

— Alors, tu es sa femme ?

Ce fut Ilse Trapps qui déclara la guerre, d'une voix rauque.

— Oui.

— Un pareil hasard ! C'est sûrement le démon qui t'envoie !

— Il ne s'agit pas de hasard. Je vous ai attendus. Je n'ai pas cessé de rouler sur l'autoroute, toujours dans ce coin-ci, et de m'arrêter à chaque parking.

— Tu veux le récupérer, hein ?

— Oui.

— Tel qu'il est maintenant ? – Ilse Trapps éclata d'un rire hystérique. – Tu sais bien pourtant qu'il est complètement fou ? C'est un criminel, un meurtrier, c'est le monstre le plus sanglant dont j'aie jamais entendu parler. Et c'est cela que tu cherches à reprendre ?

— Oui. Il est avant tout mon mari...

— Pouah ! Tout ça, c'est des mots ! Je sais ce que tu veux. Tu veux le livrer à la police et le faire enfermer, mais je te préviens, tu n'y arriveras pas, je m'y opposerai de toutes mes forces. – Elle s'approcha de Luise, mains tendues et regard de fauve, comme si elle allait l'étrangler sur place. – Je vais te tuer, siffla-t-elle. Je vais te tuer, ma petite !

— Il ne le permettra jamais.

— Tu crois ça ? Mais moi, je sais bien comment l'obtenir, sa permission. Au lit ! Il ne me refuse jamais rien, au lit. « Si ça peut te faire plaisir, Satan... », dira-t-il, comme toujours. Tu parles, si ça me fera plaisir de te tuer, vermine ! Car je le garderai, ce monstre, aussi longtemps que possible, et pour moi toute seule, tu m'entends ? C'est mon dieu... c'est lui qui m'apporte tout à la fois, le soleil, la lumière, la pluie rafraîchissante, l'air que je respire. Je suis son esclave...

— Vous êtes mille fois plus monstrueuse que lui, dit Luise à voix basse. Mais je n'ai pas peur de vous. Il arrivera bien un jour où Gerd me reconnaîtra.

— Jamais ! Je saurai bien l'en empêcher avec mon corps.

— Un jour viendra où il en aura assez !

— Peut-être, mais tu ne seras plus là pour assister au spectacle.

Elles se mesurèrent du regard en silence, et soudain Luise, la douce Luise, s'entendit prononcer des paroles qui lui parurent à elle-même inconcevables :

— Il ne vous est encore jamais venu à l'esprit que je pourrais tout aussi bien vous tuer, moi !

Sidérée, Ilse saisit sa rivale aux poignets et la traîna jusqu'à la chambre dont elle claqua la porte et enfouit la clef dans sa poche.

Tandis que Luise reprenait lentement ses esprits, effarée en réalité d'être encore en vie, Ilse courait comme une folle à travers toute la maison à la recherche de Gerd Sassner, qu'elle finit par découvrir, pensivement accoudé à la fenêtre de son repaire, vraisemblablement en communication mystérieuse avec les oiseaux bleus.

— Viens, dit-elle de sa voix rauque qui avait le don d'électrifier Gerd comme une charge magnétique.

Pour toute réponse, il lui lança un couteau qu'elle réussit à éviter de justesse.

— Je t'attends, murmura-t-elle encore en se sauvant prestement, le cœur battant d'effroi.

Sassner ne fit pas un mouvement. Les yeux fixés sur la nuit, il contemplait un nuage léger qui passait justement devant la lune comme s'il cherchait à la caresser. Soudain, le petit nuage prit la forme d'un visage aimé et perdu, celui d'une femme aux yeux bleus et au sourire plein de tendresse.

— Luise, murmura Sassner avec une tendresse infinie, Luise... Pourquoi es-tu partie si loin... si loin...

Deux jours passèrent.

Luise restait enfermée dans sa chambre ; de temps en temps, Ilse lui apportait à manger, mais elle ne prononçait pas le moindre mot. Pas trace de Gerd ; elle entendait seulement son pas dans le couloir et savait que, parfois, il s'arrêtait à la porte de sa chambre pour écouter. Elle avait bien essayé de frapper du poing contre le bois en l'appelant, mais il passait son chemin sans réagir.

Le second jour, elle essaya en vain d'ouvrir les volets, ils étaient fermés par l'extérieur et maintenus par une barre de fer. Ilse la surprit en plein travail, et elle se mit à rire d'un air moqueur. Quelques minutes plus tard, elle revint dans la chambre pour lier sa prisonnière sur un lit.

— Ordre du patron, dit-elle sur un ton triomphant. Il n'aime pas les malades récalcitrants.

— Je voudrais lui parler !

— Quand il en éprouvera lui aussi le besoin, il saura bien venir vous trouver de lui-même. Pour l'instant, il est occupé à me faire l'amour... – Elle jouissait manifestement de la souffrance qu'éprouvait Luise au fond du cœur et, afin de la torturer plus sûrement, elle vint s'asseoir sur le bord du lit. – Dis-moi franchement, tu me prends moi aussi pour une folle, hein ?

— Non ! Pour moi, tu représentes ce que la nature a pu forger de plus hideux jusqu'à présent.

— Possible. Mais je me sens parfaitement à l'aise dans ma peau... D'ailleurs, tu ne peux pas comprendre, toi. Tu ne sais pas ce que c'est qu'un père perpétuellement ivrogne dont on est obligé de repousser les avances la nuit, une mère qui pleure tout le temps et qui n'a rien à vous donner à manger... À quinze ans violée par l'oncle Johann pour cinq marks et, quand il s'absentait, je me payais tous les clients du bistrot voisin...

— Pourquoi me racontes-tu tout cela ?

— Je pensais que ça t'intéresserait... Je sais bien aussi que ça ne va pas durer éternellement avec Boss. Il change de jour en jour, et il faudra bien que je me décide à le tuer...

— Quoi ? bredouilla Luise, les yeux étincelants, vous voulez tuer Gerd ?

— Eh ! qu'est-ce que tu veux que je fasse d'autre ? Captivé à perpétuité ? Je ne tiendrai pas le coup. Et quand il en arrivera au stade où mon corps n'aura plus d'emprise sur lui, il faudra bien trouver une solution... En attendant, je profite au maximum de sa force et de sa sauvagerie... Pour une étreinte de Gerd, je suis capable de tuer père et mère...

— Je me demande bien pourquoi tu éprouves le besoin de me raconter cela...

Ilse sauta à bas du lit :

— Je sais bien que je n'ai rien à craindre de toi. Demain ou après-demain, il sera repris d'une crise, et rien ne pourra le retenir. Qui d'autre tuerait-il, sinon toi ? Il n'y a que toi ici ! Il faut qu'il opère, quand ça lui prend ; ce n'est sûrement pas avec tes gémissements de vache amoureuse que tu arriveras à le détourner de son obsession : « Gerd... je suis ta femme... »

Après le déjeuner, Ilse Trapps reçut l'ordre d'aller porter une lettre à la poste de Bâle. Avant de partir, elle prit bien soin de vérifier la porte de Luise et d'enfouir la clef dans sa poche, avec un sourire diabolique.

— Qui c'est donc, ce professeur Dorian auquel tu écris sans arrêt ? demanda-t-elle au moment où Sassner lui confiait la lettre.

— Un collègue...

— Qu'est-ce que tu lui racontes ?

— Que j'ai une infirmière trop curieuse, et je lui demande comment on peut y remédier ?

— Impossible, fit-elle en riant.

— À ta place, Satan, je ne serais pas si sûre de moi...

Quant elle sortit la camionnette du garage, il avait repris son poste à la fenêtre de la tourelle ; il lui fit un signe d'adieu de la main et continua à donner à manger aux corneilles tout en discutant avec elles de la réforme du monde.

Une heure plus tard environ, il enfila sa blouse blanche et s'aventura pensivement vers la chambre de Luise. À sa grande surprise, il lui fut impossible d'entrer.

— Ouvrez tout de suite, cria-t-il en donnant des coups de poing dans la porte.

— Je ne peux pas, répondit Luise, solidement fixée sur son lit au point qu'elle ne pouvait faire le moindre mouvement.

— Pourquoi ?

— Cette sale rousse m'a enfermée à clef !

— Impossible !

Sassner essaya d'enfoncer la porte, mais, malgré sa force herculéenne, le bois semblait de bonne qualité. Soudain, un grondement jaillit dans son cerveau. Lentement la porte se transforma, prit les contours du visage de Luise, un visage grimaçant de peur et entouré de mille dangers ; une voix sourde lui parvint du fond de son crâne : Gerd... viens à mon secours... J'ai peur, viens vite...

Sassner poussa un grognement et se précipita dans la salle d'opération pour revenir aussi vite avec la hache. Quelques coups violents lui suffirent pour faire sauter une planche, et il pénétra comme un fou dans la chambre.

Luise était en proie à une peur atroce ; incapable de se défendre, elle crut sa dernière heure arrivée. Il va lever la hache et me fendre le crâne. Un cri rauque s'échappa de sa poitrine... Sassner jeta son arme au loin et vint s'agenouiller auprès du lit.

— Calme-toi... bredouilla-t-il. Calme-toi, Bambi... Tu n'as rien à craindre, je suis là. C'est passé maintenant, Bambi.

Il dénoua les courroies et la serra contre lui. Un baiser tendre avala le dernier cri de terreur de la jeune femme.

— Gerd, murmura-t-elle au bout d'un certain temps, car elle n'arrivait pas à comprendre ce qui lui arrivait. — Étendus l'un près de l'autre, ils n'étaient plus que le couple d'amoureux des vingt dernières années. — Gerd... Tu es là...

Gerd garda le silence ; son regard fit le tour de la pièce, et, brusquement, il se mit à trembler de tout son corps. Son crâne tonnait, il menaçait à chaque instant d'exploser.

— Il faut que j'aille opérer tout de suite, fit-il d'une voix rauque. Tout de suite !

— Mais non, reste encore étendu un moment, Gerd... Bien

tranquillement...

Le cœur de Luise recommençait à battre. Les paroles d'Ilse Trapps lui revenaient en mémoire : « Quand ça lui prend, rien ne peut l'arrêter, il faut qu'il tue. »

Il respirait comme un asthmatique, et son front ruisselait de transpiration. Luise lui tenait la tête des deux mains comme pour l'empêcher d'éclater.

— Gerd, chuchota-t-elle, je suis là... Luise... Bambi... et les enfants qui t'attendent, Dorle et Andréas... Viens, on va rentrer à la maison...

— La bêtise ! Oh ! cette abominable bêtise qui pourrit l'humanité... — Sassner s'étira ; un profond soupir lui dilata la poitrine. — Je sais comment la détruire à jamais, c'est une intervention bénigne... Il n'y en a pas pour longtemps.

— Pas aujourd'hui, fit courageusement Luise en tenant fermement contre elle le corps de son mari. Plus tard, Gerd...

— La bêtise est un affreux virus particulièrement contagieux. Il faut absolument que je fasse quelque chose !

Le désespoir conférait à Luise de nouvelles forces. Ils luttèrent féroce ment et finirent par rouler tous deux sur le plancher. Le choc libéra Sassner de son obsession. Il s'étira.

— Quel est le résultat de la dernière composition de latin d'Andréas ? interrogea-t-il tout à coup d'une voix claire.

Luise du coup perdit le contrôle de ses nerfs. Elle éclata en sanglots et se blottit contre son mari.

— Il a eu un quatre, répondit-elle entre deux sanglots.

— Un quatre ? C'est une honte ! Alors que, s'il voulait, il réussirait fort bien. Il va falloir que je lui tire sérieusement les oreilles. Et Dorle ?

— Ça va, elle travaille bien... Les enfants voudraient te revoir, tu sais. Jusqu'ici, ils croyaient que tu étais mort. Mon Dieu, quelle joie pour eux si nous revenions à la maison ensemble !

Au milieu de sa phrase, elle perdit le souffle. Quelle joie ? Gerd Sassner était bien mort, et cet homme tendre qu'elle serrait dans ses bras n'était plus qu'un fou criminel qui verrait immédiatement et pour toujours se refermer les portes d'un asile devant lui pour peu qu'elle parvienne à l'arracher à cette horrible bicoque. Luise se redressa et fixa son mari droit dans les yeux. Mais son regard ne rencontra déjà plus qu'un regard glacé, comme celui d'une poupée de porcelaine, sans la moindre trace d'émotion, de joie ou d'amour. Avec une tendresse poignante, elle lui caressa doucement le visage. Ce geste ressemblait à un ultime adieu.

« Il a perdu son âme, se dit-elle, et son cœur se serra

douloureusement. Mais il est là et je resterai auprès de lui jusqu'au bout. »

— Je t'aime, Gerd, murmura-t-elle dans le vide.

Il ne parut pas entendre. Soudain, il se dressa comme un ours prêt à bondir et tomba sur sa femme avec toute la violence qu'il mettait dans ses ébats avec Ilse Trapps. Quand ce fut passé, il la prit dans ses bras et la recoucha sur le lit.

— Vous ne devriez pas sortir de votre lit, madame, dit-il d'une voix sourde. Un oiseau aussi jeune que vous est encore bien fragile ; il a besoin de la chaleur du nid.

Puis, sans se retourner, il quitta la chambre.

La commission extraordinaire venue de Munich pour faire une tournée d'inspection dans la clinique fut condamnée à une demi-heure d'attente, car le professeur Dorian refusait de quitter le maître-nageur avant qu'il ne fût entièrement sorti du danger.

Le professeur savait ce qui l'attendait dans son bureau. L'esprit combatif, il dressa la tête avant de pénétrer chez lui sans s'annoncer, ce qui surprit ces messieurs occupés à examiner des radios qu'ils avaient trouvées sur une table.

— Bonjour, messieurs, fit-il d'une voix désinvolte. – Tous se tournèrent vers le nouveau venu, un peu gênés d'être pris en flagrant délit d'indiscrétion. – Je vois que vous ne perdez pas de temps... Pour éviter toute confusion, permettez-moi de préciser que ce que vous voyez là, ce ne sont pas les radios d'un cerveau humain, mais celles d'un orang-outang qui, à la suite d'injections d'extraits cervicaux humains, a manifesté des signes d'intelligence étonnants... – Il s'inclina ensuite profondément pour se présenter. – Dorian...

Voilà qui n'était pas pour détendre l'atmosphère, mais Dorian n'avait pas le moins du monde l'envie de traiter ses visiteurs avec cordialité. Il alla à son bureau et invita ces messieurs à prendre place.

— Asseyez-vous, messieurs.

Mais lui-même resta debout et son regard se posa paisiblement sur chacun des hommes, qu'il connaissait d'ailleurs de vue, pour les avoir aperçus dans son auditoire, au cours des conférences mensuelles.

Voilà un beau parterre de juges, se dit-il. Six costumes sur mesure surmontés de six têtes des plus ordinaires... C'était justement là le problème. Chacun de ces hommes portait au cœur une blessure, l'amour-propre déçu, pour n'avoir pas réussi à gagner l'échelon supérieur tant convoité. Aussi allaient-ils mettre encore plus d'âpreté à combattre un collègue mieux servi par la chance.

— Vous ne vous asseyez pas, monsieur le professeur ? demanda le

docteur Hugenberg, manifestement le porte-parole de la délégation.

— Ce serait contraire aux usages, répliqua Dorian dans un sourire. Les accusés sont tenus de rester debout pendant l'interrogatoire.

— Qui parle d'accusé et d'interrogatoire ? fit l'un de ces messieurs.

— Conseil de l'ordre, ministère de l'Intérieur, parquet... Vous ne me ferez pas croire, messieurs que seul l'intérêt scientifique vous amène chez moi... D'ailleurs, je vous attendais.

— Ah oui ? C'est la raison de cet accueil à coups de plumes et de débris de mobilier ?

— Simple mutinerie d'un service... Je vous serais reconnaissant d'en venir au fait, docteur Hugenberg. Il me semble que nous pourrions parler plus tard de la pluie et du beau temps...

Les six officiels considéraient avec un mépris évident ce petit homme qui se prenait manifestement pour un dieu. Attends un peu, mon vieux, pouvait lire Dorian dans leurs yeux. On saura bien la faire tomber, ton arrogance... Comme mus par un instinct commun, ils caressèrent presque sur commande leurs dossiers.

— Une plainte a été déposée contre vous, commença le représentant du parquet. Mais elle est si complexe que le parquet a demandé une enquête préalable avec l'aide du ministère de l'Intérieur et du conseil de l'ordre.

— Je vous en prie, faites votre enquête, répliqua Dorian avec lassitude. Mais je voudrais, avant que vous ne commenciez, mettre un détail au point. Cette plainte est fondée sur des informations fournies par un infirmier de la clinique qui vient d'être renvoyé, Léopold Wachsner, et elles sont fausses. Cet homme était criblé de dettes ; c'est la raison pour laquelle il a vendu de fausses informations à certaines personnes particulièrement soucieuses de freiner mes recherches, parce que leurs propres travaux étaient mis en péril, prétendaient-elles, par mon avance. Le professeur Lorantz, entre autres, possède encore une réserve de chasse étonnante, n'est-ce pas, docteur Hugenberg ?

Ce dernier s'agita sur son siège.

— Après quelques essais sur des animaux, vous avez procédé sur un homme, Gerd Sassner, à une intervention neurochirurgicale totalement inconnue jusqu'ici.

— Tout ce qui est connu maintenant fut, à une époque donnée, totalement inconnu, répondit paisiblement Dorian.

Le calme et la désinvolture de l'accusé mettaient le tribunal mal à l'aise. L'atmosphère devenait de plus en plus irrespirable. Et l'accusation était tellement monstrueuse que les jurés devaient à tout prix garder leur sang-froid : « Ce qui se passe dans la clinique

Hohenschwandt est la réplique des expériences humaines pratiquées par les nazis sur des êtres innocents et dans l'impossibilité de se défendre, jusqu'à ce que mort s'ensuive... » Il n'en fallait pas davantage pour semer la confusion dans tous les services officiels intéressés. Hohenschwandt, un établissement expérimental ?

Dorian avait conscience du danger, mais il savait aussi que les esprits bornés sont les pires ennemis du progrès. Il n'était pas seul en cause dans cette affaire, mais, avec lui, l'avenir de la médecine.

— Avant d'ouvrir vos dossiers, dit-il sur un ton plus amer, je vous propose, messieurs, de faire un tour dans la clinique, et surtout dans ce que vos documents doivent désigner sous le vocable « la cuisine des sorcières ». Il est possible qu'ensuite plusieurs questions trouvent d'elles-mêmes leur réponse.

Malheureusement, le professeur Dorian se faisait encore des illusions. Au lieu de calmer les esprits de ses visiteurs, cette exploration au cœur de son univers provoqua un frisson général. Si la curiosité y avait trouvé sa satisfaction, l'horreur avait également pénétré dans les yeux.

Ils avaient tout vu, les bâtiments des malades et le pavillon VI, les salles d'opérations réservées aux êtres humains, et celles des animaux, les bocaliers dans lesquels surnageaient des cerveaux de toutes formes et de toutes couleurs, les radios, les croquis et les fiches de maladie. Ils avaient pu parler à leur aise avec les malades, et constater la clarté et l'hygiène de la clinique ; ils n'avaient pas manqué non plus de poser quelques questions-pièges aux médecins et aux infirmières, pièges dans lesquels, d'ailleurs ces derniers n'étaient pas tombés, ce qui prouvait leurs qualités professionnelles. Cuisines, buanderies, laboratoires, tout y était passé...

L'horreur était venue au pavillon VI, en face du jeu anormal des chats et des souris, en face des cochons qui sautaient dans des cerceaux, comme des chiens savants, et à la suite des explications techniques données par le savant.

— J'ai commencé par dresser un cochon, avec quelle peine, vous vous en doutez. Au coup de gong, il sautait dans un cerceau. Puis, quand il a été parfaitement mûr, j'ai pris un extrait de son cerveau que j'ai transformé en une solution injectable à l'usage de ces trois truies que vous voyez là. Au bout de quatre injections, et sans le moindre dressage, les truies aussi ont sauté dans le cerceau au coup de gong...

— Merci...

C'en était trop pour ces messieurs. Ils échangèrent un regard timide qui semblait dire : « N'est-ce pas lui, le plus fou de tous ? Au lieu de s'occuper de ses malades, il dresse des cochons ! »

La mesure atteignit son comble quand ils aperçurent les cerveaux

reliés à des centres moteurs par une série de fils, et qui vibraient à la moindre excitation... des cerveaux vivants, enfermés sous des cloches de verre. Puis le professeur Dorian leur présenta le film des petits singes et des bananes, qui avait tant impressionné le docteur Keller quelque temps auparavant.

Ce fut en rallumant l'électricité que Dorian se rendit compte de l'échec de ses efforts : ces hommes avaient décidé d'anéantir son travail, et ils étaient trop bornés et trop mesquins pour lui rendre justice.

— Inutile de faire des phrases, fit tout à coup le docteur Hugenberg. Il n'est pas en mon pouvoir de juger de l'intérêt ou du danger de ces expériences. Le ministère a besoin de nouvelles expertises et de rapports plus approfondis avant de se prononcer, et je sais qu'il ne les cherchera pas uniquement en Allemagne. Mais, dès maintenant, je puis vous assurer d'une chose : malgré tout le respect que nous vous devons, monsieur le professeur, et malgré votre génie professionnel, il m'est impossible, dans l'intérêt de l'humanité, d'autoriser la poursuite des activités de la clinique Hohenchwandt.

— Autrement dit, vous avez l'intention de fermer la maison ?
répliqua Dorian d'une voix dure.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Ce qui se passe ici ne peut résister à un contrôle du service de la santé publique !

— Ce qui se passe ici ne peut être compréhensible à des cerveaux embrumés par la routine, vous voulez dire, s'écria Dorian avec véhémence. Depuis vingt ans, le nombre des maladies mentales augmente dans des proportions alarmantes, parce qu'il n'y a de place nulle part pour accueillir et soigner les idiots, les mongoliens, les épileptiques ; le nombre des alcooliques et des satyres croît sans cesse, sans parler des syphilitiques. Et que fait la médecine ? Électrochocs, hypnose, psychothérapie, lobotomies dans les cas extrêmes, encéphalographie... Tout cela ne guérit rien ! Oh ! je sais ce que vous allez dire : le cerveau, sanctuaire sacro-saint de l'âme humaine... Il n'en a pas manqué, au cours des âges, de sanctuaires sacro-saints, du moins pour les médicastres qui étaient eux-mêmes trop bornés pour forcer ces demeures inconnues. Il y a deux cents ans, qui aurait osé touché au cœur, le sanctuaire du sentiment ?... Et maintenant ? Que reste-t-il du sanctuaire sinon un organe comme les autres, un muscle à qui la tradition avait conféré une puissance surnaturelle ? À une époque où on envoie tous les jours des satellites dans la stratosphère, où les autres planètes de la galaxie, ce monde inviolé, perdent leurs mystères, pourquoi fait-on encore tant d'histoires autour du cerveau,

qui, tout comme le cœur, est un organe comme un autre ? Un peu plus compliqué, peut-être trop compliqué pour les esprits bornés qui préfèrent crier au scandale plutôt que de faire l'effort de se pencher sur cette machinerie ? Allons, messieurs, peut-être serait-il utile que je vous propose une de ces injections qui vous ouvriront enfin l'esprit ?...

Un silence pesant accueillit cette boutade peu diplomatique, en vérité, mais on sentait le professeur Dorian à bout de patience. Le docteur Hugenberg était le seul à garder son sang-froid. Pour lui, cette démonstration était une victoire totale. Celui qui avait vu le film et qui avait écouté les paroles enflammées de Dorian ne pouvait plus qu'être convaincu de la nécessité d'une intervention rapide.

— J'ai reçu la mission, monsieur le professeur, dit-il d'une voix mesurée, de vous prier de cesser toute activité médicale jusqu'à la fin de l'enquête.

— Autrement dit, vous me priez d'aller désormais planter des choux ? gronda Dorian en réponse à cette mise en demeure.

— Jusqu'à nouvel ordre, le ministère exige que la direction de la clinique soit prise en main par une commission de spécialistes, dans l'intérêt même de vos pensionnaires. — Sous le regard aigu de son collègue, le docteur Hugenberg devenait de plus en plus nerveux. — Il vous reste évidemment la possibilité de proposer vous-même le spécialiste de votre choix qui vous remplacera momentanément, et s'il possède véritablement toutes qualités requises, je ne pense pas que le ministère s'opposera à votre désir...

Dorian baissa la tête. Inutile de lutter pour l'instant, se dit-il. Ils sont les plus forts, puisqu'ils ont les autorités pour eux.

— Bien, je pense qu'un jour viendra où vous regretterez cette journée, dit-il avec amertume. — Puis avec un coup d'œil sur le représentant du parquet de Munich il ajouta : — Je ne crois tout de même pas que vous allez m'arrêter...

— Je vous en prie, monsieur le professeur, ne nous rendez pas la tâche encore plus difficile...

— Je n'ai plus rien à ajouter maintenant, conclut Dorian. Et je vous prie de vous mettre en rapport avec mes avocats... — En voyant le geste de protestation esquissé par le docteur Hugenberg, il ajouta : — Non, non, docteur, je sais parfaitement ce que vous voulez dire : « Silence sur cette affaire, réglons-la entre nous, discrétion... » Justement, je veux le scandale, moi, je tiens à ce que le grand public soit informé de ce qui se passe, et à ce que les esprits libres puissent juger en toute objectivité. Je vous préviens que je tiendrai une conférence de presse, que je ferai un procès public et que le monde apprendra dans quelle impasse il se trouve par la faute de quelques cerveaux ralentis... Car il y aura procès, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Comment sera formulée l'accusation, si je puis me permettre de poser la question ?

— Homicide par imprudence, due à une intervention chirurgicale.

— Ah bon ? Et qui est la prétendue victime ?

— Gerd Sassner.

— Mais voyons, vous savez bien qu'il vit !

— Il n'y a pas de preuves... D'ailleurs, au cas où on réunirait les preuves de l'identité de ce monstre, la question est de savoir si c'est vous qu'on tiendra responsable de ses crimes, car la transformation de Gerd Sassner est la conséquence de l'opération pratiquée par vous en présence de dix témoins de valeur, que vous avez invités vous-même, monsieur le professeur, et dont nous ne pouvons mettre en doute la déposition.

Dorian garda le silence. L'affaire était montée dans ses moindres détails. Malgré le triomphe apparent et momentané de ses adversaires, il n'abandonnait pas la lutte. Pour l'instant, il se contenta de leur donner l'impression d'accepter sa défaite. D'ailleurs, le docteur Hugenberg, qui le connaissait depuis longtemps, ne fut pas dupe : « C'est un vieux renard, dit-il aux cinq autres officiels en regagnant les voitures noires. Il a reçu une flèche et fait semblant d'être mortellement atteint, mais soyez tranquille, il vit, et plus que jamais. Je crois, messieurs, que cette affaire n'a pas fini de nous tracasser... »

Le vendredi suivant, vers quatre heures de l'après-midi, Léopold Wachsner entra en sifflant dans le cabinet de l'avocat chargé de lui régler le prix de sa trahison. La secrétaire lui apprit que son patron avait dû s'absenter, mais qu'une lettre était déposée à son intention.

— C'est l'essentiel, s'exclama Poldi.

D'une main fébrile, il ouvrit l'enveloppe, mais, au lieu du magot tant attendu, il ne trouva qu'une lettre dont la brièveté terrassa le destinataire. Poldi s'écroula sur une chaise de paille ; son front se couvrit de sueur, et il tremblait de froid en même temps.

— Ce n'est pas possible, bredouilla-t-il. Ce n'est pas vrai ! Mademoiselle, je vous en prie...

— Je sais, je suis au courant, c'est moi-même qui l'ai tapée sous la dictée du patron.

— C'est une imposture. C'est... c'est une honte ! Je n'ai plus qu'à me pendre...

— C'est avec l'avocat que vous devez discuter de cette question, et pas avec moi. Vous permettez ? Maintenant, j'ai à travailler, dit

froidement la secrétaire.

Léopold Wachsner quitta le bureau et rentra chez lui en tram. Il habitait dans un petit hôtel de Schwabing où des inconnus lui retenaient et lui payaient une chambre. Entre ses quatre murs, il relut les quelques lignes qui mettaient le point final à sa déchéance.

« Je suis chargé de vous informer, de la part de mes mandants, que les prestations qui vous avaient été promises ne pourront malheureusement pas vous être réglées, car les services rendus en échange ne répondent pas aux conditions posées ni à ce que mes mandants attendaient de vous. »

Vers une heure du matin, après avoir absorbé une bouteille de cognac, il écrivit une lettre en pleurant.

Le lendemain, vers midi, la femme de ménage découvrit le cadavre de Léopold Wachsner suspendu devant la fenêtre ; sur le lit gisait une lettre dont le nom du destinataire avait été écrit en grosses majuscules :

« Monsieur le professeur Dorian. Clinique Hohenschwandt.

L'inspecteur de police qui vint constater le suicide emporta en même temps la lettre.

Le professeur Dorian passa toute la nuit au pavillon VI dans lequel il s'était enfermé aussitôt après le départ de la commission extraordinaire. Rien n'avait pu le faire fléchir, pas même les supplications d'Angela, qui, en compagnie du docteur Keller et du docteur Kamphusen, avait passé une nuit d'angoisse. Jusqu'à quelle extrémité pouvait bien conduire le désespoir du professeur ?

Durant ces quelques heures nocturnes, Keller et Kamphusen se rapprochèrent sensiblement. Kamphusen qui, aux yeux de son collègue, avait toujours passé pour un ambitieux incapable, soucieux uniquement de faire carrière par la flatterie et l'obséquiosité, se dévoila un être de valeur écrasé jusque-là sous la gangue d'un affreux complexe d'infériorité. Le péril imminent avait au moins cela de bon qu'il fit exploser la carapace pour mettre à nu le véritable caractère du médecin.

— En tout cas, moi, je ne me tairai pas, éclata-t-il lorsque la commission extraordinaire eut repris la route de Munich. Peu m'importent les menaces, même si elles viennent du conseil de l'ordre, mêmes si elles mettent en jeu mon avenir, je ne garderai pas le silence, ça, non ! S'il le faut, je me transformerai en pèlerin, et j'irai ville en ville pour clamer à la foule la vérité sur les intrigues, les complots, les crimes mêmes qui cherchent à freiner le progrès.

— Je me demande seulement en quoi cela pourrait être utile à Dorian, répondit pensivement le docteur Keller. Vous connaissez aussi bien que moi nos adversaires. Le seul argument qui les intéresse, c'est celui de leur renommée internationale. Les malades, le progrès et la médecine... en quoi cela les regarde-t-il ? Dorian est un gêneur, supprimons-le...

— Et nous devrions assister à ce crime en nous tournant les pouces ? s'écria impétueusement Kamphusen. Non, mon cher, je vous le dis, c'est au-dessus de mes forces. Il faut que je fasse quelque chose.

Le docteur Keller lui lança un regard de reconnaissance. Ce fut comme une étincelle d'amitié entre eux, et chacun d'eux en eut conscience. Ils se sourirent.

— Non, il ne faut pas parcourir les places publiques comme ce brave Eisenbarth en son temps. Ce serait donner à nos ennemis une nouvelle arme... Vous allez voir ce qu'il va se passer. Hohenschwandt va continuer à vivre comme avant. C'est moi qui ai reçu la direction

administrative à titre provisoire, mais qu'est-ce que ça change ? Je crains fort que nos ennemis n'aient péché par un excès de hâte. Dans quelques jours, l'article clef de Dorian va paraître en Amérique, et, d'après le rapport que j'ai lu avant, il est impossible de balayer purement et simplement d'un coup de coude des expériences et des conclusions aussi importantes. Qu'on soit d'accord ou pas.

— Pourquoi pas ? La meilleure arme, c'est le silence, vous le savez bien. C'est le meilleur moyen pour réduire l'adversaire à l'impuissance.

— Non, dans ce cas-là, ce sera impossible, et la discussion qui suivra la publication de cet article le sauvera.

Au petit jour, le professeur Dorian sortit enfin de sa retraite, non pas, comme on s'y attendait, vieilli, brisé, à bout de résistance, mais au contraire plein d'énergie et décidé à poursuivre la lutte. Ce fut lui qui examina d'un œil étonné les visages sombres qui l'entouraient :

— Eh bien, qu'est-ce qu'il vous arrive donc ? Il ne s'est pourtant rien passé de plus que ce à quoi nous nous attendions... — Puis d'un pas ferme, il rejoignit son bureau. — Bernd, s'il te plaît, prend cela, ajouta-t-il en tendant à son futur gendre un trousseau de clefs.

Mais le docteur Keller ne fit pas un geste :

— Le chef ici, c'est vous, et il n'y a rien de changé...

— Et nous saurons bien accueillir comme il convient le moindre gêneur qui osera pénétrer à Hohenschwandt, explosa le docteur Kamhusen en serrant les poings.

— Oh ! Oh ! fit Dorian en souriant à la ronde, messieurs, je vous prie de garder votre calme. Pas de révolution de palais, ce n'est pas le moment. Nous connaissons nos ennemis. Ils s'attendent maintenant à ce que nous fassions des gaffes, sous l'empire de la colère, mais nous ne leur donnerons pas cette petite satisfaction... Nous allons d'ailleurs immédiatement annuler la conférence de presse annoncée hier avec un peu trop de précipitation. On parlera peut-être de nous pendant deux jours dans les journaux, et ensuite, l'opinion publique aura d'autres chats à fouetter... Inutile de se frapper outre mesure. — Il tendit de nouveau les clefs au docteur Keller. — Bernd...

— Non, je ne les prendrai pas. Si je n'ai pas refusé la direction administrative que me proposait la commission, c'est tout simplement pour ne pas voir entrer ici d'étranger, mais je n'ai jamais eu l'intention de prendre ta place.

Dorian remercia d'un sourire ses collaborateurs, puis la vie quotidienne reprit à Hohenschwandt, comme s'il ne s'était rien passé effectivement.

Vers dix heures, ce même jour, le courrier amena deux lettres adressées personnellement au professeur Dorian. Celui-ci les parcourut

rapidement, le front plissé, puis il ordonna à sa secrétaire d'appeler tout le personnel d'encadrement pour une réunion extraordinaire.

— Les dés sont jetés, dit-il à Angela pour tout commentaire.

Dix minutes plus tard, revêtu de sa blouse blanche, le professeur Dorian accueillait son personnel derrière son bureau ; il était véritablement redevenu le patron.

— Messieurs, je viens à l'instant même de recevoir deux lettres, dont je voudrais vous donner lecture. Voici tout d'abord la première, datée de Munich :

« *Monsieur le professeur,*

« *Quand vous recevrez cette lettre, je serai mort. Il n'y a pas d'autre issue pour moi, puisqu'ils m'ont tous trompé. Vous savez qu'on m'a offert une grosse somme d'argent pour espionnage et sabotage dans votre clinique et que j'ai accepté parce que j'étais acculé. Je viens d'apprendre par maître Füssegger, l'avocat, qu'on n'a pas l'intention de me régler quoi que ce soit. Ils m'ont bien eu, et j'en ai marre de ce monde qui m'écœure. Mais avant de mourir, je tiens à vous révéler l'identité de vos ennemis. Ce sont les professeurs Habersstock, Ilmenau, Popitz, Zacharias et Abendroth. Ils ont fondé une sorte d'association destinée à anéantir vos travaux et votre réputation. Trois fois déjà, ils se sont rencontrés à Bad Wiessee. Je sais bien qu'ils nieront, mais Sepp, un de mes amis, valet de chambre dans l'hôtel Seebume, où ces messieurs ont l'habitude de descendre, a pris des photos, et Aloys, le maître d'hôtel, a surpris des conversations. Pardonnez-moi, monsieur le professeur... J'étais acculé au désespoir, mais je ne suis pas un salaud. Poldi. »*

Dorian reposa la lettre sur son bureau, puis ôta ses lunettes :

— Docteur Kamphusen, que penseriez-vous d'un petit voyage à Bad Wiessee ?

— Volontiers, et j'emmènerai un baril de dynamite pour faire sauter leur sacrée association !

— Vous pourrez partir aujourd'hui même. L'autre lettre maintenant. Elle vient de Bâle :

» *Cher Collègue,*

« *Je m'adresse à vous car je me trouve devant un problème difficile. Jusqu'à présent, j'ai réussi à éliminer la bêtise des cerveaux humains afin de donner aux hommes la légèreté des oiseaux. Mais voilà que je me trouve maintenant en présence d'un petit faon, et je me demande s'il est possible aussi de transformer un faon en oiseau. J'aimerais avoir votre avis, que vous pouvez me communiquer par l'intermédiaire des petites annonces du Baseler Nachrichten. Avec l'expression de toute ma considération, Boss. »*

Un silence lourd suivit la lecture de cette missive, silence que Dorian interrompit au bout d'un certain temps.

— Cette lettre prouve de façon définitive que nous sommes bien en présence de Gerd Sassner, car le petit faon dont il parle est certainement sa femme. Nous en avons tous été témoins : il l'appelait toujours Bambi... Or depuis quelques jours, *frau* Sassner a disparu ; on a retrouvé sa voiture vide sur l'autoroute. Elle se trouve donc entre ses mains, mais tout laisse à penser qu'il ne l'a pas reconnue... D'autre part, cette lettre prouve aussi que mon opération a été un échec : si j'ai réussi à libérer Sassner de son obsession pathologique, j'ai provoqué involontairement cette atroce métamorphose, que nul ne pouvait prévoir. Je tenais à vous en faire l'aveu publiquement...

Puis d'un geste de la tête, il congédia tout le monde, à l'exception d'Angela et de Keller.

— Qu'est-ce que tu fais ? interrogea ce dernier.

— Je vais commencer par prévenir l'inspecteur Quandt, et ensuite j'enverrai ma réponse au *Baseler Nachrichten*. Je vais proposer une entrevue à Sassner pour une confrontation de nos méthodes... Je ne peux pas arriver à croire que ce sont mes propres mains qui ont créé un monstre pareil... Il faut absolument trouver le moyen de le neutraliser !

Gerd Sassner vivait depuis plusieurs jours en compagnie des deux jeunes femmes, qui ne cessaient d'ailleurs de se surveiller mutuellement avec une haine à peine voilée.

Les symptômes de désagrégation mentale se multipliaient à une allure record : Gerd Sassner parcourait d'un pas nerveux toutes les pièces de son château les unes après les autres, les mains crispées derrière le dos, le front soucieux, en marmonnant des paroles incompréhensibles. Puis il passait des heures entières dans son perchoir, les yeux fixés sur la forêt, comme s'il avait eu le pressentiment de ce qui l'attendait dans un délai de plus en plus proche. Car à la suite du coup de téléphone du professeur Dorian, Quandt avait accentué son quadrillage, et l'étau se resserrait insensiblement autour du Palais de l'Oiseau Bleu.

Puis il se mit à procéder à une réorganisation totale de sa clinique, déplaçant les meubles, cassant la vaisselle et pleurant comme un enfant devant une assiette brisée. Si quelqu'un intervenait pour essayer de lui faire entendre raison, il se transformait en un fauve furieux.

Il s'amusa bientôt à gribouiller les murs à la craie, traçant partout où c'était possible des silhouettes humaines. Le jour vint où il demanda aux deux femmes de reproduire sur tous les murs de la maison sa propre silhouette, afin dit-il, « que je reste le symbole de l'universalité et de l'immortalité ». Puis il se réfugia dans sa tour

d'ivoire et se mit à trembler de peur en pressentant un péril imminent.

Ilse Trapps rampait. La dégradation rapide de Gerd la plongeait littéralement dans la frayeur, mais dès qu'elle essayait d'en parler à Luise, elle se heurtait à une incompréhension fondamentale. Pour Luise, une seule chose comptait : que Gerd n'attente pas à ses jours. La salle d'opération avait été promptement débarrassée de tous les instruments dangereux, mais le chirurgien n'en avait encore rien remarqué.

— Quand il s'en apercevra, il nous tuera, gémit Ilse Trapps.

Mais Sassner ne cherchait plus jamais à pénétrer dans la salle d'opération. Durant ses heures de calme relatif, il revêtait sa blouse blanche et faisait d'interminables visites à des malades visibles pour lui seul. Il se penchait sur les lits, parlait doucement aux futurs opérés pour les rassurer et préparait avec Sœur Lucifer son programme de travail.

Ilse passait son temps à trembler.

— Il faut en finir, dit-elle à Luise. Il ne saura bientôt plus ce qu'il fait. Bientôt, ce sera notre tour !

— Pas du tout, répliquait Luise. Nous attendrons l'évolution naturelle de son état et des événements.

— Jusqu'à ce qu'il nous coupe en morceaux ? Merci, très peu pour moi ! J'ai passé quelques semaines sensationnelles en sa compagnie, je le reconnais, mais maintenant, adieu !

Luise se pencha vers elle :

— Pas du tout, ma petite. Tu resteras ici, tout comme moi.

— Pour terminer en prison, hein ? Non... Je file.

Mais elle ne put aller bien loin : Luise lui barra le passage avec une fermeté qui elle-même l'étonnait.

— Si Gerd est victime de sa maladie, toi, tu n'es qu'un ramassis de bassesse, de satanisme et de lubricité. Tu es une ordure comme il n'en existe sûrement pas d'autre sur la planète, car tu as été témoin de tout ce que, dans son inconscience, il a pu faire avec son marteau et son couteau, et tu n'es jamais intervenue pour t'y opposer ; au contraire, tu l'as aidé pour pouvoir te repaître plus sûrement dans la luxure ensuite ! Tu me dégoûtes, et tu paieras !

Ilse se rendit vite compte qu'elle avait affaire à une volonté implacable. Il n'y avait plus d'autre issue que la porte et, pour passer la porte, il fallait annihiler Luise. Comme une furie, elle se précipita sur son ennemie, mais le combat ne tourna pas à son avantage, car l'horreur et la fureur décuplaient les forces de Luise. Finalement, échevelée, et le visage en sang, Ilse perdit conscience et ne s'éveilla que quelques minutes plus tard, solidement ficelée sur un lit, et seule

dans une chambre dont elle savait que la porte était fermée à clef. Livrée sans défense au couteau du boucher...

Luise rejoignit Gerd dans la petite chambre de la tourelle. Du seuil de la porte, elle le vit devant la fenêtre, branlant la tête de droite à gauche, d'un mouvement rythmique, ininterrompu, qui la fascinait et lui broyait le cœur en même temps. Elle décida aussitôt de ne rien entreprendre, ni auprès de la police ni auprès du professeur Dorian. De toute façon, il était condamné, c'était là, dans son Palais de l'Oiseau Bleu qu'il devait mourir, et pas ailleurs.

— Comment vas-tu ? dit-elle d'une voix douce en s'approchant de la fenêtre.

— J'attends le miracle, répondit-il sérieusement, et je me gonfle d'énergie, en prévision du grand jour. Quand toutes les batteries seront chargées à bloc, je m'envolerai dans le ciel, dans l'espace sans fin qui est mon univers.

— Donne-moi tes mains...

— Pourquoi ?

— Je veux que tu emmènes ma chaleur dans l'éternité.

— C'est juste... – Les yeux de Gerd brillaient d'un éclat insoutenable. – Une sorte de courant passe sur moi, comme c'est magnifique... Je sens en moi une force incroyable ! Qu'est-ce que c'est ?

— C'est moi, Gerd...

— C'est toi...

On aurait pu les prendre pour un couple d'amoureux tendrement unis, face à l'immensité du ciel et de la forêt. Sassner regarda la crête des arbres ; brusquement il tressaillit de tout son corps et éclata en sanglots, le front sur la tête de sa femme.

— Où suis-je ? gémit-il soudain.

— Près de moi, Gerd... Tu es à la maison.

— Le monde est en flamme ! – Il bondit et tendit vers le soleil couchant un doigt accusateur. – Regarde, la terre brûle et moi avec... Oh ! Mon Dieu ! Ma tête...

Il poussa un long cri affreux et s'écrasa sur le sol, comme si, brusquement, tout son squelette tombait en poussière.

La syncope se prolongea toute la nuit. Luise ne le quitta pas une seconde ; elle lui tenait la main et priait. « Qu'il meure, mon Dieu, qu'il s'endorme maintenant, sans souffrances supplémentaires... » Mais un jour glabre se leva, il tomba quelques gouttes de pluie, et Gerd Sassner vivait toujours.

Une semaine plus tard, il vivait encore. La crise s'était terminée d'elle-même et n'avait pas eu de suites. Il reprit le rythme de ses

journées vides, en multipliant les visites, et c'est ainsi qu'il découvrit Ilse sur son lit solitaire.

— Boss, supplia-t-elle en essayant de son charme. Délie-moi. Je suis Sœur Lucifer, tu ne me reconnais pas ?

— Pourquoi êtes-vous ici, madame ? demanda-t-il en soulevant la couverture. Je vois que vous souffrez de gonflement généralisé. La maladie du ballon... Ce n'est pas grave, nous allons ouvrir quelques soupapes, et l'air s'échappera de soi-même.

Ilse écarquilla les yeux :

— Tu ne peux pas faire ça, Boss, bredouilla-t-elle affolée. Tu ne te souviens plus de Lucifer ? C'est l'autre salope qui m'a ligotée ici. Délivre-moi... Tu sais bien que je t'appartiens, à toi tout seul...

— Je vois que c'est plus grave que je ne croyais. Il y a aussi un surplus d'air dans le cerveau... C'est ennuyeux, il va falloir faire deux trous, un à gauche et un à droite...

Inutile de supplier, de crier ou se tordre. Ilse resta paisiblement étendue sur son lit, paralysée d'effroi. Elle attendait le supplice.

— Délivre-moi, Boss, murmurait-elle parfois, sans espoir. Je suis Sœur Lucifer...

Le mot Lucifer déclencha soudain un court-circuit. Les mains nerveuses de Sassner dénouèrent les courroies, sans que la victime réussisse à croire au miracle. À peine le dernier lien se fût-il relâché, que la jeune femme sautait à bas du lit, en repoussant d'un poing ferme son sauveteur. Elle se précipita hors de la chambre dans laquelle elle avait bien cru finir ses jours, et, après avoir en hâte réuni quelques vêtements, elle s'éclipsa.

Quelques minutes plus tard, la camionnette blanche disparaissait au détour du sentier, dans un nuage de poussière, emmenant Ilse Trapps et une petite fortune, trois mille cinq cents marks environ, le reste de ce que lui avait confié Boss pour les frais de la clinique. Pour un début, ce n'était pas mal... « Et maintenant, se dit-elle au bout de quelques kilomètres quand elle fut certaine d'être libre, en avant, et le plus loin possible. Une nouvelle vie qui recommence... Tout de même, ce Gerd Sassner, quel type !... » Il y avait presque une pointe de regret dans le profond soupir qu'elle exhala à la pensée des nuits brûlantes du Palais de l'Oiseau Bleu. Ce ne fut pourtant qu'après la bifurcation de Francfort qu'elle respira paisiblement. Personne ici ne connaissait, même de nom, Gerd Sassner, et sa manie sanglante.

Arrivée à Cologne, sa première visite fut consacrée à un coiffeur ; et quand elle reprit le volant de la voiture un peu plus tard, personne n'aurait pu la reconnaître, car elle avait des cheveux courts et d'un noir de jais.

Les grosses voitures officielles vinrent de nouveau se garer dans la cour d'honneur de la clinique Hohenschwandt. Sur le seuil de la grand-porte, le docteur Keller et le docteur Kamphusen accueillèrent leurs visiteurs avec une certaine solennité.

Car le professeur avait lancé quelques invitations à une conférence exceptionnelle. Tous ses adversaires étaient réunis sous son toit, non seulement ceux d'Allemagne, mais du monde entier, comme au jour de l'opération de Gerd Sassner. La réception dura deux jours, car certains venaient de très loin. Les soirées se passaient autour du grand feu de bois, et on s'entretenait d'art, de littérature et de philosophie. Pas de psychiatrie ni de médecine en général. Mieux valait éviter les risques de heurts. Une cordialité harmonieuse, du moins en apparence, régnait entre les sommités neuropsychiatriques du monde entier.

Ces messieurs se posaient quand même quelques questions. Entre eux, surtout ceux d'Allemagne, ils parlaient de la témérité de Dorian, de « chant du cygne » aussi, mais une certaine inquiétude les troublait même. Pourquoi le professeur Dorian avait-il éprouvé le besoin de réunir en ce lieu maudit tous ceux qui n'avaient pas caché justement leur hostilité à son égard ? Il devait bien avoir une idée derrière la tête...

— Attendons, conclut le professeur Abendroth. Peut-être s'agit-il vraiment du dernier hurlement du lion, avant l'agonie.

L'heure H sonna enfin. En pleine matinée, une vingtaine de professeurs se trouvèrent réunis dans la petite salle de conférence, devant un grand écran de cinéma. Au fond de la salle, le docteur Kamphusen présidait aux destinées du grand projecteur. Son regard ironique faisait en souriant le tour de ces têtes couronnées de la médecine, tandis que son collègue Keller passait entre les rangs en distribuant aimablement le dernier article imprimé du professeur Dorian.

De minute en minute, l'atmosphère s'appesantissait dans la salle. L'article concernant l'utilisation, les propriétés et les effets du RNS parut à ces messieurs une véritable provocation, et en outre, le coupable avait l'audace de se faire attendre... Quand il pénétra dans la salle, le sourire aux lèvres, Dorian se heurta à un mur d'hostilité, mais cela ne le troubla pas, car il s'y attendait.

— Messieurs, commença-t-il, j'ai à vous présenter aujourd'hui quelques faits exceptionnels qui ne manqueront pas de provoquer une certaine révolution dans la recherche encéphalographique. Mais avant d'entamer ce sujet important, je voudrais vous montrer une photocopie qui servira de base, je le pense, à une discussion passionnée ensuite. — Dorian fit un signe à Angela, qui alluma le

projecteur. Kamphusen n'avait pas encore introduit le dispositif dans le cadre, si bien que l'écran s'illumina d'une lumière crue et vide. – Il se passe d'étranges choses de par le monde, poursuivit le conférencier, et on peut à juste titre parler d'une certaine dose de fatalisme nécessaire à la vie. Mais lorsque l'existence humaine est mise en cause, lorsque le progrès est freiné volontairement par des moyens que je pourrais qualifier de honteux, alors, il devient impossible et même coupable de rester indifférent ou insensible. Je sais qu'il n'est pas facile de renier ce qu'on a étudié pendant des dizaines d'années, ce qu'on a pratiqué depuis toujours, ce qu'on a publié et qui vous a rendu célèbre. Mais c'est ainsi, messieurs, et le progrès ne peut aller de l'avant sans écraser en passant quelques concepts révolus. Si je vous dis que d'ici dix ou vingt ans, on procédera couramment à des greffes de cerveau, vous vous contenterez de me rire au nez... – Au premier rang des auditeurs, le docteur Hugenberg, du conseil de l'ordre, ne se cacha pas pour ricaner ouvertement. – Mais si je vous montre à présent la photocopie dont je vous ai parlé au début de cet entretien, je ne pense pas que vous aurez encore tellement envie de rire...

Kamphusen introduisit le diapositif dans la fente et, sur l'écran, le texte d'une lettre apparut, en écriture démesurément agrandie. La lettre de Léopold Wachsner, l'infirmier de Hohenschwandt...

Dorian s'adossa au mur et contempla ces messieurs. Abendroth... Haberstock... Des masques sidérés, pétrifiés, incrédules... Chacun eut largement le temps de relire la lettre quatre fois au moins, puis, sur un nouveau signe du metteur en scène, l'écran s'assombrit.

— Quelqu'un a-t-il une question à poser ? interrogea Dorian d'une voix dangereusement paisible.

— Merci. – Porte-parole spontané de ses collègues, le professeur Abendroth se leva. – Je pense que ce prologue nous suffit. Au revoir.

Un quart d'heure plus tard, plusieurs voitures reprenaient le chemin de Munich, sans que quiconque se fût dérangé pour prendre congé de ces messieurs. Et finalement, il ne resta plus à la clinique que le docteur Hugenberg qui avait la pénible charge de traiter avec le professeur Dorian.

— Monsieur le professeur... – Il essaya de prendre un ton méprisant, mais le cœur n'y était pas. – Vous savez aussi bien que moi que la lettre de Poldi sera immédiatement taxée d'élucubration d'un cerveau dérangé...

— Bien entendu. Seulement, entre temps, le docteur Kamphusen est allé faire un petit tour du côté de Bad Wiessee et a rapporté certains éléments qui viennent à l'appui des affirmations de Poldi. Malheureusement, le départ précipité de ces messieurs m'a empêché de poursuivre mon exposé jusqu'au bout et de présenter ces

documents cependant fort intéressants.

— Qu'est-ce que vous avez l'intention d'en faire ?

— Je les considère comme des preuves irréfutables pour étayer une enquête.

— Et s'il n'y a pas de procès ?

— Dans ce cas, il existe suffisamment de journaux qui seront prêts à payer à prix d'or ces matériaux.

— C'est vraiment ce que vous envisagez ?

— L'attitude de ces soi-disant collègues m'oblige à proclamer la vérité publiquement... Je ne peux pas imaginer, Hugenberg, que vous ne soyez pas de mon avis...

— Il y aura un scandale monstre...

— En suis-je l'auteur ?

— Qu'est-ce que vous cherchez au juste, Dorian ?

— Je cherche à vivre en paix, à travailler en paix, à soigner mes malades en paix, à poursuivre mes recherches et mes expériences en paix ! N'oubliez pas que lorsque je tente une opération délicate, c'est ma propre responsabilité qui est en jeu, et je tiens à être enfin délivré de cette envie qui me poursuit partout et de cette auréole d'inafaillibilité qu'on croit pouvoir conférer à la médecine... bien à tort.

— Il me semble que, sur ce point, c'est vous-même qui vous êtes exposé aux commentaires désagréables...

— Comme vous devenez mesuré dans vos expressions, tout d'un coup ! fit le professeur Dorian avec un sourire amer. Vous voulez parler sans doute du cas Sassner ?

— C'est vous qui avez transformé cet homme en monstre, non ? Bien entendu, il aurait pu en être autrement... Mais aussi, pourquoi avoir éprouvé le besoin de tenter cette opération particulièrement osée à grand renfort de publicité et d'invitations ? Avouez que vous vous êtes volontairement jeté dans la gueule du loup... Mais il ne s'agit pas de cela pour l'instant. Le conseil de l'ordre est maintenant convaincu, monsieur le professeur, que les accusations dont vous avez été l'objet sont sans fondement.

— Merci...

— Le ministère de l'Intérieur est persuadé que la poursuite de votre activité à Hohenschwandt est parfaitement justifiée. Quant au parquet, il va encore falloir discuter avec lui. Mais les juristes n'en sont pas moins des hommes, n'est-ce pas ?

— On ne s'en aperçoit pas toujours... Autrement dit, Hugenberg, je suis absous et libre de tout soupçon ?

— Oui.

— Voilà qui me rassure. Quant à moi, je vous donne ma parole que tous les documents recueillis à Bad Wiessee ont été immédiatement déposés dans le coffre d'une banque suisse. Je renonce pour l'instant à les livrer en pâture au public.

— Parfait. Dans ce cas ma mission est accomplie. — Le docteur Hugenberg se leva d'un mouvement brusque. — Ne pourriez-vous vous décider à me confier ces documents ?...

— Non. Je pense que vous me comprenez.

— Oui.

L'après-midi même, le docteur Hugenberg reprit à son tour la route de Munich. Au fond il était assez content de la tournure prise par l'entretien. À part cette banque suisse mais il ne restait plus qu'à en prendre son parti. Dorian aurait été fou de se séparer d'un dossier pareil...

Le professeur Abendroth l'attendait.

— Alors ? Comment cela s'est-il terminé ?

— Dorian est de nouveau en haut du pinacle, et plus sûr de son pouvoir que jamais, assura Hugenberg. — Puis en jetant son porte-documents d'un geste rageur sur le bureau, il ajouta : — Rien à faire pour le coincer.

— Attendons ! On va l'emmener dans le silence le plus absolu. Pas la moindre réaction, pas de discussion, pas de publicité, et on oubliera jusqu'à son nom, vous verrez ! Nous allons l'embaumer et l'enterrer...

— Allô, je voudrais parler à la commission Sassner...

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Ça ne vous regarde pas...

Quelques craquements dans la ligne puis une nouvelle voix bourrue :

— Vous désirez me parler ?

— Vous êtes la commission Sassner ?... Je sais où se cache Sassner...

— Ah ? Qui êtes-vous ?

— Je suis un ange et je vous parle du ciel !

Ilse Trapps se félicita d'avoir mis plus de mille kilomètres entre elle et Stuttgart.

Quelques minutes plus tard, elle s'accorda un bon café fumant avec la conscience apaisée de qui a fait son devoir jusqu'au bout. Un sourire se joua sur ses lèvres. Une vie nouvelle commençait.

Aussitôt à Stuttgart, on sonna l'alarme. L'inspecteur Quandt prit en main la direction des opérations. Il commença par avertir le professeur

Dorian par téléphone, en lui promettant de lui envoyer un hélicoptère au cas où sa présence deviendrait nécessaire.

Puis on prévint le commissariat d'Emmendingen ; trois voitures de police, lumières bleues et sirènes hurlantes, foncèrent sur l'autoroute, et Quandt s'envola en hélicoptère vers la forêt qui abritait l'auberge du Gros Chêne.

L'après-midi même, on avait repéré le bâtiment, et Quandt fut tout surpris de découvrir cette bâtisse à l'abandon, entourée de quelques corneilles glapissantes. Tout était prêt pour la grande offensive, le chemin d'accès fermé par la police, les abords de l'autoroute surveillés ; un cordon de gardiens invisibles faisait le guet autour du Palais de l'Oiseau Bleu. Quandt, coiffé d'un casque et armé d'un microphone, assurait la liaison des différents mouvements.

— Allons-y, messieurs, cria-t-il à ses hommes. Allons chercher Gerd Sassner dans son repaire. En cas de nécessité, n'hésitez pas à tirer...

Le Palais de l'Oiseau Bleu vivait ses dernières heures.

La fuite d'Ilse Trapps n'avait pas eu sur Gerd les effets que Luise avait tant craints. À peine même s'il parut se rendre compte de son absence. Il revêtit comme chaque jour sa blouse blanche et fit le tour des chambres ; parfois, il s'arrêtait pour contempler les contours de sa propre silhouette sur les murs, et il souriait d'un air satisfait.

— La clinique est pleine, affirma-t-il d'une voix vibrante de fierté. Sœur Lucifer était une excellente infirmière, dommage qu'elle ait donné sa démission. Mais vous, madame, ajouta-t-il à l'adresse de Luise, qui ne le quittait jamais d'une semelle, vous possédez certainement aussi des diplômes et de l'expérience ?

— Oui, fit Luise la gorge sèche. Je suis une infirmière parfaite.

— Très bien. Dans ce cas, vous prendrez les fonctions de Sœur Lucifer. — Il lança un regard étrange sur sa femme, puis ajouta d'un air pensif : — C'est curieux, votre visage ne m'est pas inconnu. Je me demande où j'ai bien pu vous rencontrer.

— À Stuttgart, et ensuite à Heidelberg...

Luise lui prit les mains, elles étaient brûlantes de fièvre. Mon Dieu, quel effet peut avoir la fièvre sur son cerveau détraqué ! Elle peut le terrasser, certes, mais elle peut aussi le transformer en volcan.

Une fois de plus, elle sentit monter en elle une peur abjecte à la vue de son mari. Le fossé entre eux se creusait de plus en plus ; qui pouvait prévoir ce qui allait se passer dans les prochaines vingt-quatre heures ? Elle décida de tenter un grand coup, l'ultime.

— Viens, dit-elle doucement en le tirant par la main. Dorle et Andréas nous attendent. Il faut que nous rentrions à la maison...

Rien ne bougea sur le visage figé de Gerd...

— Est-ce qu'ils sont déjà anesthésiés ? demanda-t-il enfin au bout d'un certain temps.

Luise tressaillit :

— Oui, murmura-t-elle, vaincue.

— Parfait. Dans ce cas, nous allons les opérer tout de suite. Commençons par Dorle...

Il ne savait pas encore que la salle d'opération avait été débarrassée et nettoyée. Le cœur de Luise fit un bond dans sa poitrine. Comment allait-il réagir ? Elle l'empêcha de sortir de la pièce :

— Impossible d'opérer Dorle et Andréas... Ils ont les oreillons... On ne tente jamais d'opération en cas de maladie infectieuse.

Sassner la contempla d'un air admiratif :

— Très juste ! Vous êtes vraiment une bonne infirmière. Comment les soignez-vous ?

— Je leur fais des cataplasmes...

— Des cataplasmes ! hurla Gerd en lançant les bras en l'air. Des cataplasmes !

Son corps puissant tremblait ; puis, brusquement, il se dégagait de l'étreinte de Luise et parcourut toutes les pièces de la maison en hurlant, pour aboutir finalement dans sa tourelle où il se mit à éclater d'un rire strident.

— Cataplasmes ! Cataplasmes...

Luise le suivait, les yeux dilatés, le cœur battant, tous ses efforts tendus pour ne pas crier elle aussi.

Il alla directement à la fenêtre de son réduit et entra en grande conversation avec les corneilles qui s'étaient habituées à lui, depuis qu'il les nourrissait et leur parlait avec douceur.

Les oiseaux bleus...

Ce fut la première nuit sans Ilse Trapps. Étendu dans le grand lit, au côté de sa femme, Gerd Sassner dormait profondément. Les souvenirs érotiques contre lesquels Luise devait se défendre sans cesse, car Ilse s'était plu à les étaler dans leurs moindres détails, semblaient même avoir disparus de la conscience nébuleuse de Gerd. À peine la tête sur l'oreiller, il s'était endormi comme un gros ours épuisé.

Mais elle, elle ne réussit pas à fermer l'œil. De temps en temps, elle rallumait la lampe à pétrole pour examiner ce visage tant aimé, à qui le sommeil bienfaisant reconstituait toute son intégrité. Gerd tressaillait et grognait bien un peu, mais il ne s'éveilla pas. Vers deux heures du matin, elle eut l'impression que la fièvre montait de nouveau, et elle lui fit quelques enveloppements froids, sans qu'il réagit.

Luise passa le reste de la nuit à contempler Gerd endormi, en caressant de temps en temps ses épaules et sa poitrine. Cela ressemblait fort à un adieu, car elle avait le pressentiment qu'Ilse Trapps allait mettre sa liberté toute neuve à profit pour dévoiler le secret de l'auberge du Gros Chêne. L'inspecteur Quandt n'allait pas tarder à apparaître au détour du sentier ce qui sonnerait l'heure de la séparation définitive.

Au petit matin, la fièvre tomba d'elle-même. Luise ôta tout l'arsenal d'enveloppements, recouvrit son malade et s'allongea à son

tour, terrassée par le sommeil.

Ce fut un bruit de vaisselle qui la réveilla en sursaut. Dressée sur le lit, elle aperçut à côté d'elle la table du petit déjeuner couverte de tasses et de cuillers ; une odeur pénétrante de café emplissait la chambre, et dans le pot, il y avait même un peu de crème fraîche.

Le petit déjeuner du dimanche matin à l'Oasis...

Elle chassa vite ce souvenir, pour avoir la force d'affronter le présent avec lucidité.

— Bonjour, fit Gerd d'une voix enjouée dès qu'il aperçut le regard éveillé de Luise braqué sur lui. Je suppose que vous aimez les œufs au bacon ?

— Oui, beaucoup, mais à condition qu'ils soient bien cuits. Qu'il ne reste plus de glaïre.

— À vos ordres, madame. — Gerd lui apporta la petite poêle fumante. — Ça vous va ?

— Parfait. Merci beaucoup.

— Dans ce cas, nous pouvons déjeuner. Bon appétit.

— Merci.

Il avait déjà pris le temps de faire sa toilette et de revêtir sa blouse blanche. Un tuyau de caoutchouc sortait de sa poche, le stéthoscope.

— Je me suis occupé des malades, dit-il soudain.

Ils déjeunèrent ensuite en silence, mais chaque bouchée coûtait à Luise un effort surhumain. Au bout d'une heure environ, sans explication, Gerd sortit de la chambre. « Il retourne auprès de ses affreuses corneilles », songea la jeune femme en exhalant un soupir.

Vers deux heures, il revint ; son visage blême et grimaçant, ces gestes saccadés dénotaient une étrange nervosité.

— Venez avec moi, haleta-t-il dès qu'il aperçut Luise. Tout de suite...

Dans la petite chambre de la tour, toutes les fenêtres étaient grandes ouvertes ; le courant d'air violent faisait virevolter une quantité de feuilles de cahier revêtus de dessins géométriques. Sassner poussa Luise vers une des fenêtres ; sa respiration sifflante inquiétait la jeune femme.

— Les voilà, murmura-t-il. Je les ai vus. Il y en a partout, dans la forêt, ils se cachent et ils entourent notre palais, exactement comme les loups en Russie. Vous les voyez ?

Luise essayait de percer le secret de la forêt, mais elle ne voyait rien d'anormal. Pourtant, ses pressentiments de la veille lui revinrent à l'esprit.

— Qui sont-ils, ces loups qui nous surveillent ? demanda-t-elle à

voix basse.

— Les démons de l'ignorance ! – Sassner vacillait ; il dut s'adosser au mur pour ne pas perdre l'équilibre. – J'ai des ennemis, beaucoup d'ennemis. C'est le sort de tous les esprits supérieurs et de tous les génies. Je viens de découvrir le secret de la paix éternelle, mais qui veut la paix ici-bas ? Personne ! Et c'est pourquoi ils veulent me supprimer... Me supprimer, moi !... Mais je vais les pourchasser comme des bêtes puantes, avec le fer et le feu ! Je vais allumer le flambeau du ciel pour nettoyer à jamais la terre de cette pourriture !... Regardez-les, comme ils ont l'air pressé !

Une voiture de la police traversa pendant une parcelle de seconde leur champ de visibilité. Ce pouvait être un hasard, bien entendu, mais Luise sentit que les dernières heures de Gerd n'allaient pas tarder à sonner.

L'état de fièvre du malade ne faisait qu'empirer. Il n'était même plus capable de prononcer correctement des phrases entières, se contentant de pousser des grognements sourds de fauve à l'agonie. Pourtant, quand elle fit mine de quitter la tour, il la retint d'une poigne de fer.

— Le feu... répétait-il d'une voix hagarde. Le feu...

Luise essaya de se dégager de l'étreinte menaçante, mais sans y parvenir ; au contraire, les mains de Sassner montaient le long de ses bras, elles allaient bientôt atteindre les épaules...

— Et les malades ? s'écria-t-elle au désespoir.

— Les flammes nettoient tout !

Le regard inquiet de Gerd ne quittait pas la forêt ; cette fois, on sentait que l'étau se resserrait ; quelques silhouettes casquées couraient entre les arbres. L'inquiétude montait dans l'esprit dérangé du maître du palais...

— Et nous ? tenta encore Luise. Nous, Gerd...

— Gerd ? répéta-t-il sans comprendre.

— Mais oui, toi, Gerd, et moi, Bambi... et les enfants...

— Bambi ? dit-il encore. Il n'y a plus de Bambi, tout a disparu, volatilisé... Le monde est vide...

Autour de la maison, le cercle de policiers se resserrait ; l'inspecteur Quandt venait de donner l'ordre d'avancer prudemment.

— Ils arrivent ! hurla Gerd Sassner en tirant Luise par les cheveux. Vite, le feu...

Comme elle essayait de lui échapper, il l'endormit de deux violents coups de poing, puis la chargea sur son épaule et se précipita dans une chambre du premier étage. Sans lâcher sa charge, il ouvrit une fenêtre et aperçut un homme en uniforme, revolver au poing, qui le regardait

de la cour, d'un air ahuri. C'est bien lui, songea l'inspecteur Quandt, mais il a changé depuis les photos.

— Ouvrez la porte immédiatement, commanda-t-il à l'adresse de Sassner, tout en réclamant le calme parmi ses hommes, d'un geste impérieux de la main.

— Qui êtes-vous ? répliqua Sassner d'une voix pleine de hauteur, en se penchant davantage vers la cour.

Ce fut à ce moment-là que Quandt reconnut la silhouette féminine jetée négligemment sur l'épaule du fou. Il frémit de tout son corps. Ce ne peut être que Luise Sassner, se dit-il et qui sait combien de victimes gisent encore, ligotées sur leurs lits de souffrance, ou découpées en morceaux ? L'inspecteur décida d'user de diplomatie.

— Ouvrez ! répéta-t-il.

Sassner laissa tomber Luise sur le sol :

— Je sais bien ce que vous voulez, hurla-t-il, mais le progrès est plus rapide que vous, et c'est cela qui vous gêne, hein ? Partez, laissez-moi travailler en paix !

Derrière Quandt, six hommes munis de fusils lance-grenade prenaient place sans bruit. Toute la responsabilité reposait sur l'inspecteur Quandt. Si jamais on attaquait, le fou avait le temps de tuer tous les êtres cachés sous son toit. Et sa femme ? Qu'est-ce qu'il en avait fait ?

— Êtes-vous seul dans la maison, avec la femme que vous aviez sur l'épaule ? interrogea Quandt avec anxiété.

— Non ! Ma clinique est pleine !

— Mon Dieu... — Il se tourna vers les six hommes. — Rien à faire, il faut discuter, essayer de gagner du temps, sinon, ce sera le carnage.

— Pourquoi ne pas le tuer ? C'est une cible parfaite, fit un des commissaires d'une voix sifflante. En une parcelle de seconde, tout est terminé !

— Impossible ! Vous connaissez nos lois ! Puisque Sassner n'a pas tiré le premier, vous ne pourrez jamais alléguer de la légitime défense. Non, il faut discuter. D'ailleurs tant qu'il accepte de parler, il n'agit pas, c'est notre unique chance.

Quandt fit un pas en avant, et Sassner se pencha davantage encore ; sa blouse blanche étincelait dans un rayon de soleil.

— Écoutez, Sassner... Je vous fais une proposition. Vous me faites entrer et nous bavardons tranquillement de vos recherches.

— Non ! Je ne vous connais pas ! Et je vous préviens, tout est prêt pour le grand feu du ciel.

Quandt chassa d'un geste du bras ses collaborateurs et lui-même s'éclipsa quelques secondes pour reparaître ensuite habillé en civil,

chemise blanche et cravate. Les yeux brouillés, Sassner se rendit compte du départ des uniformes, mais ne reconnut pas ce nouveau venu en civil, qui lui inspira confiance immédiatement. Il doit avoir une tension trop forte, constata-t-il *in petto*, sinon il n'aurait pas les joues aussi rouges et des mains aussi nerveuses.

— Enfin, nous voilà seuls, dit Quandt. Vous êtes content ?

— Qui êtes-vous, monsieur ?

— Je m'appelle Ulrich Quandt, et je suis un savant.

— Médecin ?

— ... Non... non...

— Qu'est-ce que vous faites alors ?

— Je combats l'injustice.

— Pauvre homme...

Sur le plancher, Luise commençait à s'agiter. Sassner disparut un instant de l'encadrement de la fenêtre et, quand il se redressa, il tenait le corps de sa femme devant sa poitrine, comme un bouclier.

— Lâchez votre femme ! hurla Quandt dans un tel cri de désespoir impuissant que Luise du coup retrouva entièrement ses esprits.

— Vous ici ? fit-elle d'une petite voix timide.

— Comment allez-vous ?

— Bien... N'essayez pas d'entrer de force, sinon il met le feu à la maison.

— Je sais, il me l'a dit. Est-ce que vous ne pourriez pas lui faire entendre raison ?

— C'est trop tard. Il vit dans un autre univers.

— Vous croyez qu'il serait capable de s'en prendre à vous ?

— Je ne sais pas...

Sassner intervint ; ce dialogue le gênait. Il mit brutalement la main sur la bouche de Luise pour la forcer au silence et la serra contre lui.

— Écoutez-moi, monsieur le Défenseur de la Justice : vous me dérangez. J'ai reçu une mission sacrée qui nécessite toutes mes forces et tout mon temps, et personne ne pourra m'empêcher de la mener à bien. Comment osez-vous me retenir ? Partez, monsieur, et croyez que si j'accepte de discuter de mes découvertes avec quelqu'un, ce n'est sûrement pas avec un juge de pacotille, mais avec un véritable médecin !

Pour Quandt, ces simples paroles firent l'effet d'un éclair. Il n'avait qu'une personne au monde à pouvoir entrer directement en contact avec le fou, le professeur Dorian. Lui, il aurait le droit de pénétrer dans la baraque et il trouverait bien alors le moyen de neutraliser Sassner.

— Est-ce que vous désirez parler au professeur Dorian ? demanda l'inspecteur, d'une voix qu'il voulut assurée, mais son cœur battit, car, en cas de refus, il n'y avait pas de solution de remplacement.

Qu'allait devenir Luise Sassner, serrée entre les bras de son mari ?

— Dorian ? — Le visage de Gerd s'illumina ; il lâcha sa victime et se pencha de nouveau à la fenêtre. — Dorian ? Mon maître, ma bannière ! L'étoile qui me guide sur un chemin jonché d'épines ! Mon rêve...

— Je vous l'amène, mais vous jurez de l'attendre ? On ne peut pas le déranger pour rien...

— Je vous en donne ma parole d'honneur, prononça Sassner avec une solennité désarmante, et l'inspecteur Quandt eut immédiatement le sentiment qu'il tiendrait sa parole.

Quelques minutes plus tard, des profondeurs de la forêt, une voiture démarrait à toute allure ; il fallait prévenir immédiatement la station de Munich, afin de gagner du temps. En trois heures maximum, avec un hélicoptère, Dorian pouvait rejoindre Sassner ; on ne pouvait à aucun prix abandonner un nombre imprécis de victimes une nuit de plus entre les mains du monstre inconscient.

À peine trois heures plus tard, en effet, l'hélicoptère de la police bavaroise se posait sur une clairière, non loin de l'auberge du Gros-Chêne. Le bruit et le déplacement d'air chassèrent immédiatement les oiseaux de la forêt, y compris les interlocuteurs de Gerd Sassner.

— Mes oiseaux, hurla le malheureux, mes beaux oiseaux bleus ! Retenez-les, salauds ! Restez là, mes petits...

Il étendit les bras en se penchant à la fenêtre. Son visage tragique ruisselait de larmes. Luise le prit par les épaules pour essayer de le calmer et d'enrayer une nouvelle crise.

— Ils vont revenir, dit-elle sur un ton apaisant. Ils se contentent de faire un tour dans la forêt, mais ils savent que tu as besoin d'eux.

— C'est vrai ? Ils le savent ? Ils te l'ont dit ?

— Oui...

— Alors, c'est bien, ils reviendront.

Entre-temps, le professeur Dorian, le docteur Keller et Angela avaient mis pied à terre, accueillis à bras ouverts par l'inspecteur Quandt.

— Où est-il ? s'écria Dorian sans même saluer l'inspecteur.

Personne ne lui avait donné le moindre détail, et pourtant, dès qu'il avait aperçu l'hélicoptère au-dessus de Hohenschwandt, deux heures plus tôt, il avait eu le pressentiment d'un dénouement imminent. Le pilote n'avait même pas eu besoin d'arrêter le moteur.

Mais une sueur froide lui glaçait l'échine à la pensée de ce qu'ils allaient trouver.

Tout en rejoignant à pas lents l'auberge délabrée, l'inspecteur leur fit un rapport détaillé des derniers événements, en commençant par le mystérieux coup de téléphone, qui ne pouvait émaner que de « Sœur Lucifer ».

— Il vous réclame, monsieur le professeur. Vous êtes le seul qui puisse l'approcher. Nous ne savons pas ce qu'abrite cette maison. Sassner prétend que sa clinique est pleine... Une chose en tout cas est certaine, c'est la présence de *frau* Sassner... — Quandt saisit soudain le bras du professeur. — Tenez, regardez à la fenêtre là-bas, les voilà tous les deux, lui et sa femme.

En effet, Dorian reconnut la silhouette de son malade et, derrière, Luise Sassner qui caressait doucement les cheveux de son mari. Elle le consolait de la disparition momentanée des oiseaux bleus.

— Alors qu'est-ce que vous allez faire ? interrogea l'inspecteur pour couper court à la contemplation méditative de Dorian.

Il était avant tout un homme d'action, et il avait hâte d'en finir avec ce drame au cours duquel la police ne s'était pas montrée particulièrement géniale.

— Je vais aller discuter avec lui de ses méthodes chirurgicales, répondit le professeur. Mais j'ai bien l'intention, en outre, d'aller au-devant de ses désirs, car voyez-vous, monsieur l'inspecteur, si les malades mentaux ont l'impression que leur interlocuteur connaît leurs secrets, ils deviennent vis-à-vis de lui comme des petits enfants devant le sapin de Noël... Tenez, vous allez voir.

Dorian tira de sa sacoche noire tout son attirail chirurgical qu'il revêtit avant d'aborder Gerd Sassner.

— Une chance que la presse n'ait pas été avertie, grommela Quandt. Vous voyez d'ici le reportage sensationnel... Vous croyez vraiment à cette mascarade ?

— Oui. Je suis convaincu qu'elle fera une impression profonde sur le personnage de Sassner. Allez, j'y vais, à tout à l'heure.

— Eh, une minute, vous pourriez peut-être vous munir d'un revolver, ce serait plus prudent !

— Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? je ne sais pas tirer. Non, non, j'ai mieux que ça, ajouta-t-il en soulevant sa trousse médicale. Une seringue et une dose de penthotal.

— Je ne peux tout de même pas vous laisser seul, sans protection, aux mains de ce monstre !

— Il n'acceptera personne d'autre que moi, car, dans son esprit dérangé, il n'y a que moi qui ne représente pas un danger pour lui et

qui peut l'aider. N'oubliez pas les lettres qu'il m'a envoyées ! – Dorian fit un pas vers la maison, tandis que ses compagnons restaient dans l'ombre des arbres. – Encore un mot, Quandt. Surtout, n'intervenez pas, même si la séance dure longtemps ! Le moindre faux-pas pourrait tout gâcher. L'essentiel, c'est que Sassner me garde sa confiance jusqu'au bout... jusqu'au penthotal. Ça peut durer longtemps.

D'un pas paisible, il quitta définitivement l'ombre pour rejoindre la « clinique », sa trousse noire à la main. Le soleil couchant ensanglantait sa blouse d'un reflet rougeâtre. Angela frissonna d'inquiétude, derrière un buisson.

De la fenêtre du premier étage, un hurlement de triomphe accueillit Dorian. Sassner leva les deux bras en signe de bienvenue ; une joie indicible émanait de son regard étincelant.

— Monsieur le professeur, s'écriait-il, ainsi, vous êtes venu ! Vous consentez à honorer de votre présence ma modeste clinique ! Avez-vous reçu mes lettres ?

— Toutes !

Dorian s'arrêta sous la fenêtre ; derrière Gerd Sassner, il apercevait le buste penché de Luise ; on aurait dit qu'elle priait.

— Vos rapports m'ont paru particulièrement intéressants, mon cher collègue, dit Dorian d'une voix calme, avec cette nuance magique dont le rayonnement spirituel pénétrait jusqu'au fond de l'âme... – Sensibilisé à l'extrême, Sassner ferma un instant les yeux, terrassé par une émotion trop violente. – Vos opérations, poursuivit Dorian, ces méthodes osées... Bravo, je m'incline. Pourtant, il me semble que vous pourriez y amener encore quelques améliorations, uniquement sur le plan de la technique chirurgicale, bien entendu, ce qui n'a rien à voir avec le domaine purement scientifique. Ainsi par exemple, j'aurais ouvert le crâne d'une autre manière. Il existe une méthode différente qui permet de...

Penché à sa fenêtre, Sassner écoutait extasié les paroles du maître :

— Et vous accepteriez de me montrer cette nouvelle méthode, monsieur le professeur ?

— C'est la raison de ma présence ici. – Il montra du doigt sa blouse blanche et ses gants de caoutchouc.

— Déjà prêt pour l'opération, comme vous voyez.

— Vous me faites vraiment trop d'honneur... – La voix de Sassner tremblait d'émotion contenue. – Et par quoi allons-nous commencer ?

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient par le lavage intégral du cerveau... C'est ce qui m'a le plus impressionné...

— Quel progrès, n'est-ce pas ? Débarrasser le genre humain du poison de la bêtise, une fois pour toutes.

— Je dois avouer que cela ne m'est jamais venu à l'esprit.

— Pouvons-nous nous y mettre tout de suite ?

— Mais oui, seulement... pas dans la cour. Il faudrait que vous me fassiez entrer...

L'instant décisif... Sassner regarda Dorian... puis il étendit les bras dans un grand geste de bienvenue :

— C'est un honneur immense que vous me faites... Une minute, je vous prie, je descends.

Dorian fit un pas vers la porte. Dans la forêt, l'équipe aux aguets retint sa respiration. Qu'allait-il se passer ?

Une cavalcade de l'autre côté de la porte. Le professeur était très calme ; il plaça son masque buccal devant la bouche, afin que Sassner se sente immédiatement entouré de l'atmosphère de la salle d'opération.

Luise avait peine à suivre Gerd. Il courait comme un fou, s'agitait à tort et à travers, remuant les meubles et bousculant tout sur son passage. Il n'y avait plus aucune coordination dans ses mouvements.

— Préparez tout, Sœur Lucifer, commanda-t-il en se passant le stéthoscope autour du cou. Anesthésie immédiate, nous ne pouvons nous permettre de faire attendre monsieur le professeur Dorian. – Un coup d'œil insistant sur Luise, puis il poursuivit : – Tout va bien ? Le malade est en bonne forme ?

— Oui.

— Température ?

— 35° 6...

— Le pouls ?

— Cent vingt.

— La tension ?

— Quatorze, dix...

— Hum... Ce n'est pas terrible, mais dès que le crâne sera ouvert, nous le libérerons... Vous êtes une infirmière de toute confiance, Sœur Lucifer, et je ne manquerai pas de le faire remarquer au professeur Dorian. Allons-y, montrons-lui ce dont nous sommes capables. Ah ! ma Sœur, c'est le plus beau jour de ma vie !

Il se précipita sur la porte, tandis que, effondrée dans un coin, Luise pleurait. C'est fini, se dit-elle. Cette fois, c'est l'adieu définitif.

La porte s'ouvrit. Dorian se redressa pour affronter la silhouette démesurée du fou.

— Soyez le bienvenu, s'écria Gerd Sassner en étendant les bras. Je vous présente le Palais de l'Oiseau Bleu. Entrez donc, et songez que vous pénétrez dans l'avenir de la science.

Il entraîna son visiteur dans la semi-obscurité du corridor ; derrière eux, la porte se referma avec un bruit sourd.

Dorian examina les lieux d'un œil curieux. Il se trouvait dans une vulgaire salle de bistro, dont les chaises encombraient les tables ; les bouteilles vides disparaissaient sous une couche de poussière, et les araignées, apparemment, s'en étaient donné à cœur joie. Trois lampes à pétrole dispensaient une lumière parcimonieuse qui donnait plutôt envie de se recroqueviller que de respirer ; de la cuisine leur parvenait la lueur vacillante de quelques bougies allumées. Une étrange odeur de poussière, de bière éventée, de cigarette et de sueur planait dans ce taudis innommable... On se serait cru dans un caveau mortuaire.

— Que pensez-vous de mon installation ? interrogea Sassner d'une voix qu'on sentait pleine de fierté.

Dorian se surprit soudain à frissonner.

— Tout ce que j'ai vu jusqu'à présent m'impressionne fort, répliqua-t-il sur un ton paisible, car chez lui le psychiatre dominait l'homme.

Tout ce qu'il avait à dire et à faire en ces lieux relevait de la neurothérapie et n'avait donc aucun rapport ni avec la logique, ni avec les sentiments.

— Vous vous trouvez ici dans la grande salle à manger, qui d'ailleurs, pour l'instant, n'a aucune utilité, car mes malades ne sont pas en état de quitter leur chambre. Aucun d'entre eux ne pourra s'en tirer sans passer par le scalpel...

— Certes. — Dorian repoussa son couvre-chef vers la nuque ; une vague de chaleur le faisait transpirer tout d'un coup. — Vous avez beaucoup de malades en ce moment, mon cher collègue ?

— La maison est pleine.

— Ah !

Dorian poussa un long soupir. Mon Dieu, qu'est-ce que je vais voir là-haut ? se dit-il, le cœur battant. Il s'efforça de tromper sa nervosité en arpentant lentement la pièce en long et en large. Pour lui, l'instant était aussi décisif que pour Gerd Sassner. Qu'il découvrit dans les chambres du haut un spectacle de désolation, et c'en était fini de lui : jamais plus il ne toucherait un bistouri, il le savait d'avance.

— Est-ce que je peux voir les malades ? demanda-t-il quand il eut retrouvé toute la maîtrise de soi.

Sassner rayonnait ; il portait une lampe à pétrole et éclairait les murs et les coins de la pièce.

— Mais bien sûr. Suivez-moi, monsieur le professeur.

Quelques marches d'escalier seulement séparaient le professeur Dorian de son destin... Dans le couloir du premier étage, adossée au

mur, le visage inondé de larmes et le corps secoué de frissons, Luise Sassner attendait elle aussi l'heure définitive. Dorian ne rencontra, à la lueur de la lampe à pétrole, qu'un regard suppliant.

— Je vous présente mon infirmière, monsieur le professeur, fit Sassner en posant sa main sur l'épaule de Luise. Je ne saurais vous vanter ses qualités, elle les a toutes... Tout est prêt en salle d'opération, Sœur Lucifer ?

— Oui...

Dorian lui lança un coup d'œil affolé mais, d'un simple battement de paupières, elle essaya de le rassurer. Sassner prenait les devants d'un pas rassuré.

— Chambre 1, dit-il en ouvrant une porte. Trois malades, trois cas très difficiles, car tous les trois, ils ont nécessité une seconde intervention.

Il fit signe à Dorian d'entrer...

Les trois lits étaient vides, mais sur les murs, dessinés à la craie, la silhouette confuse de Sassner se répétait trois fois. En réalité, à l'une d'elles, il manquait une jambe, à l'autre, la tête ; quant à la troisième, elle était entière, mais séparée en deux dans le sens de la longueur. Pour Luise, ce fut également une révélation, car elle n'aurait su se dire ni quand ni comment il s'y était pris pour réaliser ces dessins. Ce devait être pendant la nuit, lorsque, épuisée, elle s'endormait d'un lourd sommeil, alors que Gerd, en proie à une pulsion irrésistible, s'éveillait en sueur, tremblant et obsédé, et ne trouvait plus de repos avant d'être passé à l'action...

Dorian et Luise échangèrent un long regard.

— Quelle performance ! commenta le professeur d'une voix admirative. Et... c'est de la même manière que vous avez procédé avec tous vos patients ?

— Oui.

— Bravo. Je vous félicite, c'est un tour de force.

Il éprouvait un tel soulagement que ses genoux le trahirent. Luise s'approcha rapidement de lui et le fit asseoir.

— Puis-je vous apporter un cognac, monsieur le professeur ? demanda-t-elle, légèrement penchée vers lui.

— Non merci, ça va très bien... Reprenons notre visite. Pas de cas désespéré, madame ? ajouta-t-il en s'adressant à Luise.

Il insistait à dessein sur le terme « désespéré ».

— Non, monsieur le professeur, pas pour l'instant.

— Très bien. — Il eut soudain l'impression qu'on lui ôtait un poids du cœur. — Ce qui m'intéresse en tout premier lieu, mon cher collègue, c'est le processus préopératoire. Quelle produit utilisez-vous ?

— Aucun ! – Sassner souriait fièrement ; il paraissait sûr de lui. – Je me contente d'une préparation psychique. Un dialogue cordial, une franche explication concernant le mal dont ils sont atteints, et ensuite, je leur expose la valeur transcendante de la logique. Ils s'apaisent d'eux-mêmes.

— Remarquable... – Dorian suivit son guide dans ce qui avait servi de salle d'opération ; il ne restait plus qu'une pièce vide de tout objet, mises à part deux chaises abandonnées au milieu. Sassner en prit une et offrit la seconde au professeur, il ne semblait pas même se rendre compte du déménagement. Luise resta discrètement sur le seuil de la porte.

— Vous procédez autrement ? demanda Sassner.

— Oui. Je fais une injection... – Il tira de sa trousse tout son matériel, seringue, aiguille, coton, alcool et ampoule, dont il scia une des extrémités. C'était une forte dose de morphine, préparée d'avance... – Tenez, sentez, ajouta-t-il en présentant à Sassner l'ampoule au bout d'une pincette brillante.

— Aucune odeur.

— Oui, approuva Dorian. Incolore comme de l'eau, et sans saveur. C'est une véritable drogue-miracle. Dès qu'elle pénètre dans le sang, le malade perd toute sa mélancolie. Il chante. Son univers devient un jardin enchanté, et c'est en chantant qu'il s'étend sur la table d'opération.

— C'est vrai ? En chantant ?

La voix de Sassner vibrait d'émotion.

— Ils chantent vraiment, vous êtes sûr ?

— Oui.

— Mais alors, ils atteignent le premier stade du volatile avant même l'intervention chirurgicale ? C'est extraordinaire. Et c'est vous, monsieur le professeur, qui avez mis au point cette drogue merveilleuse ?

— Oui. Après vingt ans de recherches...

— Mes compliments ! – Il s'inclina solennellement. – Si je vous ai battu d'une longueur dans la technique chirurgicale... je reconnais que, dans le domaine de la pharmacopée, vous êtes, et de loin, le plus avancé ! Il faut que vous me fassiez une démonstration, monsieur le professeur !

— Très volontiers ! Mais sur qui ? Vos patients sont encore tous sous le choc opératoire et ont besoin de repos absolu.

— Pourquoi pas sur moi ? – toute sa physionomie rayonnait d'espoir. – Ne me refusez pas, je vous en prie. Combien de temps se prolonge l'effet de cette drogue ?

— Deux heures environ.

— C'est parfait. Sœur Lucifer peut s'occuper des malades, pendant un laps de temps aussi court.

Luise acquiesça d'un signe de tête. Il lui eût été totalement impossible de prononcer le moindre mot, tant elle se sentait bouleversée de voir avec quelle facilité ce petit renard de Dorian avait réussi à vaincre Gerd l'indomptable.

— Voudriez-vous avoir l'amabilité de m'éclairer un peu, madame, demanda le professeur.

— N'y aurait-il pas moyen de... d'éviter..., bredouilla Luise.

— Même le meilleur médecin du monde ne peut trouver la veine dans l'obscurité.

— Ne craignez rien, Sœur Lucifer ! – Sassner rayonnait. – Dans cinq minutes, vous allez m'entendre chanter comme un rossignol. Allez-y, monsieur le professeur.

Luise se pencha pour approcher la lampe à pétrole ; elle lança à son mari un ultime regard d'adieu... « Les portes de l'asile t'emprisonneront pour le restant de tes jours. À moins que... Est-ce qu'il ne serait pas préférable pour tous, pour toi comme pour les enfants, que tu meures ? Tu te serais noyé dans le lac, selon la version officielle.

— Voulez-vous serrer le poing, docteur, dit encore Dorian.

— Bien sûr... Pourquoi pleurez-vous, Sœur Lucifer ? Dans deux heures, je reviendrai de nouveau, mais ces deux heures-là, je veux les vivre ! Il n'y a rien à craindre, puisque le professeur Dorian se porte garant !

Un coup sec, une goutte de sang, c'était fini. Quelques minutes encore, et la morphine allait agir... Ce fut l'instant où, à bout de résistance, Luise Sassner perdit tout contrôle sur elle-même. Elle posa la lampe et s'agenouilla auprès de son mari.

— Gerd, s'écria-t-elle en posant sa tête sur les genoux de Sassner. Gerd ! Je t'aime... Malgré tout ce que tu as pu faire, je t'aime...

Pendant une seconde, on aurait cru que la morphine lui rendait toute sa lucidité, avant de le plonger à tout jamais dans l'obscurité totale. Il commença à trembler de tout son corps. Sa tête se dressa et le regard tendre de ses yeux voilés se posa sur sa femme. Puis un cri sourd s'échappa de sa poitrine : « Luise ! »

C'était fini. Définitivement. Sa tête s'inclina, le corps s'amollit entre les bras impuissants de Luise, puis tomba lourdement sur le plancher.

Dorian se précipita sur la fenêtre et ouvrit tout grand les volets. Le dernier rayon de soleil pénétra dans la pièce vide, éclairant d'une

leur rougeâtre cette scène d'apocalypse.

— Enfin, s'écria l'inspecteur Quandt en sortant de sa cachette. Il a réussi. Messieurs, je le reconnais sans honte : je viens de vivre l'heure la plus longue et la plus pénible de toute mon existence.

Le docteur Keller et Angela aussi poussèrent un soupir de soulagement ; eux non plus, ils n'étaient pas près d'oublier cette dernière demi-heure, au cours de laquelle ils avaient dû intervenir plusieurs fois pour calmer Quandt et ses hommes.

— On ne peut pas attendre qu'il ait tué aussi Dorian ! Et notre responsabilité ! C'est insensé...

Car l'inspecteur aussi avait perdu plusieurs fois le contrôle de ses nerfs.

Dix minutes plus tard, une civière emmenait Gerd Sassner solidement lié et profondément endormi. Pour lui aussi, c'était un adieu définitif à son Palais de l'Oiseau Bleu dans lequel il avait vécu les heures exaltantes du réformateur illuminé.

Au premier étage, dans la pièce qui avait servi de salle d'opération, Luise était assise sur une chaise, prostrée, le regard perdu dans le vide. Dorian se débarrassait de son attirail de chirurgien et commençait à respirer librement.

— Qu'est-ce qu'on va faire de lui maintenant ? demanda-t-elle en entendant démarrer l'ambulance.

— On l'emmène d'abord à l'hôpital de Munich...

— Et ensuite ?

— Ensuite ? Je vais essayer de le faire transporter de nouveau à Hohenschwandt...

— À Hohenschwandt ? — Elle lui lança un regard étonné. — Pourquoi ?

Dorian replia sa blouse et la rangea lentement dans sa sacoche noire avant de répondre. Puis il s'approcha de Luise et lui mit paternellement la main sur l'épaule :

— Je vais le réopérer, dit-il d'une voix ferme. Je ne renonce pas à la lutte, pas après un résultat pareil ! Je veux lui rendre ses fonctions, ses capacités d'être humain !

Gerd Sassner ne resta pas longtemps à l'hôpital de Munich. On l'avait relégué dans une cellule solidement barricadée, dans la crainte de voir se réveiller ses instincts démoniaques, dès qu'il reprendrait conscience.

Mais le calcul avait été mal fait. Il passait des heures assis calmement sur son lit, l'esprit plongé dans une méditation sans fin, et se soumit à tous les contrôles avec la plus grande docilité.

Le procureur général qui s'était entretenu longuement avec lui sortit de la cellule en proie à un bouleversement incompréhensible. Il s'était préparé à entendre des horreurs à vous faire dresser les cheveux sur la tête, et au lieu de récits dantesques, Sassner lui avait parlé musique ! Une phrase surtout l'avait frappé : On pourrait obtenir les meilleurs chanteurs de tous les temps, si on bouchait toutes les issues du corps humain, en ne laissant que la bouche, car si tout l'air disponible dans le corps passait par les cordes vocales, les voix surnaturelles des chanteurs feraient trembler d'émotion même les murs...

De ses activités sanglantes à l'auberge du Gros Chêne, il avait tout oublié. Un seul souvenir confus lui restait : j'ai apporté le bonheur aux hommes.

— Au sens légal du terme, Gerd Sassner n'est pas condamnable, conclut le procureur général. Il est totalement irresponsable. Inutile donc de gaspiller du temps et de l'argent à ouvrir un procès. La seule prison qui lui convienne est l'asile, évidemment sous contrôle sévère, car je ne sais pas si vous vous imaginez les conséquences d'une évasion...

On l'enferma ainsi dans un tombeau où même Luise n'avait pas le droit de lui rendre visite. Par contre, maintenant qu'il était sous clef, les avocats de l'entreprise travaillaient d'arrache-pied. On le plaça officiellement sous tutelle, et ce fut sa femme qui reçut les pleins pouvoirs, et les fonctions de directrice, qu'elle s'empressa d'ailleurs de transmettre au directeur technique. L'usine continuerait à tourner comme par le passé.

Au bout de six mois, le professeur Dorian réussit à faire transporter Gerd Sassner à Hohenschwandt, après un combat épuisant, car le ministère de la Justice craignait toujours l'évasion du monstre. Hohenschwandt n'offrait pas les garanties de sécurités nécessaires, ce

n'était en fin de compte qu'un luxueux château pour détraqués pourvus d'un solide compte en banque... Rien de commun avec les bons murs d'une prison nationale.

Finalement, le professeur Dorian consentit à faire aménager au second étage du bâtiment principal une grande chambre en cellule de luxe, avec toutes les garanties de sécurité exigées, murs insondables, doubles portes, dont une des faces était en acier, fenêtres transparentes, certes, mais en verre incassable, si bien qu'à la suite d'une visite domiciliaire de la commission pénitentiaire, on accepta le transfert du malade.

— Vous devez avoir le bras long, grogna le procureur général après avoir procédé à l'installation de Gerd Sassner à Hohenschwandt, en compagnie du professeur Dorian. Personnellement, je n'aurais pas pris cette responsabilité. Avez-vous vraiment l'intention de l'opérer une seconde fois ?

— Oui, répondit sèchement Dorian.

— À quoi bon ? Ce n'est plus un homme, c'est un fauve...

— Dans ce cas, je ne m'occuperais même pas de lui, soyez-en sûr ! Non, c'est bien un être humain, mais livré entièrement et inconsciemment à ses instincts.

— Et vous pensez pouvoir améliorer son état par une intervention chirurgicale ?

— Je ne sais pas... – Dorian haussa les épaules avec un soupçon d'impatience. – On ne sait jamais exactement ce qu'il peut arriver lorsqu'on joue du bistouri. Même l'appendicite la plus bénigne en apparence pose de graves problèmes. Alors, combien plus un cerveau !

— Oui... – Un sourire moqueur se jouait sur les lèvres du procureur. – Au fond, rien ne vous empêche d'essayer, car vous ne risquez pas de l'abîmer davantage...

Pendant une semaine, le docteur Keller et le docteur Kamphusen se relayèrent pour s'occuper de Sassner, pour gagner sa confiance et pour l'observer. Le professeur Dorian également passa plusieurs heures à discuter avec son malade.

— Je sais bien où je suis, affirma Sassner en souriant paisiblement. On me prend pour un fou ! On cherche à m'éliminer, comme tant d'autres savants avant moi. Mais que m'importe, vous voyez, j'accepte mon destin avec philosophie, car je sais qu'un jour ou l'autre, mes idées triompheront, et que la jeune génération de médecins me rendra justice...

Cela dura une semaine, à la fin de laquelle, un soir, Dorian réunit son équipe dans son bureau directorial.

— Messieurs, demain matin, nous allons opérer de nouveau Gerd

Sassner. Tous les tests, examens préopératoires et contrôles sont satisfaisants, il est inutile de perdre du temps. Demain matin à huit heures... nous ferons une topectomie, et je vous invite à y assister, si le cœur vous en dit. – Il leur dédia un sourire encourageant, puis alla allumer la visionneuse, pour leur expliquer, avec croquis à l'appui, le déroulement de l'opération. – En 1948, Moniz apporta une modification à la classique leucotomie préfrontale. Une équipe de savants et de médecins de la Columbia-Greystone-Associates découvrit que l'excision de certaines connexions du lobe frontal donnait des résultats spectaculaires. Puis Mettler, le neuroanatomiste, exploita cette méthode d'excision sélective pour soigner des affections psychopathiques ; d'autres enfin l'utilisèrent dans des cas de démence aiguë. Cette méthode permet de remédier à certaines déficiences psychiques, d'éliminer certains instincts désordonnés et conduit ainsi à une resocialisation du malade, jusqu'à un certain niveau, bien entendu. Ce furent Lawrence et Pool qui tentèrent la première intervention de ce genre sur un cerveau humain. Les meilleurs résultats sont obtenus par la section des aires 9, 10 et 46, selon la classification de Brodmann, car ce sont les centres des impulsions, des activités motrices et de l'actualisation des idées. C'est ce que nous allons faire demain sur Gerd Sassner... – Il éteignit la lumière et se tourna vers ses collaborateurs. – Des questions ?

— Non, répondit le docteur Keller au nom de tous. Demain matin à huit heures, monsieur le professeur.

Le matin, à huit heures, la salle d'opération de Hohenschwandt bruissait de monde. Outre l'équipe habituelle des collaborateurs du professeur Dorian, il y avait là les représentants du parquet, du conseil de l'ordre des médecins et du ministère de l'Intérieur. Malgré leur déguisement, blouse blanche, bonnet, masque buccal et gants de caoutchouc, ils roulaient des yeux effrayés et se tenaient prudemment le plus loin possible de la table d'opération sur laquelle Gerd Sassner était déjà étendu, endormi et le crâne rasé, sous la lumière grêle des scialytiques.

Le professeur Dorian arriva le dernier. Chacun avait pris la place qui lui revenait, Keller et Kamphusen face au chirurgien. Un léger signe de tête à la ronde, puis son regard chercha celui de l'anesthésiste :

— Tout va bien ?

— Oui.

— Allons-y, dit-il sèchement.

Le représentant du ministère de l'Intérieur haussa imperceptiblement les épaules, peut-être pour cacher un frisson.

— Il donne le coup d'envoi comme l'arbitre d'un match de football, murmura-t-il à l'oreille de son voisin, l'envoyé du conseil de l'ordre.

— Pour lui, ce n'est rien de plus qu'un match, vous savez ! N'oubliez pas qu'il est le meilleur neurochirurgien du monde...

Un grincement aigu emplit soudain la pièce.

La fraise...

Le miracle allait-il se produire, cette fois ?

Gerd Sassner allait-il retrouver ses qualités d'être humain, quand on lui aurait ôté quelques grammes de matières cervicales ?

À cette question posée par le représentant du ministère de l'Intérieur au moment où on emmenait le malade transformé en sultan oriental, le professeur Dorian répondit à son tour avec un haussement d'épaules.

— Espérons-le, messieurs... — La concentration des dernières heures s'inscrivait soudain sur son visage en rides profondes. — Ici s'arrête le domaine de la science médicale... Il ne nous reste qu'à prendre patience et à prier...

Au bout d'un mois, Luise Sassner fut enfin autorisée à revoir son mari pour la première fois.

— Vous pouvez amener les enfants, lui dit Dorian au téléphone d'une voix pleine d'entrain. Et ne craignez rien.

— Comment va-t-il ? Que fait-il ?

Mais Luise ne put en dire plus ; ses mains se crispèrent sur l'écouteur, tandis qu'un long sanglot résonnait dans l'appareil.

— Venez donc constater par vous-même, reprit le professeur Dorian. Amenez aussi des fruits, du chocolat et du vin, tout ce qu'il aime bien. Il se réjouit d'avance de votre visite.

Bien après que Dorian eut raccroché, Luise pleurait toujours, les mains sur le téléphone. « Mon Dieu, il est guéri... sanglotait-elle. Est-ce possible ? »

Le dimanche suivant, Luise, Dorle et Andréas attendaient Gerd Sassner sur la terrasse ensoleillée de la clinique en compagnie d'Angela Dorian qui venait de leur faire revivre toute l'évolution des quatre dernières semaines.

— Il ne vous reconnaîtra pas, dit-elle doucement à Luise. Et les enfants non plus. Pour lui, les noms ont perdu toute signification. Vous serez des gens sympathiques qu'il aime voir parce qu'ils sont gentils avec lui. Mais vous verrez vous-même, il est heureux, et parfois même très gai. Et de plus, il est extrêmement doux et paisible... Inutile de lui parler du passé, il ne se souvient de rien. Prenez-le tel

qu'il est maintenant : un être heureux et content de son sort.

Il arrivait.

Ses cheveux repoussaient drus et cachaient déjà l'immense cicatrice : vêtu d'un complet de flanelle grise, les yeux plissés à cause du soleil, le sourire aux lèvres, on retrouvait l'homme qu'on avait connu et que tous aimaient spontanément.

— Le voilà, murmura Dorle, tandis qu'Andréas tenait fermement la main de sa mère comme pour lui communiquer son propre courage. Peu importe qu'il nous reconnaisse ou non, l'essentiel, c'est qu'il soit là.

— Ah ! Je vous attendais, fit soudain Gerd Sassner en se dirigeant vers le petit groupe pétrifié, les bras largement étendus. Vous avez fait bon voyage ? Excusez-moi de n'avoir pas même un bouquet à vous offrir en signe de bienvenue, mais je ne vais jamais en ville. Si nous faisons un tour dans le parc ?

Pendant trois heures, il joua avec ses enfants ; puis ils se promenèrent en bavardant comme s'il ne s'était rien passé. Luise les regardait de loin, assise sur un banc, à l'ombre, et elle sentait lentement l'apaisement gagner son cœur.

Qu'y a-t-il de changé ?

Il ne reconnaissait plus Dorle et Andréas... Il baisait la main de sa femme en la priant de transmettre son meilleur souvenir à l'époux qui n'avait pas pu les accompagner, malheureusement... Ce n'était pas tellement important. Il était là, il riait et il jouait, il était bien portant et heureux de vivre... Peu importe que sa vie se limite aux murs de Hohenschwandt. Il avait retrouvé sa place dans l'humanité.

Avant de partir, non sans avoir formellement promis de revenir deux semaines plus tard, ils passèrent voir le professeur Dorian dans son bureau. Incapable d'exprimer la joie qui lui dilatait le cœur, Luise se contenta de serrer longuement les mains du sauveteur en guise de reconnaissance éperdue.

— Ce n'est qu'un début, fit soudain le professeur en entraînant ses visiteurs vers la fenêtre. — Dans le parc, Keller et Kamphusen jouaient au tennis contre Angela et Gerd Sassner. — Nous l'avons rendu à un état normal, mais maintenant, il s'agit de lui rendre l'esprit, l'intelligence et le pouvoir créateur dont il a toujours fait preuve.

— C'est impossible, murmura Luise, les yeux fixés sur son mari comme si elle voulait se repaître de ce spectacle dont le souvenir l'aiderait à vivre pendant deux semaines.

— Il faut essayer. Des milliers de savants font des recherches incessantes sur le cerveau, et nous, nous avons déjà quelques longueurs d'avance. Nous n'allons pas tarder à soulever le dernier voile qui recouvre encore le sanctuaire humain. Dans un an, deux ans,

peut-être trois, mais qu'importe, il me suffira d'une dizaine d'injections, et je vous rendrai le meilleur Gerd Sassner que vous ayez jamais connu.

— C'est trop fantastique, monsieur le professeur, je ne peux pas arriver à vous croire. — Elle appuya le front contre la vitre. « Comme il est beau et fort ! », se dit-elle... — Est-ce que je peux revenir le voir la semaine prochaine ?

— Autant que vous voudrez.

— Merci, monsieur le professeur.

Avant de monter dans la voiture, ils contemplèrent un instant encore les joueurs. Gerd s'en aperçut et leur envoya un grand signe d'amitié.

— Bon retour, s'écria-t-il. Et à bientôt, je l'espère !

Luise dut s'arracher à sa contemplation. Ce fut en courant qu'elle s'engouffra dans la voiture, tandis que Dorle et Andréas la suivirent avec plus de pondération.

— Comment va monsieur ? demanda le chauffeur en mettant le moteur en route.

— Bien. Très bien même... Le professeur espère pouvoir le guérir complètement. Avec de nouvelles méthodes et de nouveaux médicaments.

— C'est bien alors, commenta le chauffeur. Quand on peut espérer un tel miracle, on se sent le courage d'attendre.

— C'est vrai, Ludwig. — Il était employé chez les Sassner depuis plus de dix ans, et c'est ce qui l'autorisait à une certaine familiarité.

Luise se retourna pour contempler une dernière fois les murs de Hohenschwandt. Elle se sentait tout d'un coup étrangement calme et soulagée ; elle commençait même à croire à la promesse de Dorian, qui lui avait paru le comble de l'utopie, quelques heures plus tôt.

L'espoir... Qu'y a-t-il de beau dans la vie ?

Gerd Sassner avait interrompu sa partie de tennis pour assister de loin au départ de ses amis. Il écarta prudemment quelques buissons qui lui cachaient l'allée d'honneur et ne quitta pas des yeux la voiture noire, jusqu'à ce qu'un toussotement dans son dos le ramenât à la réalité. Il sursauta et lâcha brusquement les branchages comme s'il se sentait pris en flagrant délit. Mais le docteur Keller lui souriait avec cordialité ; ils étaient devenus d'excellents amis.

— C'est curieux, murmura pensivement Gerd Sassner. J'ai l'impression de les connaître déjà... Je suis presque certain de les avoir déjà rencontrés quelque part. Très curieux...

Puis il leva les yeux et sourit au soleil.

Une volée d'oiseaux bleus s'échappait vers les nuages...

